

LA JEUNESSE DE LOUIS XIV
(1854)

ALEXANDRE DUMAS

La jeunesse de Louis XIV
comédie en cinq actes, en prose

Vaudeville (Bruxelles). – 20 janvier 1854.

LE JOYEUX ROGER

2015

ISBN : 978-2-924529-14-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

*À mon ami Noël Parfait,
ancien représentant du peuple.
Souvenir d'exil.*

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

Louis XIV	M. Duchesne
Le duc d'Anjou (Monsieur), frère du roi	M ^{lle} Irma Granier
Charles Stuart	M. Grandel
Mazarin	M. Romanville
Molière	M. Julien Mary
Jean Poquelin, tapissier du roi	M. Tautin
Guitaut, capitaine des gardes	M. Lafaye
Bouchavannes, mousquetaire	M. Stanislas
Le comte de Guiche	M. Durand
Le marquis de Montglat	M. Beauquesne
Le duc de Grammont	M. Anatole
Le comte de Dangeau	M. Hubert
Le duc de Villeroy	M. Terrier
Le duc de Villequier	M. Eugène
Lyonne	M. Wilmans
Le Tellier	M. Adolphe B.
Le surintendant Fouquet	M. Larose
Pimentel, ambassadeur d'Espagne	M. Jamet
Guénaud, médecin	M. Aug. Radiguet
Bernouin, valet de chambre de Mazarin	M. Worms
Beringhen, secrétaire de la reine mère	M. Briet
Brégy, mousquetaire	M. Van Camp
Un sergent	M. Guiget
Anne d'Autriche	M ^{lle} Hortense
Madame Henriette	M ^{lle} Lise Tautin
Marie de Mancini	M ^{lle} Davenay
Mademoiselle de la Motte	M ^{lle} Marie
Georgette	M ^{lle} Augusta
Charlotte	M ^{lle} Léopoldine
Gentilshommes, gardes, pages, laquais, piqueurs, etc.	

Vincennes, 25-26 septembre 1658.

ACTE PREMIER

La salle du conseil, au château de Vincennes. – Porte au fond ; porte à droite ; fenêtre à gauche. – Douze fauteuils de maroquin et une grande table ronde couverte de drap vert, pour tout ameublement.

Scène première
Mazarin, Poquelin.

MAZARIN, entrant

Par ici, mon cer monsou Poquelin ! par ici !

POQUELIN, suivant Mazarin,
un carnet à la main

Oui, monseigneur, oui, me voici... J'additionne les demoiselles d'honneur. Les demoiselles d'honneur : deux mille livres.

MAZARIN

Allez, allez touzours ! c'est au total que ze vous attends.

POQUELIN

Monseigneur est trop juste pour chicaner un pauvre tapissier sur des fournitures où il gagne à peine cinq pour cent... sans compter la rapidité avec laquelle j'ai exécuté les ordres de monseigneur.

MAZARIN

Essécouté ! essécouté ! il y a plous d'oun mois que vous êtes prévenou, mon bon ami.

POQUELIN

Oh ! monseigneur !... Par bonheur, j'ai encore sur moi la lettre de M. Bernouin, votre valet de chambre... Tenez, monseigneur, la voici.

MAZARIN

Inutile, mon cer monsou Poquelin.

POQUELIN

Pardon, mais je désire lire cette lettre à Son Éminence pour lui rappeler un tout petit paragraphe.

MAZARIN

Oun paragraphe ? Ze ne sais pas ce que vous voulez dire !

POQUELIN, lisant

« Mon cher monsieur Poquelin, Sa Majesté ayant décidé qu'elle passerait la saison des chasses dans son château de Vincennes, vous êtes invité à vous rendre incontinent dans ledit château avec tous vos ouvriers, afin que cette résidence, qui est complètement démeublée depuis qu'elle a servi de prison d'État, soit prête pour le 25 du présent mois de septembre... »

MAZARIN, l'interrompant

Eh bien, ze ne vois point là de paragraphe, monsou Poquelin.

POQUELIN

Le voici justement, monseigneur... (Reprenant sa lecture.) « Passez les nuits, et faites-les passer à vos hommes, si besoin est : *le roi ne regardera pas à la dépense*. Par ordre de M. le cardinal Mazarin, BERNOUIN, *premier valet de chambre de Son Éminence*. – Ce 7 septembre 1658. »

MAZARIN

Eh bien, ensouite ?

POQUELIN, lui montrant la phrase

Dame, voyez, monseigneur.

MAZARIN

Quoi ?

POQUELIN

« Passez les nuits, et faites-les passer à vos hommes, si besoin est : *le roi ne regardera pas à la dépense*. » C'est clair, monseigneur, il me semble.

MAZARIN, allongeant le doigt sur la lettre

Qu'y a-t-il là ?

POQUELIN

Il y a : *Le roi*.

MAZARIN

Très-bien !... il n'y a pas : *Le cardinale* ; or, comme c'est monsou le cardinale qui est le trésorier, c'est avec monsou le cardinale que vous compterez, mon maître... Voyons le total, monsou Poquelin ! le total ! ou nous n'en finirons jamais.

POQUELIN, lui présentant son carnet
C'est bien facile, monseigneur. Voici le total.

MAZARIN

Pardon, ze préfère additionner moi-même. (Regardant sur la table.) Eh bien, mais votre table dou conseil ! il n'y a ni encre, ni papier, ni ploumes sour votre table dou conseil !

POQUELIN

Je vais appeler et demander ce que Votre Éminence désire.

MAZARIN

Non, non ! cela nous ferait perdre dou temps. Il est nouf heures et demie, et le conseil il se réunit à dix heures... Ze trouverai bien quelque vioux papier dans ma poce. (Il tire un papier.) Voilà ! Maintenant, prêtez-moi votre crayon. (Il s'assied.) Oh ! que l'on est mal soûr vos fauteuils, monsou Poquelin !... Voyons, vous dites : « Salle à manzer : doux mille livres. » (Écrivant.) Doux mille livres... « Çambre à coucer dou roi, de la reine, de mousou le douque d'Anzou : quatre mille livres... Oh ! monsou Poquelin, si ce n'était pas pour le roi !... ma c'est pour le roi. (Écrivant.) Quatre mille livres... « Çambre à coucer de Sa Mazesté la reine d'Angleterre et de madame Henriette, sa fille : doux mille livres. » Ze vous demande oun pou : elles étaient si bien au Louvre ! Qu'avaient-elles besoin de venir à Vincenne ? Enfin, pousqu'il le faut, azoutons doux mille livres... « Çambre à coucer de monsignor l'éminentissime cardinale Giulio Mazarini ; antiçambre pour recevoir à son petit et à son grand lever ; cabinet pour monsou Bernoin, son valet de çambre : houit mille livres. » Pour cela, il n'y a rien à dire, et ce n'est pas trop cer ! (Écrivant.) Houit mille livres. « Pour la çambre de très-haute et très-pouissante demoiselle Marie de Mancini, nièce de l'éminentissime cardinale : trois mille livres. » Trois mille livres pour la çambre de cette petite fille ? Oh ! oh ! monsou Poquelin !

POQUELIN

Monseigneur, j'ai reçu, à cet endroit, une recommandation particulière.

MAZARIN

Et de qui, ze vous prie ?

POQUELIN

De M. Bontemps, valet de chambre de Sa Majesté, qui est venu me trouver, et qui m'a ordonné, de la part du roi, de ne rien négliger pour que l'appartement de mademoiselle de Mancini fût convenable.

MAZARIN

Ah ! ah !

POQUELIN

Oui, monseigneur.

MAZARIN

Bontemps ! ce brave Bontemps ! de la part de Sa Majesté !

POQUELIN

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

MAZARIN, à part, se frottant les mains

Per Bacco ! Ze m'étais bien aperçou que le roi s'occupait de ma nièce !... (Haut.) Très-bien, monsou Poquelin ! très-bien ! Ze vous passe celle-là encore ; mais c'est sour le reste que nous allons avoir à cicaner, ze vous en préviens... Houm ! « Çambre à coucer des demoiselles d'honneur : doux mille livres. » Doux mille livres, cer monsou Poquelin, pour de semblables péronnelles !

POQUELIN

Elles sont six, monseigneur... C'est trois cent trente-trois livres six sous huit deniers par tête.

MAZARIN

Eh ! mordiou ! il fallait les faire coucer doux dans la même çambre ! Vous nous rouinez ! Ah !... (Écrivant.) Doux mille livres ! « Enfin, pour la salle dou conseil : quatorze cent quarante livres. Total : Vingt-doux mille quatre cent quarante livres. » *Pecaire !* comme vous y allez, monsou Poquelin ! Par bonheur pour vous, comme ze souis pressé, nous mettrons tout cela, pour faire oun compte rond, à vingt mille livres.

POQUELIN

Mais réfléchissez donc, monseigneur... Impossible !

MAZARIN

C'est convenu. Vous viendrez cercher votre ordonnance dans huit jours.

POQUELIN

Monseigneur, si c'était un effet de votre bonté...

MAZARIN

Ma bonté ! ma bonté ! ze sais bien qu'elle est grande... Voyons, mon cer Poquelin, que loui demandez-vous, à ma bonté ?

POQUELIN

Puisque Votre Éminence a le crayon à la main, il ne lui en coûterait pas plus d'ordonnancer cette petite somme tout de suite ; et, en considération de ce que je toucherais de l'argent comptant, je consentirais à la réduction imposée par monseigneur.

MAZARIN

Et sour quoi ordonnancer ? Ze n'ai point d'état.

POQUELIN

Oh ! je me contenterai de ce bout de papier... La signature de monseigneur est excellente, et, au lieu que monseigneur mît là : « Bon pour vingt mille livres », je voudrais qu'il y mît : « Bon pour un million. »

MAZARIN

Bon pour un million ! Et où voudriez-vous donc que ze le prise ?... Ma il me faudrait vendre zousqu'à ma barrette, car monsou Poquelin, pour payer un million, et encore ! (Il signe.) Tenez ; pouisque vous le voulez absolument... Ma, en vérité, ze sous d'une faiblesse pour vous !...

(Il prend le chiffon de papier et le lui donne.)

POQUELIN, ouvrant le papier, et lisant

Oh ! monseigneur !

MAZARIN

Monsignor ! monsignor ! Quoi encore ?

POQUELIN

Mais Votre éminence a remis le payement à une année...
Voyez ! « 25 septembre 1659. »

MAZARIN

Ai-ze remis à oune année ?

POQUELIN

Mais oui.

MAZARIN

Ze me souis trompé, alors : ze croyais avoir mis à doux années... Rendez-moi ce papier, monsou Poquelin... Oh ! cette maudite Fronde ! cette maudite Fronde ! elle nous a rouinés de fond en comble !

POQUELIN, retirant le papier

Eh bien, monseigneur, je consentirai à attendre... si Son Éminence veut m'accorder une grâce...

MAZARIN

Oune grâce ? Non !

POQUELIN

Une grâce qui ne coûtera rien à monseigneur.

MAZARIN

Alors, parlez ! voyons.

POQUELIN

Monseigneur sait que j'ai le malheur d'avoir un fils.

MAZARIN

Oui, ce drôle de Molière, qui s'est fait, ze crois, poète et comédien, au lieu d'assepter la sourvivance de tapissier valet de cambre dou roi.

POQUELIN

Justement, monseigneur. Eh bien, si monseigneur voulait me donner une lettre de cachet pour l'appréhender au corps, et le mener en prison jusqu'à ce qu'il ait renoncé à faire des vers et à jouer la comédie...

MAZARIN

Eh bien, mon ami ?

POQUELIN

Eh bien, monseigneur, je crois que je mettrais volontiers mon acquit au bas de cette note, quoique n'ayant rien touché.

MAZARIN

Ouais ! Signez vite ! (il le fait passer devant lui, puis l'arrête.)
Mais non, *diavolo* !

POQUELIN

Quoi, monseigneur ?

MAZARIN, à part

Ze me souviens que ce drôle est protégé par le prince de Conti, mon cer nevou, dont il a été le camarade de collèze... Peste ! Son Altesse elle n'aurait qu'à se facer, et ézizer le million que z'ai promis pour dot à ma nièce Anne Martinozzi ! ce serait payer de ma poce, et oun pou cer, l'amoublement dou çâteau de Vincennes.

POQUELIN

Eh bien, monseigneur ?

MAZARIN

Eh bien, mon cer Poquelin, mon désir de vous être agréable me faisait oublier que les lettres de cacet sont affaires d'État, et, par conséquent, regardent Sa Majesté... Ze ne me mêle pas d'affaire d'État, moi.

POQUELIN

Comment ! monseigneur ne se mêle pas d'affaires d'État ?

MAZARIN

Eh ! mon cer ami, le roi est mazour depuis six ans : adressez-vous au roi.

POQUELIN

Au roi ! mais quand pourrai-je le voir, le roi ?

MAZARIN

Quand vous voudrez... Demain, auzourd'houi, dans oune heure... Sa Mazesté doit même dézà être ici : il y a grande partie de çasse dans la forêt, à la souite dou conseil que nous réounissons pour essayer d'avoir oun pou d'arzent... Comme tapissier valet de çambre dou roi, vous avez vos entrées partout : tâcez de

saisir Sa Mazesté au passaze, et de loui faire signer votre factoure... le pistolet sour la gorze, monsou Poquelin ! le pistolet sour la gorze !

POQUELIN, à part

Oh ! si jamais mon coquin de fils fait une comédie sur un avare, et qu'il soit embarrassé de trouver son modèle, je le lui fournirai, moi !

MAZARIN

Vous dites, mon cer monsou Poquelin ?

POQUELIN

Je dis que je verrai le roi, monseigneur.

MAZARIN

Oui, affaire d'État ! cela regarde le roi. Allez, monsou Poquelin ! allez !

POQUELIN, près de sortir,

rencontrant Anne d'Autriche sur la porte

Ah ! Sa Majesté la reine !

Scène II

Les mêmes, Anne d'Autriche, Beringhen.

ANNE

Ah ! c'est vous, Poquelin ? Je vous cherchais.

POQUELIN

Votre Majesté sait que je suis à ses ordres.

ANNE

Tant mieux, car j'ai de la besogne pressée à vous donner.

POQUELIN

À moi, madame ?

ANNE

À vous... Suivez Beringhen, et il vous expliquera ce que je désire.

POQUELIN, s'inclinant

Majesté !...

ANNE

Puis, la chose terminée, vous passerez chez le roi, Beringhen,

et lui direz que je l'attends.

BERINGHEN

Oui, Majesté. – Venez, monsieur Poquelin.

Scène III

Mazarin, Anne d'Autriche.

MAZARIN

Sans trop de curiosité, madame, oserai-ze vous demander ce que Beringhen et Poquelin ont à faire ensemble ?

ANNE

Monsieur le cardinal, ils ont à meubler un appartement... Mais, soyez tranquille, c'est moi qui paye l'ameublement sur ma cassette particulière.

MAZARIN

Oun appartement ?

ANNE

Oui ; cela vous inquiète ?

MAZARIN

La reine sait que z'ai fait meubler ouun appartement pour elle, ouun appartement pour le roi, ouun pour le douque d'Anzou !...

ANNE

Des chambres, monsieur le cardinal.

MAZARIN

Des çambres ou un appartement, c'est touzours la même çose... Oun pour la reine d'Angleterre, ouun pour sa fille, ouun pour moi et pour ma nièce Marie, et six çambres pour les demoiselles d'honneur.

ANNE

Je viens de les visiter, monsieur.

MAZARIN

Eh bien ?

ANNE

Eh bien, avec tout cela, voyez comme je suis exigeante ! je trouve qu'il n'y a pas assez d'appartements.

MAZARIN

La reine attend quelqu'un ?

ANNE

Justement.

MAZARIN

C'est un secret ?

ANNE

De famille, oui, monsieur, mais qui peut devenir un secret d'État.

MAZARIN

Eh bien, mais je suis un peu de la famille...

ANNE

Et beaucoup dans l'État ! À ce double titre, vous avez donc droit à être mis dans la confiance, c'est trop juste. Sommes-nous seuls ?

MAZARIN

Parfaitement seuls, et, à part le mousquetaire qui se promène devant cette porte... Ma...

ANNE

Mais, en parlant bas, voulez-vous dire, c'est comme s'il n'y était pas ; et, à la cour, on est habitué à parler bas. (Elle fait signe à Mazarin, qui s'approche et s'appuie sur son fauteuil.) Monsieur le cardinal ?

MAZARIN

Madame ?

ANNE

Avez-vous réfléchi parfois que le roi était en âge d'être marié ?

MAZARIN

Peccato ! Je crois bien ! Je ne réfléchis qu'à cela... et, ici, tenez, tout à l'heure, là, sur ce fauteuil, j'y pensais encore, et je disais, comme vous (se frottant les mains) : « Le roi est en âge d'être marié ! »

ANNE

Ah ! vraiment ? (Regardant Mazarin.) Est-ce que vous aviez

quelque idée là-dessus ?

MAZARIN

Moi, madame ? Aucoune !

ANNE

Plus d'une fois nous avons cherché ensemble la femme qui pourrait lui convenir.

MAZARIN

C'est vrai ; nous avons passé en revue toutes les princesses à marier, et, malheureusement, pour oune raison ou pour oune autre, aucoune ne pouvait être reine de France...

ANNE

L'infante Marie-Thérèse nous eût convenu de tous points, si elle n'eût pas été fille unique, et, par conséquent, destinée au trône d'Espagne. Or, à moins que ma belle-sœur la reine d'Espagne, qui est enceinte, ne mette au monde un fils, il ne faut absolument pas songer à l'infante.

MAZARIN

Hélas ! non.

ANNE

Cependant, le roi grandit, monsieur ; le roi se fait homme ; le roi a vingt ans. Avec les années, les passions de la jeunesse vont succéder aux caprices de l'enfance. Jusqu'ici, il n'a été qu'amoureux ; mais, un jour – chose plus grave –, il peut aimer !... À tous ces caprices peut succéder une passion réelle !...

MAZARIN

Réelle ! ah ! et pour qui ?

ANNE

Le sais-je, moi ? Pour quelque demoiselle plus adroite ou plus ambitieuse que les autres, qui, bien dirigée par ses parents, lui fasse faire quelque sottise...

MAZARIN

Ah ! Votre Mazesté craint cela ?

ANNE

Oui, et voilà pourquoi je prends mes précautions. Jusqu'à présent, le roi nous a obéi, monsieur le cardinal. Le roi vous

craint et le roi m'aime. Nous avons conservé, même sur sa jeunesse, ce pouvoir que notre âge avait le droit de s'arroger sur son enfance, et contre lequel, croyez-moi, il est tout prêt à se révolter. Que la lutte s'engage sérieusement – je connais ce caractère altier –, il nous courbera tout aussi bien que les autres, monsieur !

MAZARIN

Eh ! eh ! madame, ze souis forcé d'avouer qu'il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites là.

ANNE

Oh ! tout, monsieur, tout est vrai !

MAZARIN

Eh bien, qu'a résolu Votre Mazesté ?

ANNE

Une chose que je vais vous dire, monsieur le cardinal, et que je n'ai encore dite à personne. J'ai écrit à ma belle-sœur Christine de France, veuve du duc Amédée I^{er} de Savoie, de venir passer quelques jours avec nous, et d'amener sa fille Marguerite, charmante enfant de dix-sept ans, dont j'espère que le roi deviendra amoureux. Marguerite ferait un parti fort convenable à mon fils. Ne trouvez-vous pas, monsieur le cardinal ?

MAZARIN, pensif

Si fait ! ze le trouve, madame.

ANNE

Voilà pourquoi j'ai besoin d'un appartement en dehors des appartements déjà préparés. J'attends, ce soir ou demain, la duchesse Christine et la princesse Marguerite.

MAZARIN

Bon.

ANNE

Et j'ai fait prévenir, par Beringhen, le roi de venir me joindre ici.

MAZARIN

Sa Mazesté veut le mettre au courant de ses prozets ?

ANNE

Non pas ! ce serait le mettre en garde contre ce que je désire.

Je veux, au contraire, qu'il ne voie dans sa cousine Marguerite qu'une visiteuse ordinaire... Ah ! voici mon messager !

Scène IV

Les mêmes, Beringhen.

ANNE

Eh bien, Beringhen ?

BERINGHEN

Madame, le roi n'est pas encore arrivé de Paris, ou, du moins, personne ne l'a encore vu à Vincennes.

ANNE

Ah ! vraiment ? (Avec intention.) Et mademoiselle de Mancini est-elle arrivée, elle ?

BERINGHEN

Oui, madame ; car je viens de l'apercevoir à sa fenêtre.

ANNE

Et sa fenêtre donne sur la route de Paris, il me semble ?... N'est-ce pas, monsieur le cardinal ?

MAZARIN

Ze crois que oui.

ANNE

Mais cela m'inquiète, cette absence du roi. Voyez-y donc, monsieur de Mazarin. Vous devez connaître des gens qui savent mieux que nous où il peut être. Quoique vous ne songiez probablement pas à le consulter, vous désirez que Louis assiste au conseil qui va se tenir, n'est-ce pas ?

MAZARIN

Oui, madame, oui, ze désire certainement qu'il y assiste, lui et tout ce que nous avons ici de zentilshommes.

ANNE

Allez donc, monsieur de Mazarin, et voyez de vos propres yeux. Vous connaissez la nouvelle fable de M. de la Fontaine, *l'Œil du Maître* ?

MAZARIN

Z'y vais, madame ! z'y vais ! (À part.) Oh ! elle se doute de

quelque çose !...

(Il sort.)

Scène V

Anne d'Autriche, Beringhen.

ANNE, regardant Mazarin s'éloigner

Beringhen !

BERINGHEN

Madame ?

ANNE

Vous ne m'avez pas dit tout ce que vous aviez à me dire, n'est-ce pas ?

BERINGHEN, les yeux sur l'antichambre

Non, madame, pas tout à fait.

ANNE

Au moment du départ, le roi ne s'est-il pas plus particulièrement occupé d'une personne que d'une autre ?

BERINGHEN

Si fait, madame ! il a accompagné mademoiselle de Mancini, chevauchant à sa portière, en costume de chasse, et cela jusqu'au faubourg Saint-Antoine ; là seulement, il a pris congé d'elle.

ANNE

Sait-on ce qu'il a dit en la quittant ?

BERINGHEN

Voici ce qu'on a entendu : Comme mademoiselle de Mancini manifestait la crainte que cette séance du parlement annoncée pour aujourd'hui ne retardât la partie de chasse engagée : « Mademoiselle, a dit le roi, vous pourrez assurer à ceux qui vous interrogeront à ce sujet que ce n'est point une centaine de robins assemblés au palais de justice qui m'empêcheront de lancer le cerf à l'heure convenue. » Et, à ces mots, il a tourné bride avec MM. de Saint-Aignan, de Villeroi et de Guiche, et il est rentré dans Paris au grand galop de son cheval.

ANNE, pensive

Dans Paris ! Où peut-il être allé ?

Scène VI

Les mêmes, Guitaut, en pourpoint de buffle et en cuirasse,
costume de service de la fin de Louis XIII.

GUITAUT, brusquement

Si je suis importun, j'en demande pardon à Votre Majesté, et je me retire.

ANNE

Importun, toi, Guitaut ? Jamais ! Je suis toujours, au contraire, heureuse de te voir et aise de te parler.

(Elle lui donne sa main à baiser.)

GUITAUT

Eh bien, c'est comme moi, Majesté : je suis toujours content quand je vous parle et heureux quand je vous vois !

ANNE, à Beringhen

Beringhen, promenez-vous dans la cour du château, sans perdre la porte de vue, et, aussitôt le roi arrivé, que je sache, s'il est possible, d'où il vient et où il va.

BERINGHEN

Oui, madame.

(Il sort.)

Scène VII

Anne d'Autriche, Guitaut.

ANNE

Viens, Guitaut ! viens ! tu es mon vieil ami, toi !

GUITAUT

Et je m'en vante !

ANNE

Tu as raison, car tu m'as donné, toi, plus d'une preuve d'amitié.

GUITAUT

Votre Majesté veut dire de dévouement ?

ANNE

Je n'oublierai jamais que c'est toi qui as amené le roi

Louis XIII au Louvre, dans la soirée du 5 décembre 1637.

GUITAUT

Et qui, après l'avoir amené au Louvre, l'ai poussé dans votre chambre, où il n'était pas entré depuis six ans, et d'où il n'est sorti que le lendemain à neuf heures du matin.

ANNE, souriant derrière son éventail

Tu as bonne mémoire, Guitaut.

GUITAUT

Bon ! et, si la mémoire faiblissait, le roi Louis XIV, né le 5 septembre 1638, serait comme un souvenir vivant pour la rafraîchir.

ANNE

Mais ce n'est point là tout ce que tu as fait pour moi, Guitaut.

GUITAUT

Non ; en ma qualité de capitaine des gardes, j'ai eu l'avantage d'arrêter, par votre ordre, d'abord M. le duc de Beaufort, puis M. de Condé, puis M. de Conti, puis M. de Longueville. Ne parlons ni de M. de Conti, ni de M. de Longueville, que je vous donne par-dessus le marché ; mais, sans me vanter, beaucoup peut-être ne se fussent pas cru la main assez solide pour prendre au collet le roi des halles et le vainqueur de Rocroy !

ANNE

Et, depuis, mon cher Guitaut, tu as encore arrêté Broussel.

GUITAUT

Peuh ! un conseiller ! cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ANNE

Puis M. de Gondy.

GUITAUT

Non, Votre Majesté fait erreur : celui-là, c'est Villequier qui lui a fait son affaire.

ANNE

Ah ! c'est vrai ! Mais que veux-tu, mon cher Guitaut ! on ne prête qu'aux riches.

GUITAUT

Mordieu ! je n'étais pas là quand la chose s'est faite ; je l'ai

bien regretté ! Et si Sa Majesté eût daigné m'écrire, comme le roi Henri IV à Crillon : « Pends-toi, Guitaut ! » je crois, foi de gentilhomme ! que je me fusse pendu !

ANNE

Ainsi donc, si l'occasion se présentait de me donner quelque nouvelle preuve de dévouement du même genre... ?

GUITAUT

Que la reine fasse un signe de l'œil, ou un geste de la main – ça ou ça –, et celui que la reine m'aura fait l'honneur de me désigner est d'avance à la Bastille !

ANNE

Quel qu'il soit ?

GUITAUT

Quel qu'il soit ! Je trouve même qu'il y a longtemps qu'on n'a arrêté personne.

ANNE

Silence, mon cher Guitaut ! quelqu'un !

(La porte latérale s'ouvre.)

GUITAUT, se penchant

Oh ! ce n'est pas quelqu'un : c'est M. le duc d'Anjou. (À part, se retirant et frisant sa moustache.) Oh ! oh ! est-ce que le bon temps va revenir, que l'on me caresse ?

Scène VIII

Le mêmes, le duc d'Anjou.

ANNE

C'est toi, Philippe ?

D'ANJOU

Oui, madame

ANNE

Oh ! par bonheur, il n'y a personne, et tu peux m'appeler *ma mère*.

D'ANJOU

Tant mieux ! car j'ai une grâce à te demander.

ANNE

Laquelle ?

D'ANJOU

Mais, d'abord, comment me trouves-tu, ce matin, petite mère ?

ANNE

Beaucoup trop beau pour un homme !

D'ANJOU

Bon ! toi aussi ?... Imagine-toi que le chevalier de Lorraine m'a fait faire une pommade pour les lèvres... Tiens, regarde mes lèvres.

ANNE

Elles sont, en effet, d'une adorable fraîcheur.

D'ANJOU

Et que Guiche m'a apporté un opiat pour les dents... Vois.

ANNE

Tes dents sont si belles, mon enfant, qu'elles n'ont pas besoin d'opiat.

D'ANJOU

Il n'y a rien de si beau, petite mère, qui ne puisse s'embellir encore.

ANNE

Mais pourquoi donc veux-tu être si beau, je te le demande ?

D'ANJOU

Mais pour plaire, donc !

ANNE

Regarde le roi : est-ce qu'il passe tout son temps à sa toilette !

D'ANJOU

Le roi est le roi : il n'a pas besoin de plaire, puisqu'il peut commander, lui.

ANNE

En entrant ici, tu me parlais d'une grâce...

D'ANJOU

Ah ! oui, c'est vrai.

ANNE

Eh bien ?

D'ANJOU

Oh ! c'est une chose à laquelle je tiens tout à fait, je t'en préviens, petite mère... Ah ! à propos, tu as vu mes gants de peau d'Espagne ?

ANNE

Non, mais je les vois.

D'ANJOU

C'est Manicamp qui me les a fait faire... Hein ! comme ils sentent bon ! Toi qui adores les parfums, cela doit te convenir.

ANNE

Prends garde ! si, à force de les aimer, toi, tu allais me les faire prendre en haine !

D'ANJOU

Oh ! il n'y a pas de danger ! (Imitant l'accent de Mazarin.)
« Avec des parfums et dou beau linze, on conduirait la reine Anne d'Autriche en enfer ! »

ANNE

Eh bien, monsieur !

D'ANJOU

Ce n'est pas moi, petite mère, qui dis cela : c'est monseigneur le cardinal !

ANNE

Et ta demande ? Voyons !

D'ANJOU

C'est juste ! Voici ce que c'est. Il paraît que M. de Conti, qui est un prince très-savant, a été élevé chez les Jésuites de Clermont, avec le fils de notre tapissier Poquelin.

ANNE

Oui. Après ?

D'ANJOU

Ah ! à propos de tapissier, comme c'est mal meublé ici ! Et ces coussins, sont-ils durs ! ils me brisent les genoux.

ANNE, riant

Tu sais que M. de Mazarin est économe.

D'ANJOU

Oh ! oui, et mon frère aussi le sait. Te rappelles-tu, petite mère, le jour où M. le surintendant des finances avait donné à Louis deux cents pistoles ?

ANNE

Oui.

D'ANJOU

Et où, ce pauvre frère ayant eu l'imprudence de les faire sonner dans son haut-de-chausses, monsieur de Mazarin lui a dit avec son çarmant petit assent de Pissina : « Qu'est-ce que z'ai entendou, mon cer prince ? Vous avez de l'arzent, ze crois ? » et lui a pris ses deux cents pistoles, quoique Louis se soit bien débattu ?

ANNE

Chut ! ne disons pas de mal de M. de Mazarin, qui t'aime tant !

D'ANJOU

Lui ? Il me fait les blanches dents ; mais, au fond, il ne peut pas me souffrir, j'en suis sûr.

ANNE

Philippe !...

D'ANJOU

Vous avez raison, petite mère. Revenons à ma demande... Eh bien, ce fils de notre tapissier qui se nomme Molière, il paraît que c'est un garçon de mérite. M. de Conti lui a offert la place de son secrétaire, qu'il a refusée... Il est vrai que, comme M. de Conti est un peu vif, on prétend qu'il a tué l'ancien d'un coup de pin-cettes ; ce qui n'était pas engageant pour le nouveau, tu en conviendras... Enfin, ce Molière est enragé du théâtre ; il fait des comédies qu'il joue lui-même... – Ah ! quand y aura-t-il un nouveau ballet ? Le costume de la nymphe Écho m'allait si bien !

ANNE

Je crois que ton frère ne demanderait pas mieux que d'en faire

danser un nouveau ; mais l'argent manque.

D'ANJOU

Comment, l'argent manque ? Je croyais que les édits étaient rendus.

ANNE

Oui ; mais le parlement refuse de les enregistrer.

D'ANJOU

Oh ! quel malheur ! Vilain parlement ! J'ai toujours pensé, moi, qu'il n'y avait rien de bon à tirer de gens si laids et si mal habillés !... Donc, pour en revenir au protégé de M. de Conti, le neveu de monsieur le cardinal...

ANNE

Encore !

D'ANJOU

Il désire... Ah ! mon Dieu, comment cela s'appelle-t-il donc ? il désire... Ah ! j'y suis ! un privilège de théâtre.

ANNE

Oh ! mais un privilège de théâtre, cela regarde le roi.

D'ANJOU

Le roi ?

ANNE

Oui, c'est une grande affaire ! une affaire d'État !

D'ANJOU

Alors, les affaires d'État, cela regarde mon frère ?

ANNE

Sans doute, puisqu'il est roi.

D'ANJOU

Mais la guerre alors, ce n'est point affaire d'État ; la paix, ce n'est point affaire d'État ; les finances, ce n'est point affaire d'État ; les alliances avec l'étranger, ce n'est point affaire d'État.

ANNE

Pourquoi cela ?

D'ANJOU

Dame, puisque vous vous en chargez, M. de Mazarin et toi, petite mère... Tiens, veux-tu que je te dise ? J'ai peur que mon

pauvre frère Louis XIV ne ressemble beaucoup à notre auguste père Louis XIII, à qui le cardinal de Richelieu, le grand cardinal, comme on l'appelle depuis qu'il est mort, n'avait laissé, pour office royal, que le privilège de guérir les écrouelles.

ANNE

Te tairas-tu, méchant enfant ?

D'ANJOU

Eh bien, moi, petite mère, je ne suis pas un si grand politique que Sa Majesté Anne d'Autriche, et surtout que monseigneur de Mazarin ; mais, si j'étais à leur place à tous les deux, eh bien, parole d'honneur ! je lui laisserais quelque chose à faire, à ce pauvre Louis, de peur qu'un beau jour...

ANNE

Eh bien ?

D'ANJOU

De peur qu'un beau jour, comme on ne veut le charger de rien, lui ne se charge de tout : guerre, paix, finances, alliances, mariage. Tenez-vous-le pour dit !... En attendant, comme M. Molière est chez moi – vu que, lorsqu'il a appris que son père était à Vincennes, il n'a plus eu qu'une crainte : celle de rencontrer son père, qui, dit-on, veut le faire mettre dans une prison d'État ; – or, dis-je, comme M. de Molière est chez moi, comme les privilèges de théâtre rentrent, à ce que l'on assure, dans les grandes attributions que l'on a réservées au roi, ou que le roi s'est réservées, je vais ménager à M. Molière une entrevue avec Louis ; et, ma foi ! il se débarbouillera avec le grand prince comme il l'entendra. Quant à moi, j'aurai fait, dans cette grande affaire, tout ce que j'aurai pu... (se regardant dans la glace de l'éventail de sa mère) jusqu'à en défriser ma perruque !

ANNE

Silence !

D'ANJOU, regardant du côté de la porte

Je crois bien, silence ! voici les grands conseillers de la couronne, monseigneur le cardinal en tête... M. le Tellier, M. le sur-

intendant des finances... Je l'aime assez, celui-là : c'est lui qui tient l'argent ; il en offre toujours, et il en donne quelquefois. Par malheur, le parlement refuse celui qu'il offre, et le cardinal reprend celui qu'il donne !... Puis M. de Villeroy, M. de Gramont, M. de Montglat, M. de Villequier, le conseil tout entier enfin !... Oh ! comme on va royalement s'ennuyer ici !... Maman, où est donc mon frère ? Je croyais que c'était là un des privilèges qui lui étaient réservés, et qu'on n'avait pas le droit de s'ennuyer sans lui.

Scène IX

Les mêmes, Mazarin, le Tellier, Lyonne, le surintendant des finances, le duc de Gramont, le duc de Villeroy, le marquis de Montglat, le duc de Villequier, Guitaut, gentilshommes.

MAZARIN, qui est entré le premier

Prenez place, messieurs. (Allant à Anne d'Autriche.) Madame, personne ne sait où est le roi, et, d'honneur ! pas plus moi que les autres.

ANNE

Alors, faites, monsieur le cardinal, faites.

MAZARIN, aux conseillers

Messieurs, vous savez pour quelle cause vous êtes rassemblés. Pour la présentation de monseigneur le surintendant des finances, des édits ont été signés par Sa Majesté ; il s'agissait de nouvelles taxes que rendaient indispensables les besoins de l'État. Avant-hier, le parlement, intimidé sans doute par la présence du roi, a promis de les enregister ; mais, hier et aujourd'hui, le parlement revient, à ce qu'il paraît, sur sa promesse ; il y a grande assemblée de ces messieurs, au palais de justice. À votre avis, messieurs, que faut-il faire ?

GUITAUT

Il faut arrêter le parlement, et le fourrer à la Bastille !

MAZARIN

Qui a parlé là-bas ?

GUITAUT, s'avançant

Moi, morbleu !

MAZARIN

Ah ! c'est vous, mon cer Guitaut ? Bonzour, Guitaut !

GUITAUT

Que l'on me charge de l'opération, et elle sera bientôt faite.

MAZARIN

Messieurs, vous avez entendou la proposition de Guitaut ; qu'en dites-vous ?

LE TELLIER

Le parlement est un corps avec lequel il faut compter ; il nous l'a appris, monseigneur...

LYONNE

Il a droit de remontrance.

LE SURINTENDANT

Oui ; mais je nie qu'il ait droit de refus.

LE DUC DE GRAMONT

Messieurs, voici ce que je propose...

MAZARIN

Écoutez monsou le douque de Gramont, messieurs ; c'est ouun homme d'esprit !

LE DUC DE GRAMONT

Je remercie Votre Éminence. Le compliment est d'autant plus flatteur qu'elle s'y connaît.

(Bruit, rumeurs dans les antichambres.)

MAZARIN

Silence !

LE DUC DE GRAMONT

Voici donc ce que je propose...

(Le bruit et le mouvement augmentent.)

Scène X

Les mêmes, Beringhen.

BERINGHEN, entrant vivement

Le roi, messieurs !

TOUT LE MONDE

Le roi !

(La porte se démasque ; le roi paraît, en habit de chasse rouge, le feutre sur la tête, de grandes bottes aux jambes, le fouet à la main. – Derrière lui, la jeune cour, faisant opposition, par le costume, avec l'ancienne : Saint-Aignan, le marquis de Villeroi, le comte de Guiche, etc., etc.)

Scène XI

Les mêmes, le roi, le duc d'Anjou, le comte de Guiche,
le marquis de Villeroi, Saint-Aignan.

LE ROI

Salut, messieurs ! Il y a conseil, à ce qu'il paraît ?

MAZARIN

Sire, Votre Mazesté nous voit occupés à délibérer sur cette réunion du parlement, et à chercher un moyen d'obtenir de ces messieurs l'enregistrement des édits.

LE ROI

Inutile, messieurs ; les édits sont enregistrés.

TOUS

Enregistrés ?

MAZARIN

Et qui donc a fait ce miracle, sire ?

LE ROI

Moi, monsieur le cardinal.

MAZARIN

Ma comment Sa Mazesté a-t-elle pu obtenir... ?

LE ROI

J'ai été moi-même au parlement.

MAZARIN

Et Votre Mazesté a prononcé un beau discours ?

LE ROI

J'ai dit : « Je veux ! »

(Mazarin et la reine échangent un regard.)

D'ANJOU

Bravo, Louis !

LE ROI

Et, maintenant, messieurs (regardant à sa montre), il est onze heures ; j'avais indiqué le départ de la chasse pour midi. Allez revêtir vos costumes de chasse, car le départ sonnera à midi précis... Ma mère... monsieur le cardinal... j'espère bien que vous nous ferez l'honneur d'être de notre chasse ?

ANNE

Oui, mon fils.

(Elle sort la première.)

MAZARIN

Oui, sire.

(Il sort le deuxième.)

D'ANJOU

Reste quelques instants encore dans cette salle, Louis : j'ai un protégé qui va venir t'y demander une grâce.

LE ROI

Et toi, va t'habiller, et tâche de ne pas te faire attendre, si c'est possible.

D'ANJOU

Oh ! je ne réponds de rien ! D'ailleurs, si je ne suis pas prêt, j'irai vous rejoindre.

(Il sort le troisième.)

LE DUC DE GRAMONT, à part, aux conseillers

Eh bien, messieurs, que dites-vous de ce qui vient de se passer ?

LE DUC DE VILLEROI

Il me semble que mon élève fait des merveilles !

LE MARQUIS DE MONTGLAT

Certes, le roi me paraît bien décidé à être roi !

GUITAUT

Et moi, je dis qu'il ne sera vraiment roi que lorsqu'il m'aura ordonné d'arrêter quelqu'un ; et il ne m'a encore ordonné d'arrêter personne !

(Sortie générale.)

Scène XII

Le roi, seul.

Elle était à sa fenêtre ! qui eût-elle attendu, si ce n'est moi ? Dieu le sait ! Peut-être Saint-Aignan, peut-être Villeroi, peut-être Guiche... Il me semble, cependant, que c'est bien moi qu'elle a salué... Bah ! on salue toujours le roi, si peu roi qu'il soit... Oh ! si j'étais sûr qu'elle m'aimât véritablement, cela me donnerait du courage !... Étrange chose que cette crainte dont je ne puis triompher ! Moi qui ai levé le fouet sur tout ce parlement comme sur une meute... (il fait le geste de frapper ; son fouet lui échappe des mains et va se perdre sous le tapis de la table), je tremble devant une jeune fille ! Il est vrai que je tremble bien un peu aussi devant ma mère, et beaucoup devant M. le cardinal ! (Il se baisse pour ramasser son fouet, lève le tapis de la table, et, sous la table, aperçoit une jeune fille très-coquettement vêtue en paysanne.) Comment ! qui est là ?... Que fais-tu là, mon enfant ?

Scène XIII

Le roi, Georgette.

GEORGETTE

Oh ! excusez-moi, sire !... Sire, pardon !

LE ROI

Mais je ne me trompe pas... Non... Si... si ! c'est moi, mon enfant ?

GEORGETTE

Oh ! le roi me reconnaît ? Quel bonheur !

LE ROI

Oui, tu es la fille du père Dupré...

GEORGETTE

Oui, sire !

LE ROI

Qui était jardinier en second du château de Saint-Germain.

GEORGETTE

Et qui vient d'être nommé jardinier en premier du château de Vincennes.

LE ROI

Nous avons joué cent fois ensemble dans les parterres du château neuf et dans les bâtiments du vieux château. On t'appelait... attends donc... on t'appelait Georgette !

GEORGETTE

Oui, Georgette la Curieuse, parce que l'on me trouvait toujours cachée quelque part, derrière quelque rideau ou sous quelque table, regardant ou écoutant... C'est cela.

LE ROI, riant

Eh bien, il paraît que tu as grandi, que tu as embelli, mais que tu n'as pas changé de nom, hein ?

GEORGETTE

Le roi croit donc que c'est par curiosité que j'étais là ?

LE ROI

Dame, il me semble...

GEORGETTE

Oh ! le roi se trompe bien !

LE ROI

Pourquoi y étais-tu donc, alors ?

GEORGETTE

Parce que j'ai eu peur !

LE ROI

Peur de qui ?

GEORGETTE

De M. le cardinal.

LE ROI

Et à quelle occasion ?

GEORGETTE

C'est que... c'est que... Je n'ose pas trop dire cela à Votre Majesté.

LE ROI

Mademoiselle Georgette !

GEORGETTE

Sire...

LE ROI

Prenez garde ! je vais dire : « Je veux ! »

GEORGETTE

Comme au parlement !

LE ROI, à lui-même

Mais elle est charmante, cette petite fille !

GEORGETTE

Le roi est bien bon !

LE ROI

Comment, tu as entendu ?

GEORGETTE

Oh ! j'ai l'oreille fine !

LE ROI

Allons, dis-moi cela, mon enfant... Pourquoi étais-tu cachée sous cette table ?

GEORGETTE

Le roi ne se fâchera point ?

LE ROI

Non ; d'ailleurs, ce n'est pas au roi que tu le diras, c'est à ton camarade Louis.

GEORGETTE

Le roi se souvient donc... ?

LE ROI

Si tu as l'oreille fine, Georgette, j'ai la mémoire bonne.

GEORGETTE

Alors, voilà qui me rassure !

LE ROI

J'écoute.

GEORGETTE

Eh bien, sire, il faut vous dire qu'il s'est fait, depuis huit jours, un grand remue-ménage au château de Vincennes.

LE ROI

Je m'en doute.

GEORGETTE

Chacun allait, venait, criait : « On dit que le roi va venir... M. Poquelin est arrivé pour meubler le château... Il va y avoir des chasses, des bals, des fêtes. »

LE ROI

Et toi, qu'as-tu dit en apprenant cela ?

GEORGETTE

Moi, j'ai battu des mains, et j'ai dit : « Tant mieux !... tant mieux ! »

LE ROI

Et pourquoi as-tu dit : « Tant mieux » ?

GEORGETTE

C'est justement ce que m'a demandé mon père.

LE ROI

Et tu lui as répondu ?

GEORGETTE

Je lui ai répondu : « Tant mieux, parce que le roi est un de mes bons amis, et que nous jouerons encore ensemble dans les jardins et dans les appartements, comme autrefois ! »

LE ROI

Mais sais-tu que tu es adorable, Georgette ?

GEORGETTE

Moi ? Oh ! que c'est drôle, ce que vous me dites là, sire !

LE ROI, lui prenant la main

Et tu as répondu à ton père... ? Mais voyez donc la jolie petite main !

GEORGETTE

Non, c'est mon père qui a répondu à son tour... Il a répondu : « Chut, Georgette ! il ne faut pas dire de ces choses-là ! Le roi n'est plus ce petit garçon exilé de Paris par la Fronde, et qui jouait avec toi dans les jardins de Saint-Germain ; c'est un beau jeune homme ; c'est un grand prince ; et il y a même un poète, M. de Benserade, qui dit que c'est un dieu. »

LE ROI

Vraiment ? Pauvre dieu, sur ma foi, Georgette ! Dieu sans

Olympe et sans tonnerre !

GEORGETTE

Alors, je me suis sentie redevenir plus curieuse que jamais. J'avais vu de beaux jeunes gens, j'avais vu de grands princes ; mais je n'avais jamais vu de dieu... qu'en marbre, et dans les jardins du château neuf... « Oh ! me suis-je dit, je veux voir un dieu en chair et en os, la première avant tout le monde. » Alors, ce matin, sachant que vous alliez arriver de Paris, je me suis glissée dans cette grande salle, et je me suis mise à cette fenêtre, qui donne sur la route. J'avais déjà vu entrer beaucoup de mortels, mais pas un seul dieu, quand, tout à coup, j'ai entendu du bruit derrière moi. Je me suis retournée : c'était M. de Mazarin qui venait avec le tapissier... Vous vous rappelez, sire ? autrefois, nous avons très-grand'peur tous deux de M. de Mazarin ?

LE ROI

J'en ai même très-grand'peur encore !

GEORGETTE

Ah ! voyez ! Cela prouve qu'à ma place vous eussiez fait comme moi.

LE ROI

Qu'as-tu donc fait ?

GEORGETTE

Vous ne devinez pas ? Je me suis cachée sous la table... Dame, je croyais que, ses comptes avec le tapissier finis, ils allaient s'en aller tous les deux ; point ! Le tapissier sorti, est entrée la reine mère, dont nous avons autrefois très-grand'peur aussi tous deux... Vous rappelez-vous, sire ?

LE ROI

Oui, j'en ai peur encore, mais un peu moins, cependant.

GEORGETTE

Alors, ils se sont mis à parler d'affaires d'État.

LE ROI

Cela a dû t'amuser !

GEORGETTE

Oh ! cela m'ennuyait beaucoup, sire ! Cependant, lorsqu'il a

été question de votre mariage, oh ! alors, j'ai écouté, j'ai écouté...

LE ROI

Comment, de mon mariage ?

GEORGETTE

Oui, il paraît que vous allez vous marier... Mais chut ! sire, il ne faut pas que vous le sachiez.

LE ROI

Comment, il ne faut pas ?

GEORGETTE

Non, c'est un grand secret ! Il n'y a au monde que la reine mère et M. de Mazarin qui connaissent ce projet ; et encore, ce matin, le cardinal ne le connaissait pas. C'est la reine mère qui l'avait arrêté d'avance dans son esprit – c'est à peu près ainsi qu'elle s'est exprimée –, et qui le lui a confié.

LE ROI

Ainsi, ils veulent me marier sans que je le sache ?

GEORGETTE

Je crois que c'est leur intention.

LE ROI

Mais enfin, avec qui veut-on me marier ?

GEORGETTE

Ah ! dame, je ne sais pas si je puis vous le dire.

LE ROI

Comment, tu ne sais pas si tu peux, Georgette ? Non-seulement tu le peux, mais encore tu le dois !

GEORGETTE

Vous êtes sûr ?

LE ROI

Oui, sous peine de rébellion à ton roi ! Es-tu une rebelle, Georgette ?

GEORGETTE

Non, sire !

LE ROI

Eh bien, alors, dis ! Avec qui veut-on me marier ?

GEORGETTE

Avec la princesse Marguerite de Savoie.

LE ROI

Avec ma cousine !

GEORGETTE

Ah ! c'est votre cousine, sire ?

LE ROI

Toutes les princesses sont mes cousines... Ah ! c'est avec Marguerite de Savoie que l'on veut me marier !

GEORGETTE

Oui, et elle arrive aujourd'hui ou demain avec sa maman, madame Christine... Seulement, vous comprenez, sire, elles viennent pour rendre visite à Sa Majesté la reine mère, pas pour autre chose.

LE ROI

Oui.

GEORGETTE

Et comme la princesse est très-jolie, très-spirituelle, très-charmante, on espère qu'elle combattra votre amour.

LE ROI, vivement

Mon amour pour qui ?

GEORGETTE

Ah ! je ne sais pas... Votre amour pour la personne que vous pourriez aimer.

LE ROI

Ah ! ah ! c'est bon à savoir, ce que tu me dis là, Georgette ! Et voilà tout ce que tu as entendu ?

GEORGETTE

Tout ! Est-ce que ce n'est point assez, sire ?

LE ROI

Oh ! si ! si !... Comme tu as bien fait de te cacher, Georgette !

GEORGETTE

Vraiment ? Que je suis contente ! Alors, je me cacherai toujours, sire.

LE ROI

Et tu viendras me dire tout ce que tu auras entendu ?

GEORGETTE

Tout !

LE ROI

Ainsi, ils n'ont pas dit autre chose ?

GEORGETTE

Autre chose de relatif au roi ? Non. M. Poquelin a demandé une lettre de cachet contre son fils ; mais M. le cardinal a répondu : « Cela regarde le roi ! Affaire d'État ! » M. le duc d'Anjou a demandé à la reine mère un privilège de théâtre pour M. Molière ; mais la reine mère a répondu : « Cela regarde le roi ! Affaire d'État ! » De sorte qu'il est convenu que M. Poquelin viendra lui-même vous demander la lettre de cachet contre son fils, et que M. Molière sollicitera en personne son privilège de théâtre. C'est pour cela que M. le duc d'Anjou vous a prié de rester dans cette salle.

LE ROI

Et il n'y a plus rien ?

GEORGETTE

Non, sire ; cette fois, il n'y a plus rien, j'en suis bien sûre.

LE ROI

Quel charmant lieutenant de police j'ai là !

(Il regarde autour de lui.)

GEORGETTE

Le roi désire quelque chose ?

LE ROI

Oui, mademoiselle Georgette la Curieuse ; je désire savoir quel est le mousquetaire de garde. (Appelant.) Monsieur le mousquetaire !

Scène XIV

Les mêmes, Bouchavannes.

BOUCHAVANNES, s'arrêtant sur le seuil de la porte

Le roi a appelé ?

LE ROI

Oui, monsieur. Je désire que vous preniez le signalement de cette enfant-là, et que vous le donniez à vos camarades, afin qu'elle puisse arriver quand elle voudra jusqu'à moi ; d'ailleurs, son nom sera son passe-port : elle s'appelle Georgette.

BOUCHAVANNES

Le roi sera obéi.

GEORGETTE

Oh ! que je suis contente !

LE ROI

Attendez donc, monsieur...

BOUCHAVANNES

Sire ?

LE ROI

N'êtes-vous pas M. de Bouchavannes ?

BOUCHAVANNES

Oui, sire.

LE ROI

Alors, vous arrivez de Turin ? Il me semble qu'on m'a fait signer un congé pour vous.

BOUCHAVANNES

J'arrive de Turin, en effet, il y a huit jours, sire, et j'y ai passé trois mois, ma mère ayant l'honneur d'être dame du palais de la régente.

LE ROI

Venez ici, s'il vous plaît, monsieur.

BOUCHAVANNES, déposant sa demi-pique
près de la porte, et s'avançant

Sire !

LE ROI

Vous devez connaître la princesse Marguerite ?

BOUCHAVANNES

J'ai eu l'honneur de la voir presque tous les jours, et de lui parler deux ou trois fois.

LE ROI

Et quelle personne est-ce, monsieur ?

BOUCHAVANNES

Le roi me fait l'honneur de m'interroger sur le physique ou sur le moral ?

LE ROI

Sur tous deux, monsieur.

GEORGETTE, barrant la porte du fond

à Poquelin avec la demi-pique de Bouchavannes

On n'entre pas !

LE ROI

C'est cela, Georgette ! fais bonne garde à la place de M. de Bouchavannes.

POQUELIN

Sire !

LE ROI

Ah ! c'est vous, monsieur Poquelin ? Bien, dans un instant.

POQUELIN, s'éloignant

Sire !...

GEORGETTE, remettant la pique à sa place

Là !

LE ROI

Revenons à notre interrogatoire, monsieur.

BOUCHAVANNES

Eh bien, sire, la princesse Marguerite est, au moral, une pieuse et bienfaisante princesse, digne en tous points du sang dont elle sort.

LE ROI

Et au physique ?... Je désire un portrait exact, monsieur de Bouchavannes.

BOUCHAVANNES

Sire, des cheveux noirs, de grands yeux mélancoliques, un teint plutôt calme qu'animé, un nez bien fait, des lèvres fraîches, des dents blanches, une taille gracieuse et flexible... D'ailleurs, si le roi désire des renseignements plus précis...

LE ROI

Eh bien ?

BOUCHAVANNES, souriant

J'ai l'avantage de connaître une jeune fille attachée à la princesse en qualité de demoiselle d'honneur.

LE ROI

Merci, monsieur de Bouchavannes ; je sais tout ce que je voulais savoir. Si vous n'êtes pas de service ce soir, ce qui est probable, puisque vous l'êtes ce matin...

BOUCHAVANNES

Pardon, sire ! nous sommes peu nombreux : vingt-quatre en tout...

LE ROI

Je savais que M. le cardinal faisait des économies d'argent, mais j'ignorais qu'il fit des économies de mousquetaires.

BOUCHAVANNES

De sorte que nous avons deux factions toutes les vingt-quatre heures ; ma seconde, à moi, vient ce soir, de neuf à onze heures, dans la cour de l'Orangerie.

LE ROI

Eh bien, jusqu'à neuf heures, venez au jeu ; j'aurai plaisir à vous y voir, et peut-être besoin de vous demander de nouveaux renseignements. Vous êtes bon gentilhomme, à ce que je crois, monsieur ?

BOUCHAVANNES

Sire, mon père a eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi Louis XIII.

LE ROI

C'est bien ; on tâchera de vous trouver une compagnie, monsieur.

BOUCHAVANNES

Oh ! sire !...

(Il salue militairement et reprend sa faction.)

LE ROI

Et maintenant, laissez entrer M. Poquelin.

Scène XV
Les mêmes, Poquelin.

POQUELIN

Sire !

LE ROI, faisant signe de la main

Georgette, laissez-moi avec ce brave monsieur-là ; tu n'as pas besoin d'écouter ce qu'il va me dire, tu le sais d'avance.

GEORGETTE

Oui.

LE ROI

Tandis qu'ailleurs tu apprendras peut-être quelque chose que tu ne sais pas.

GEORGETTE

Je tâcherai.

LE ROI

Va ! tu as près de moi les grandes et les petites entrées.

GEORGETTE

Merci, sire ! j'en profiterai. (À part.) Oh ! mais c'est que le roi ne ressemble pas du tout aux dieux de marbre du château neuf !
(Elle sort.)

Scène XVI
Le roi, Poquelin.

LE ROI

Approchez, monsieur Poquelin ! approchez !

POQUELIN, tout tremblant et tripotant une foule
de papiers qu'il laisse tomber et qu'il ramasse

Sire !...

LE ROI

Je sais ce que c'est... Un placet, n'est-ce pas ? Donnez !
(Il lui prend le papier des mains.)

POQUELIN

Oui, sire, un placet.

LE ROI

Tendant à faire enfermer votre fils Molière, parce qu'il désho-

nore le nom des Poquelin.

POQUELIN

Comment ! le roi sait ?...

LE ROI

Oui, je sais beaucoup de choses qu'on ne se doute pas que je sais... De sorte que M. Molière... ?

POQUELIN

Oh ! sire ! le malheureux ! il fait la honte de la famille... Poète et comédien !

LE ROI

Il me semble, cependant, que poète...

POQUELIN

Poète, passe encore... quoique, lorsqu'on a devant soi un état aussi sûr et aussi honorable que celui de tapissier, cela me paraît une grande folie, d'aller risquer de mourir de faim en embrassant celui de poète... Mais enfin y a-t-il, du moins, des gentilshommes qui s'en mêlent... Tandis qu'un comédien, sire ! un baladin ! un histrion ! un homme qui se met de la farine sur le visage ! oh !...

LE ROI

Eh bien, soyez tranquille, j'examinerai cela.

POQUELIN

Je puis donc espérer... ?

LE ROI

Qu'il sera fait justice à qui de droit. Allez, monsieur Poquelin ! allez !

POQUELIN

Ah ! sire, vous sauvez l'honneur de la famille !

(Il sort.)

Scène XVII

Le roi, seul, s'asseyant.

Où diable l'orgueil va-t-il se nicher ? (Ouvrant le placet.) « Placet tendant à obtenir une lettre de cachet contre le sieur Jean-Baptiste Poquelin, se faisant appeler Molière. – Sire... » (Aperce-

vant un papier.) Tiens, qu'est-ce donc que ce papier qui s'est glissé dans le placet de maître Poquelin ?... L'écriture de M. le cardinal ! (Il lit.) « Salle à manger : deux mille livres ; chambre à coucher du roi, de la reine : quatre mille livres... Total : vingt mille livres, payables le 25 septembre 1659. – MAZARIN. » Ah çà ! mais c'est l'ordonnance de ce pauvre diable, que, dans son trouble et dans son indignation, il a glissée entre les pages du placet... Il faut que je la lui fasse remettre... (S'arrêtant.) Oh ! oh ! qu'y a-t-il donc de l'autre côté ?... Peste ! un chiffre assez rond ! « Trente-neuf millions deux cent soixante mille livres ! » Qu'est-ce que cela ? « État de la fortune de M. le cardinal Mazarin, au 24 septembre 1658. » Ah ! par ma foi ! c'est d'hier ; on ne saurait rien trouver de plus nouveau. (Lisant.) « Sur Lyon : trois millions neuf cent mille livres ; sur Bordeaux : sept millions ; sur Madrid : quatre millions ; rentrées générales : sept millions ; propriétés en terres, châteaux, palais, maisons, bois : neuf millions ; bourse et valeurs diverses : deux millions six cent mille livres ; total : trente-neuf millions deux cent soixante mille livres. » Ah ! monsieur de Mazarin, vous qui criez toujours misère ! Mais comment ce précieux papier se trouve-t-il entre les mains de Poquelin ?... Ah ! je comprends ! sans faire attention à ce qui était écrit d'un côté, M. de Mazarin a écrit de l'autre... C'est cela ! Par ma foi ! voilà un précieux renseignement, et qui peut faire le pendant à la nouvelle que m'a annoncée Georgette... Bon ! on vient... C'est sans doute le coquin de fils.

Scène XVIII

Le roi, Molière, entr'ouvrant la porte du duc d'Anjou,
avec timidité, mais sans gaucherie.

MOLIÈRE

Le roi excusera ma hardiesse, je l'espère ; mais monseigneur le duc d'Anjou m'a dit que Sa Majesté était prévenue de l'objet de ma visite.

LE ROI

Entrez, monsieur Molière ! entrez ! Oui, je suis prévenu, et je vous attendais.

MOLIÈRE

Mon Dieu, sire, la crainte que j'avais de me trop hâter m'aurait-elle fait tomber dans cette faute, au contraire, que le roi aurait eu l'ennui de m'attendre ?

LE ROI

Oui, je vous ai attendu ; mais rassurez-vous, je n'ai pas perdu mon temps en vous attendant.

MOLIÈRE

Sire, je tâcherai d'exposer ma demande en deux mots ; d'ailleurs, si je fatigue le roi, un signe de Sa Majesté, et je me retire.

LE ROI

Non pas, monsieur Molière ! je suis homme de premier coup d'œil, et, au premier coup d'œil, vous me plaisez.

MOLIÈRE

Sire !...

LE ROI

On vous tourmente dans votre famille, on vous persécute, on vous rend fort malheureux, n'est-ce pas ?

MOLIÈRE

Sire, il m'est impossible d'en vouloir pour cela à mes bons parents : ils ont la conviction bien sincère qu'en suivant la carrière que j'ai embrassée, je perds mon corps en ce monde et mon âme dans l'autre.

LE ROI

Et ce n'est point votre avis, à vous ?

MOLIÈRE

Mon avis, à moi, sire, est que, dans toutes les conditions, on peut demeurer honnête homme, et que Dieu est trop juste pour damner les honnêtes gens.

LE ROI

M. de Conti a été votre condisciple ?

MOLIÈRE

Oui, sire ; nous avons étudié ensemble au collège des Jésuites de Clermont.

LE ROI

Il est plus jeune que vous, cependant.

MOLIÈRE

Oh ! oui, sire, beaucoup plus jeune ; ce n'est que fort tard, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, que j'ai obtenu de mon père la permission d'étudier.

LE ROI

Vous avez étudié le droit ?

MOLIÈRE

J'ai même été reçu avocat, sire ; mais là n'était point ma vocation.

LE ROI

Vous savez que M. de Conti fait grand cas de vous... Il prétend que, s'il était roi, il vous consulterait sur toutes les choses de la politique ; il dit que vous savez la rhétorique, la philosophie, la poésie...

MOLIÈRE

Sire, M. de Conti est trop indulgent pour moi ! Il est vrai que j'ai appris la rhétorique avec le père Thuillier, et la philosophie avec Gassendi ; mais, quant à la poésie...

LE ROI

Quant à la poésie ?... Achevez, monsieur.

MOLIÈRE

Eh bien, sire, je crois que l'on n'apprend pas la poésie, et que celui qui n'est pas né poète ne le deviendra jamais.

LE ROI

Ah ! vraiment ? Et, dites-moi, monsieur Molière, voyons, qu'est-ce qu'un poète ?

MOLIÈRE

Mais, sire, n'avez-vous point à la cour, près de Votre Majesté, sous ses yeux, des gens qu'on appelle ainsi ?

LE ROI

Qui cela ?

MOLIÈRE

Mais M. de Benserade, par exemple ; M. de Saint-Agnan, sire.

LE ROI

Voulez-vous que je vous dise une chose, monsieur Molière ?
Eh bien, j'ai l'idée que ce ne sont pas de véritables poètes.

MOLIÈRE

Vraiment, sire ?

LE ROI

Oui. (Le regardant fixement.) Tandis que vous en êtes un, vous !
Voilà pourquoi je vous demande, à vous : Qu'est-ce qu'un poète ?

MOLIÈRE

Sire, vous avez lu autrefois, dans Virgile, la fable du pasteur
Aristée ?

LE ROI

Oui, monsieur Molière.

MOLIÈRE

Eh bien, dans cette fable, sire, il y a un certain Protée, lion,
serpent, flamme, fumée, nuage, éther, échappant sans cesse à la
chaîne qui veut le lier, à la main qui tente de le saisir, à l'œil qui
essaye de l'analyser... Sire, c'est le poète ! Comment donc
voulez-vous que je vous explique ce qu'est un pareil person-
nage ?

LE ROI

N'importe, essayez toujours. Ce que vous me dites est si
différent de la langue en usage dans le pays que j'habite, qu'il me
semble entendre parler un homme pour la première fois.

MOLIÈRE, avec une profonde mélancolie

Le poète, sire, c'est l'homme né pendant un sourire de tris-
tesse de la nature ; c'est un composé de joie et de larmes, riant
comme un enfant, pleurant comme une femme ; laissant sans
cesse échapper la réalité pour se mettre à la poursuite du rêve ;
estimant, à l'égal de tous les biens de la terre, le nuage qui glisse

au ciel et qui change de forme vingt fois en une minute ! C'est l'empereur romain désireux de l'impossible, et qui, cependant, satisfait par une illusion, prend la goutte d'eau pour la perle, le ver luisant pour l'étoile, le caprice pour l'amour ! C'est tantôt le pauvre grillon qui chante sous l'herbe enivré de l'âcre odeur des foins fraîchement coupés, roi d'un monde de bluets et de pâquerettes qu'il préfère même à votre royaume, sire ! C'est tantôt l'aigle orgueilleux planant au-dessus des nues, empereur de l'immensité, ruisselant de l'or du soleil, et jetant, de minute en minute, un cri rauque et sauvage qui n'est que l'expression de son impuissance à ne pas monter plus haut et de sa douleur d'être forcé de descendre ! C'est, enfin, l'homme que vous pourriez faire, comme le disait M. de Conti, conseiller, secrétaire d'État, premier ministre ; que vous pouvez combler de toutes les faveurs de la fortune et de tous les dons de la puissance, et qui, lorsqu'il a l'honneur de voir son roi, de lui parler, de tomber à ses pieds, demande pour tout don, sollicite pour toute faveur, quatre planches posées sur quatre tonneaux, enfermées par quatre murs, sur lesquelles il puisse faire entrer, sortir, parler, agir, déclamer, rire, pleurer et souffrir des personnages de fantaisie qui, éclos dans son imagination, n'ont jamais existé que pour lui, et qui, cependant, sont sa vraie famille, son seul monde, ses uniques amis !... Voilà le poète, sire ! Et maintenant, il ne me reste plus qu'à m'étonner qu'un si étrange animal ait osé se présenter devant ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans l'univers, devant le roi Louis XIV !

LE ROI

Ah ! ma foi ! monsieur Molière, vous m'avez donné une si bonne définition du poète, que je vous en demanderai une du roi. Ce sera plus difficile, n'est-ce pas ?

MOLIÈRE

Non, sire.

LE ROI

Eh bien, monsieur Molière, qu'est-ce qu'un roi ?

MOLIÈRE

Sire, c'est un homme que la postérité maudit quand il s'appelle Néron, et que les âges futurs bénissent quand il s'appelle Henri IV.

LE ROI

Et, à votre avis, monsieur Molière, si un roi avait à demander à Dieu de lui accorder un don, quel don devrait-il demander ?

MOLIÈRE

Salomon avait demandé la sagesse.

LE ROI

Mais moi, je ne veux pas faire ce qui a été fait avant moi, fût-ce par le roi Salomon.

MOLIÈRE

Eh bien, sire, la connaissance la plus précieuse pour un roi serait celle de la vérité.

LE ROI

Oui ; mais le moyen de connaître la vérité ?

MOLIÈRE

Eh ! sire, c'est parfois de faire semblant de la savoir.

LE ROI

Faites-moi toucher du doigt ce que vous me dites.

MOLIÈRE

Hélas ! sire, je ne suis qu'un pauvre poète comique, et ne puis, par conséquent, vous offrir qu'un moyen de comédie.

LE ROI

Offrez, monsieur Molière ; il sera le bien reçu.

MOLIÈRE

Eh bien, sire, supposez, par exemple, que le hasard vous ait rendu maître d'un secret...

LE ROI

Le hasard a mieux fait, monsieur Molière ; car, aujourd'hui même, il m'en a livré deux, et des plus importants !

MOLIÈRE

Alors, le hasard vous traite en enfant gâté, et cela prouve son intelligence. Eh bien, le roi m'a fait l'honneur de rester seul un

quart d'heure avec moi...

LE ROI

Oui.

MOLIÈRE

Personne ne m'a vu entrer, personne ne me verra sortir ; eh bien, sire, que le roi dise que, ce quart d'heure, il l'a passé avec un agent secret qui lui rend compte de tout ce qui se fait, se dit, se pense même à la cour ; qu'il glisse la connaissance des deux secrets qu'il a dans l'oreille des deux personnes qui croient ces secrets connus d'elles seules ; que ces personnes racontent ce qui vient de leur arriver chacune à un ami ou à un confident, et... et je connais les hommes de cour, sire : chacun viendra vous dire le secret de son voisin, et peut-être même le sien, de peur que votre agent secret ne vienne vous le dire avant lui.

LE ROI

Oh ! par le ciel ! monsieur Molière, voilà une plaisante idée, et je l'adopte !

MOLIÈRE

Sire, c'est trop d'honneur pour le pauvre poète qui vous la donne. (Le cor se fait entendre.) Mais...

(On sonne le départ.)

LE ROI

C'est le départ qui sonne. Maintenant, écoutez, monsieur Molière : comme il faut, avant tout, que le poète, qui lâche toujours la réalité pour l'ombre, ait, au bout du compte, de quoi manger, à partir d'aujourd'hui, vous êtes mon valet de chambre honoraire, à trois mille livres d'appointements.

MOLIÈRE

Oh ! sire, que de bontés ! Et, quant à mon privilège... ?

LE ROI

Vous êtes mon valet de chambre, monsieur Molière : vous me le demanderez quand vous voudrez.

MOLIÈRE

Oh ! sire ! baiser cette main royale est, maintenant, la seule chose qui me reste à désirer.

(Le roi présente sa main ; Molière la baise respectueusement, et sort.
– Pendant ce temps, l’antichambre s’est remplie de gentilshommes en costume de chasse.)

Scène XIX

Le roi, toute la cour.

LE ROI

Allons, messieurs, en chasse ! et j’espère que la journée finira
aussi bien qu’elle a commencé !

(Le roi sort. Tout le monde le suit.)

ACTE DEUXIÈME

La forêt de Vincennes. – À gauche, le chêne dit de saint Louis ; à droite, un bouquet d'arbres, et, derrière ces arbres, une grotte de verdure.

Scène première

Le roi, Anne d'Autriche, le duc d'Anjou, Mazarin, madame Henriette, Marie de Mancini, Mademoiselle de la Motte, le comte de Guiche, le duc de Gramont, les deux Villeroi, Dangeau, Villequier, Beringhen, pages, etc., etc.

Ces personnages sont divisés en groupes, les uns assis ou couchés, les autres debout. Les pages font leur service autour d'eux. – Le premier groupe, sous le chêne de saint Louis, se compose d'Anne d'Autriche, de madame Henriette, de mademoiselle de la Motte, de Beringhen et du chevalier de Lorraine. – Le deuxième groupe, à droite, se compose du roi, du duc d'Anjou, de Marie de Mancini, du comte de Guiche, du marquis de Villeroi et du comte de Dangeau. – Le troisième groupe se compose du cardinal, du duc de Villeroi, du duc de Gramont et de M. de Villequier. – Deux ou trois autres groupes complètent la mise en scène. Des tapis chargés de mets, de verres et de bouteilles sont étendus à terre. On est à la fin de la collation.

MARIE, à demi-voix, montrant, d'un mouvement de tête, Dangeau, qui écrit sur ses tablettes

Sire, demandez donc à Dangeau ce qu'il fait... Je parie, moi, que c'est un madrigal en l'honneur de votre passion, mademoiselle de la Motte d'Argencourt, qui nous regarde d'un œil féroce, et qui fait que Sa Majesté la reine mère, ne pouvant pas entendre nos paroles, ne perd pas, du moins, un de nos gestes.

LE ROI

D'abord, vous savez mieux que personne que mademoiselle de la Motte a pu être, mais n'est plus ma passion. Si je n'ai pas encore tout à fait la puissance d'un roi, j'en ai le cœur : mademoiselle de la Motte, ayant aimé ou aimant M. de Chamaranthe, ne pouvait plus être rien pour moi. Ensuite, je sais mieux que personne, moi à qui un agent secret révèle toutes choses, que

Dangeau ne fait pas de vers. Il est donc impossible de faire passer deux plus gros mensonges par une plus petite et une plus charmante bouche que ne le fait à cette heure mademoiselle Marie de Mancini !

MARIE

Oh ! sire, voilà le plus galant démenti qui ait jamais été donné, même dans les alcôves de madame de Rambouillet !

D'ANJOU

Guiche, est-ce que ça t'amuse, toi, d'entendre sans cesse parler d'amour ?

GUICHE

D'en parler, oui ; d'en entendre parler, non...

MARIE

Mais enfin, j'en reviens au fond des choses, comme dit la belle Arténice. Comment voulez-vous donc que je sache, sire, si mademoiselle de la Motte est ou n'est plus votre passion, et si M. Dangeau compose ou non un madrigal ?

LE ROI

Parce que la femme ne se trompe point au sentiment qu'elle inspire, et que son regard voit aussi facilement l'amour au fond du cœur de son amant que le plongeur voit la perle au fond de la mer.

MARIE

Ah ! sire, mais c'est vous qui êtes poète ! et si vous le tentiez, j'en suis sûre, vous feriez des vers aussi couramment que M. le comte de Saint-Aignan ou M. le marquis de la Feuillade.

D'ANJOU

Est-ce ton avis, Guiche ?

GUICHE

Pardieu ! le roi n'est-il pas le roi ? et, en cette qualité, le roi ne peut-il pas tout ce qu'il veut ? D'ailleurs, la poésie est femme ! pourquoi, comme toute femme, ne serait-elle pas coquette ou infidèle ?

LE ROI

Guiche, je te préviens que, si tu continues à dire du mal des

femmes, je t'exile !

GUICHE

Comme Chamarante, sire ? Parbleu ! cela ne m'étonnerait pas.

D'ANJOU

Moi, je ne me connais pas beaucoup en vers : je les aime un peu plus que les sucreries, un peu moins que les dentelles, les bijoux et les diamants, pour lesquels je vendrais mon droit d'aïnesse, si j'étais Ésaï au lieu d'être Jacob ; mais j'ai trouvé le dernier quatrain de M. de la Feuillade fort mal rimé... Attendez donc...

MARIE

Oh ! monseigneur, est-ce que, par hasard, dans vos pénitences, monsieur votre gouverneur vous ferait apprendre les quatrains de M. de la Feuillade ?

D'ANJOU

D'abord, mademoiselle Marie, sachez qu'il y a deux ans que je n'ai plus de gouverneur, et que, par conséquent, je me gouverne tout seul. Non, Dieu merci ! je n'ai plus de gouverneur, et ne fais d'autres pénitences que celle que m'impose M. de Mazarin, quand son avarice me refouze de l'arzent pour aceter des passementeries... À propos, la nièce de notre oncle, vous avez là du point d'Angleterre passablement merveilleux !

MARIE

C'est Sa Majesté la reine Henriette qui me l'a donné.

D'ANJOU

Pauvre tante ! il lui reste donc encore quelque chose à donner ? Je croyais que MM. Cromwell père et fils lui avaient tout pris.

GUICHE

Allons, bien ! voilà que nous tournons à la politique, maintenant.

D'ANJOU

Ah çà ! mais tu n'es donc jamais content, toi, Guiche ?

MARIE

Non, mais M. de Guiche veut rappeler à monseigneur que

mon point d'Angleterre lui a fait oublier les vers de M. de la Feuillade.

D'ANJOU

Ah !... Eh bien, voici. Il fait rimer *hasarder* avec *baiser*, et M. Molière, à qui j'ai montré le quatrain aujourd'hui, m'a assuré que cela ne rimait pas suffisamment.

LE MARQUIS DE VILLEROI

La Feuillade est un gentilhomme, monseigneur, et, en cette qualité, il me semble qu'il n'est pas tenu de rimer comme un croquant.

MARIE

Mais, en somme, tout cela, sire, ne nous dit pas si Dangeau fait des vers ou de la prose.

LE ROI

Nous allons le savoir. Viens çà, Dangeau !

DANGEAU

Me voilà, sire.

LE ROI

Mademoiselle de Mancini prétend que tu fais des vers ; je prétends que tu fais de la prose...

D'ANJOU

Il ne fait peut-être ni l'un ni l'autre.

LE ROI

Lequel de nous deux a raison ?

DANGEAU

Vous, comme toujours, sire !

LE ROI

Prends garde, Dangeau ! il y a certaines personnes qui doivent toujours avoir raison contre moi, même quand elles ont tort.

DANGEAU

Sire, ma qualité d'historiographe m'interdit tout mensonge.

D'ANJOU

Et surtout toute flatterie !

DANGEAU

Je suis donc forcé de dire que c'est de l'histoire que je fais, et

que l'on ne fait pas de l'histoire en vers.

LE ROI

Eh bien, voyons, lis-nous ton histoire.

DANGEAU

Permettez-vous, sire, que j'achève ma phrase ?

LE ROI

Oui, achève ! achève !

MADemoiselle de la Motte, à Anne d'Autriche

Voyez, madame, il ne la perd pas un instant des yeux !

ANNE

Hélas ! mon enfant, il y a quinze jours, au Louvre, madame de Châtillon m'en disait autant de vous !

MADemoiselle de la Motte

Oh ! excusez-moi, madame, mais c'est que vous ne pouvez comprendre...

ANNE

Je ne puis comprendre, parce que j'ai trois fois votre âge, n'est-ce pas, mon enfant ? Mais, vous saurez cela un jour, les femmes ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur.

LE ROI

As-tu fini, Dangeau ?

DANGEAU

Oui, sire.

LE ROI

Alors, nous t'écoutons

DANGEAU, lisant avec le plus grand sérieux

« Le 25 décembre 1658, Sa Majesté Louis XIV, avant de se mettre en chasse, a pris son dîner dans la forêt de Vincennes, au lieu dit le chêne de saint Louis ; les chasseurs ont mangé sur le gazon, et divisés en plusieurs groupes. Le groupe du roi se composait... »

LE ROI, l'interrompant

Bien, bien, Dangeau ! tu nous en as dit assez, et nous sommes convaincus, maintenant, que ce n'est pas de la poésie que tu faisais.

D'ANJOU

Peste ! quel livre intéressant vous composerez, Dangeau, si votre histoire du règne de mon frère contient beaucoup de paragraphes pareils à celui que vous venez de nous lire !

ANNE, appelant

Gramont !

GRAMONT, quittant le groupe de Mazarin,
et s'approchant d'Anne d'Autriche

Madame ?

ANNE

Quelle méchanceté venez-vous donc de dire au cardinal, que vous riez tous deux, vous rose, et lui vert, tandis que les autres ne rient pas du tout !

GRAMONT

Oh ! Majesté ! une simple plaisanterie... Son Éminence ne mange ni ne boit, sous prétexte que cet empoisonneur de Guénaud l'a mise au régime.

ANNE

Et vous trouvez plaisant... ?

GRAMONT

Qu'après avoir pris le ministère à M. de Beaufort, la régence à la reine Anne d'Autriche, la liberté à M. de Condé, le cardinalat au pape Urbain, l'archevêché de Paris à M. de Retz, la royauté au roi, l'argent à la France, M. de Mazarin ne puisse prendre un bon estomac au laquais de son antichambre ou au portefaix du coin de la rue !

GUICHE, se levant,
et passant la main sur son front

Ah !...

(Il s'éloigne.)

LE ROI

Qu'a donc Guiche ? Tout à l'heure, il grondait, et maintenant, le voilà qui soupire !

MARIE

Le sais-je, moi ?

LE ROI

Bon ! vous ne voulez pas me le dire ? N'en parlons plus. Je demanderai la chose à mon agent secret.

MARIE

Pardon, sire, mais voilà déjà deux fois que Votre Majesté parle de son agent secret ; peut-on savoir à quoi vous employez ce mystérieux confident ?

LE ROI

À savoir tout ce qui se dit, se fait ou se pense à la cour... Ainsi, par exemple, je n'ai qu'à lui demander ce qui se passe dans votre cœur, il me le dira ; à quoi pense ma cousine Henriette, qui n'a pas encore prononcé un seul mot, et qui me semble plus près de pleurer que de rire, il me le dira ; enfin, ce que M. de Mazarin murmure si bas à M. le duc de Villeroy, que la calotte de l'un et le chapeau de l'autre ne sont point dans le secret de leurs paroles, eh bien, il me le dira !

MARIE

Oh ! la bonne plaisanterie !

D'ANJOU

M. Dangeau, voici un fait à consigner dans vos Mémoires. Mon frère Louis a, comme cet affreux Socrate, dont le buste me faisait si grand'peur quand j'étais enfant, que j'en ai pris en haine tous les philosophes passés, présents et futurs ; mon frère Louis a un démon familier qui le hante le jour, et le visite la nuit.

ANNE, qui a écouté

avec une certaine attention

Que dis-tu donc là, Philippe ?

D'ANJOU

Madame, je joue, comme cela m'est déjà arrivé dans le ballet des *Quatre Saisons*, le rôle de la nymphe Écho. Mon frère Louis prétend avoir un agent secret qui lui répète tout ce qui se dit, se fait ou se pense à la cour ; de sorte qu'il n'y aura plus moyen de lui rien cacher à l'avenir.

HENRIETTE, tremblante

Oh ! mon Dieu !

D'ANJOU

Eh bien, cela te fait peur, Henriette ?... Est-ce que, par hasard, tu aurais quelque chose à cacher ?... (À mademoiselle de la Motte, qui lui fait un signe.) Plaît-il ?

HENRIETTE, à Anne, tandis que d'Anjou cause
avec mademoiselle de la Motte, et que
Beringhen va prendre les ordres de Mazarin

Madame, si c'était vrai, ce que dit d'Anjou, le roi saurait donc que mon frère Charles est, depuis hier, à Vincennes ? Peut-être, en ce cas, devrais-je le prévenir.

ANNE

Ne crains rien, petite !... D'abord, ce démon familier dont j'entends parler pour la première fois, et qui n'a jamais donné signe de vie, n'existe probablement que dans l'imagination de d'Anjou, la plus folle des imaginations ! ensuite, Louis sût-il que le roi d'Angleterre a rompu le ban qui l'exile de France, comme c'est avec mon autorisation que ce ban a été rompu, et que Louis ne veut que du bien à son cousin Charles, ton frère, mon enfant, ne courrait aucun danger.

HENRIETTE

De la part de mon cousin Louis, non, je le sais ; mais de la part de M. de Mazarin...

ANNE, avec un sourire mélancolique

Je suis forcée d'avouer que le cardinal, étant des amis de M. Cromwell, est naturellement des ennemis du roi d'Angleterre.

HENRIETTE

Hélas ! il l'a bien prouvé ! Ma pauvre mère espérait qu'à la mort de l'usurpateur, M. de Mazarin songerait à mon frère Charles. L'usurpateur meurt, mon frère Charles accourt... Que trouve-t-il ? M. Richard Cromwell reconnu, et la cour en deuil de M. Olivier Cromwell !... Oh ! madame, n'est-ce point une impiété que de voir la cour de France porter le deuil d'un homme qui a fait monter son maître sur l'échafaud, et qui, depuis dix ans, tient au ban de l'Europe le roi légitime de la Grande-Bretagne ?

ANNE

Chut, mon enfant ! tout cela peut changer ; après les jours de pluie, les jours de soleil ! Rappelle-toi le temps où le roi, le duc d'Anjou et moi mourions de faim à Melun, tandis que ta mère et toi mouriez de faim au Louvre... Mais silence ! M. de Villeroi nous écoute.

MADemoiselle DE LA MOTTE,
au bras du duc d'Anjou

Monseigneur, répétez-moi, je vous prie, ce que le roi disait tout à l'heure à mademoiselle de Mancini.

D'ANJOU

D'abord, il lui faisait compliment sur sa toilette... et le fait est qu'il est impossible d'avoir un habit mieux coupé que le sien, et qui aille mieux à l'air de son visage.

MADemoiselle DE LA MOTTE

J'ai entendu qu'il parlait de ses yeux... Sans doute lui disait-il qu'elle les avait les plus magnifiques du monde.

D'ANJOU

Bon ! ce ne serait pas d'un assez beau langage pour une précieuse comme la nièce de M. le cardinal ! Il lui disait... (S'interrompant.) Ah ! que vous avez là une charmante agrafe de pierreries !

MADemoiselle DE LA MOTTE

Vous ne la reconnaissez pas, monseigneur ?

D'ANJOU

Mais si fait ! il me semble que je l'ai vue au chapeau de Louis.

MADemoiselle DE LA MOTTE

Ne parlez pas si haut, monseigneur : vous rendriez mademoiselle de Mancini jalouse... Il lui disait donc, à propos de ses yeux... ?

D'ANJOU

Qu'elle les avait profonds comme l'azur de la mer.

MADemoiselle DE LA MOTTE

Et elle répondait ?

D'ANJOU

Et elle répondait : « Mauvaise comparaison, sire ! la mer est perfide, et mes yeux ne permettront jamais rien qu'ils ne soient disposés à tenir. — Alors, a repris Louis, profonds comme l'azur du ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes. — Ah ! j'accepte cela ! a répondu mademoiselle de Mancini, quoique cet azur soit bien, à cette heure, taché de quelques nuages. » Ils en sont, comme vous voyez, à la plus pure et à la plus délicate bergerie !... Ah çà ! mais vous me faites toutes ces questions-là... vous n'êtes donc plus amoureuse du beau Chamarante ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE

Pas plus que mademoiselle de Mancini n'est amoureuse du comte de Guiche.

D'ANJOU

Oh ! oh ! que dites-vous là, beau serpent de satin et de velours ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE

Je dis qu'il n'y a, pour savoir ce qui se passe, qu'à voir la manière dont le comte de Guiche regarde mademoiselle de Mancini et la façon dont mademoiselle de Mancini ne regarde pas le comte de Guiche.

D'ANJOU

Oui, pour reconnaître qu'un jour ou une nuit, la chose finira entre le roi et mademoiselle de Mancini comme elle a fini entre le roi et mademoiselle de la Motte d'Argencourt.

Scène II

Les mêmes, Georgette.

GEORGETTE, perdue dans une brassée de bouquets

À mon secours ! à mon secours ! tous mes bouquets vont tomber !

LES DAMES

Oh ! les charmantes fleurs !

LES HOMMES

Oh ! la belle enfant !

LE ROI

C'est toi, Georgette ?

D'ANJOU, bas, à Marie

Prenez garde, mon agneau ! vous semez votre laine, et il y a des loups là-bas !

GEORGETTE

Oui, sire, c'est moi... Le père m'a dit : « Georgette, il ne faut pas que nous fassions comme ce bourgmestre qui, donnant à dîner au roi Henri IV, gardait son bon vin pour une meilleure occasion ; je vais couper toutes mes fleurs, tu en feras des bouquets, et tu les porteras à ces dames. Cela réjouira le roi, qui est le plus galant gentilhomme de sa cour. Sitôt dit, sitôt fait. Le père prend sa serpette ; moi, je ramasse les fleurs, et me voici avec mes bouquets. Mais j'en ai tant, j'en ai tant, qu'ils vont tomber si on ne les prend pas !

LE ROI

Mesdames, vous voyez l'embarras de Georgette ; soyez donc assez bonnes pour accepter les bouquets que la pauvre enfant apporte à votre attention. Jardinier qui donne ses fleurs, page qui donne son amour, roi qui donne sa couronne sont égaux devant le Seigneur : chacun ne peut donner que ce qu'il a.

(On débarrasse Georgette de ses bouquets,
mais elle en défend un avec acharnement.)

GEORGETTE

Non, pas celui-là, mesdames !... non, pas celui-là, messieurs ! Celui-là, c'est pour le roi (à demi-voix au roi), ou plutôt pour mademoiselle de Mancini.

LE ROI

Et pourquoi ce bouquet est-il pour mademoiselle de Mancini ?

GEORGETTE

Parce qu'il est le plus beau, sire.

LE ROI

Et pourquoi le bouquet de mademoiselle de Mancini doit-il

être plus beau que les autres bouquets ? Voyons.

GEORGETTE

Parce que j'étais sous la table quand M. de Beringhen a dit à la reine mère que mademoiselle de Mancini était, depuis le matin, à sa fenêtre pour vous attendre. Donc, si elle était, depuis le matin, à sa fenêtre pour vous attendre, c'est qu'elle vous aime, et, si elle vous aime, je l'aime !

LE ROI

Chère petite ! attends...

(Il déchire une feuille de ses tablettes, et écrit.)

MADemoiselle DE LA MOTTE, à elle-même

Oh ! je me doutais bien que le plus beau bouquet serait pour elle !

GEORGETTE, qui a lu ce qu'écrit le roi,
en se haussant sur la pointe des pieds

Ah ! c'est très-joli, ce que vous avez écrit là, sire !

LE ROI

Tu l'as donc lu ?

GEORGETTE

Oui.

LE ROI, mettant le papier dans le bouquet

Eh bien, maintenant, va porter ce bouquet à mademoiselle de Mancini.

GEORGETTE

J'y vais... (Bas.) À propos, sire, j'ai quelque chose de très-important à dire à Votre Majesté.

LE ROI

Parle.

GEORGETTE, de même

La princesse Marguerite vient d'arriver avec sa maman et une demoiselle d'honneur. On a annoncé madame Christine sous le nom de la comtesse de Verceil.

LE ROI

Et comment sais-tu que c'est la princesse Marguerite ?

GEORGETTE

Je l'ai reconnue au portrait que vous en avait fait M. de Bouchavannes.

LE ROI

Très-bien... Va !

GEORGETTE, allant à Marie

Tenez, mademoiselle, voici qui vient de la part du roi.

MADemoISELLE DE LA MOTTE, à Anne d'Autriche

Ah ! madame, vous voyez que c'était bien à elle qu'il écrivait !

ANNE

Oui, vous avez raison, et, aujourd'hui même, je lui parlerai.

(Elle donne tout bas un ordre à Beringhen,
qui s'approche ensuite du roi.)

MARIE, après avoir lu le billet

Oh ! les charmants vers que le roi m'envoie, messieurs ! Je vous avais bien dit que le roi était poète. Écoutez !

Allez voir cet objet si charmant et si doux !

Allez, petites fleurs, mourir pour cette belle.

Mille amants voudraient bien en faire autant pour elle,

Qui n'en auront jamais le plaisir comme vous !

GUICHE, à demi-voix

Marie ! Marie !

MARIE

Eh bien, mais qui vous empêche de m'en faire, des vers ? Personne ! N'est-ce pas, sire, que vous permettez que M. de Guiche, M. de Villeroi et M. Dangeau m'en fassent, des vers, et même de plus jolis que ceux-là, si la chose leur est possible ?

LE ROI

Oui, certes, je le permets !... Empêcher qu'on ne vous trouve belle, empêcher qu'on ne vous le dise, ce serait défendre à l'alouette de chanter pour le matin, et au rossignol de chanter pour le soir.

(Pendant tout ce temps, on a enlevé les tapis, les mets, les bouteilles ; on a détaché les cors suspendus aux branches des arbres. Enfin, on sonne

le lancer.)

LE ROI

Mesdames, vous entendez ? On lance l'animal... À cheval, messieurs ! Mesdames, à cheval !...

MARIE

Ne venez-vous point, sire ?

LE ROI

Non, je suis forcé de rester un instant pour ma mère, qui me fait les gros yeux. Beringhen vient de me prévenir de sa part.

MARIE

Et à quel propos ?... (Riant.) Le roi aurait-il été désobéissant ?

LE ROI

Il paraît !

MARIE

Et l'on va le punir ?

LE ROI

On va l'essayer du moins.

MARIE

Eh bien, mais la chasse ?...

LE ROI

Les fanfares me guideront, et je la rejoindrai. En attendant, conduisez-la... Pourquoi ne pas régner où je ne suis pas, quand vous réglez bien où je suis ?

MARIE

Voici la reine... Bon courage, sire !

LE ROI

Les anciens preux combattaient pour leur roi et pour leur dame : le roi va combattre pour la royauté et pour vous.

(Les fanfares redoublent ; tout le monde sort de scène.)

Scène III

Le roi, Anne d'Autriche, Mazarin, au fond, discutant avec le majordome, un carnet à la main.

ANNE

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louis, de vous priver un

instant de l'agrément de la chasse et du plaisir d'accompagner mademoiselle de Mancini ? mais ce que j'ai à vous dire est, en vérité, de la plus haute importance.

LE ROI

En supposant qu'une mère qui demande quelques minutes d'entretien à son fils ait besoin de pardon, madame, vous obtiendrez facilement le mien ; car j'étais résolu à rester ici pour moi, quand même je n'y fusse pas resté avec vous et pour vous.

ANNE

Vous restez ici ?

LE ROI

Oui, j'y ai donné rendez-vous à quelqu'un ; mais que cela ne vous gêne aucunement : la personne est tout à mes ordres, et attendra votre bon plaisir.

ANNE

Je vous croyais trop galant pour faire attendre une jolie femme, Louis.

LE ROI

Je ferais attendre toutes les femmes du monde, les plus belles comme les plus puissantes, ma mère, du moment qu'il s'agit pour moi de rester près de vous ; mais je n'ai pas même ce mérite : la personne que j'attends n'est point une femme.

ANNE

Ce n'est point une femme qui va venir ? Mais qui est-ce donc, que vous avez renoncé à suivre la chasse pour l'attendre ?

LE ROI

N'avez-vous point entendu, madame, ce que disait d'Anjou de certain démon familier qui me rend le bon office de me répéter tout ce qui se dit, se fait et même se pense autour de moi ?

ANNE

Et depuis quand ce bon génie est-il près de vous, mon fils ?

LE ROI

Oh ! par malheur, depuis bien peu de temps, madame ; depuis ce matin, à onze heures.

ANNE

Mais, à onze heures, vous étiez rentré au château de Vincennes.

LE ROI

Aussi est-ce depuis ma rentrée au château, madame, que j'ai eu le bonheur de le voir.

ANNE

Impossible ! depuis onze heures jusqu'au moment où nous sommes, c'est-à-dire deux heures de l'après-midi, aucune personne étrangère n'est arrivée jusqu'à vous.

LE ROI, souriant

Pour être si sûre de ce que vous avancez, madame, vous avez donc aussi un démon familier qui vous rend compte de mes actions ?

ANNE, sans répondre

Et cet inconnu... car c'est un inconnu, sans doute ?

LE ROI

Pour tout le monde, excepté pour moi.

ANNE

Et cet inconnu est déjà retourné d'où il était venu ?

LE ROI

Non, madame, à partir d'aujourd'hui, il reste où je suis.

ANNE

Et quelle place occupera-t-il à la cour ?

LE ROI

Aucune qui soit remplie, madame : celle de mon ami.

ANNE

C'est un gentilhomme, je présume ?

LE ROI

Peu importe, madame ! il n'a pas la prétention ni d'être présent, ni de monter dans mes carrosses.

ANNE

Prenez garde ! vous allez soulever bien des susceptibilités, donner lieu à bien des réclamations !

LE ROI

Quelles susceptibilités peut soulever un homme qui désire rester invisible ? À quelles réclamations peut donner lieu un inconnu dont la première condition de dévouement est qu'on ne lui offrira jamais ni place, ni honneurs, ni argent ?

ANNE

Mais enfin, où demeurera cet homme ?

LE ROI

Hors du palais ; il déteste la cour.

ANNE

Louis, vous saurez cela plus tard, tout dévouement se paye, et le plus désintéressé en apparence finit souvent par être le plus cher en réalité.

LE ROI

Je suis sûr du peu d'exigence de celui-là.

ANNE

Et, sans doute, vous êtes aussi sûr de sa véracité ?

LE ROI

J'ai des preuves irrécusables de l'un et de l'autre, madame.

ANNE

Tenez, Louis, je suis vraiment folle de me prêter à une plaisanterie faite, sans doute, pour amuser un écervelé comme d'Anjou, une coquette comme mademoiselle de Mancini et un niais comme Dangeau...

LE ROI

Pardon, madame, mais veuillez croire, je vous prie, que rien n'est plus réel que ce que j'ai l'honneur de vous dire en ce moment.

ANNE

En vérité, vous affirmez cela d'un ton...

LE ROI

Du ton de la vérité, oui, madame.

ANNE

Et, depuis ce matin que cet officieux ami est près de vous, il vous a déjà sans doute révélé force secrets ?

LE ROI

Un seul, madame, mais assez important pour qu'il ait attiré toute mon attention.

ANNE

Vraiment ?

LE ROI, prenant le bras de sa mère
et le passant sous le sien

Oui, et la découverte de ce secret a doublé, si c'est possible, mon respect, mon affection et ma reconnaissance pour vous, ma bonne mère !

ANNE

En quoi ?

LE ROI

En ce qu'il m'a prouvé qu'en mon absence comme en ma présence, de loin comme de près, vous n'êtes occupée que de mon bonheur.

ANNE

N'est-ce point le premier devoir d'une mère de s'occuper du bonheur de son fils ?

LE ROI

Aussi suis-je heureux que vous m'avez fourni l'occasion de vous remercier comme je le fais, loin de l'étiquette, seul à seul, votre bras appuyé sur le mien, et dans une intimité si rare entre ces pauvres déshérités d'amour qu'on appelle les rois de la terre.

ANNE

Vous me remerciez, Louis, et je cherche en quoi j'ai mérité ce remerciement.

LE ROI

Voyons, avouez-le franchement, ma bonne mère, il y a une chose qui vous préoccupe en ce moment, et c'était pour vous expliquer de cette chose avec moi que vous m'avez demandé cet entretien.

ANNE

De quelle chose voulez-vous parler ?

LE ROI

De certain sentiment que vous craignez de voir devenir trop tendre...

ANNE

Vous avez raison ; seulement, je ne crains pas de le voir devenir trop tendre, je crains de le voir devenir trop sérieux.

LE ROI

Soit ; mais enfin, je ne me suis pas trompé.

ANNE

Non. Eh bien ?

LE ROI

Eh bien, n'est-ce pas dans cette préoccupation, qui indique, à tout prendre, votre profonde tendresse pour moi et votre suprême sollicitude pour ma renommée, que vous avez eu l'idée d'inviter votre belle-sœur madame Christine de Savoie à venir en France, sous le simple prétexte d'une de ces visites que l'on se rend entre proches, et surtout à amener avec elle la princesse Marguerite, afin que le charme de ses yeux noirs pût combattre la désastreuse influence des yeux bleus de mademoiselle de Mancini ?

ANNE

Comment ! vous savez ?...

LE ROI

Je sais, madame, que la princesse Marguerite est la digne petite-fille du roi Henri IV : pieuse, bienfaitante, éclairée ; en outre, une charmante personne aux grands yeux mélancoliques, au nez droit, aux dents blanches, au teint un peu olivâtre peut-être pour nous autres princes de race blonde... Toutes choses, d'ailleurs, dont je pourrai juger au retour de la chasse.

ANNE

Au retour de la chasse ?

LE ROI

Mais oui ! Ne savez-vous point que madame Christine, accompagnée de la princesse Marguerite et d'une seule demoiselle d'honneur, est arrivée, il y a une heure à peine, au château, sous le nom de la comtesse de Verceil ? Oh ! mais, en vérité,

madame, je suis trop heureux d'être si bien renseigné, que ce soit moi qui vous apprenne la première nouvelle d'une arrivée que vous attendiez avec tant d'impatience !

ANNE

La régente et sa fille arrivées sans que je le sache, après les ordres que j'ai donnés ? Impossible ! et sur ce point, mon fils, j'ai bien peur que votre agent secret ne soit en défaut.

LE ROI

Eh ! tenez, madame, voici Beringhen qui vous cherche pour vous confirmer, sans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. – Venez, monsieur de Beringhen ! venez ! Vous cherchez la reine ? La voici.

(Il fait quelques pas en arrière.)

ANNE, à part

Ah ! ton agent secret ! oui, il existe réellement ; oui, il est bien renseigné ; mais je le connais, va !

Scène IV

Les mêmes, Beringhen.

BERINGHEN

Deux dames qui se disent appelées en France par Votre Majesté viennent d'arriver au château. La plus âgée des deux se fait appeler la comtesse de Verceil.

ANNE

Qui donc a apporté cette nouvelle ?

BERINGHEN

Un piqueur expédié par le maître des cérémonies, M. de Montglat. Tenez, madame, c'est le même qu'interroge en ce moment M. de Mazarin.

ANNE

Qu'il reparte à l'instant avec l'ordre de faire conduire ces deux dames dans l'appartement que vous avez vous-même désigné au tapissier ce matin, et qui communique avec ma chambre. Dans un quart d'heure, je serai à Vincennes. Attendez-moi pour m'y ramener. (À Mazarin.) Venez, monsieur le cardinal !

Scène V

Anne d'Autriche, Mazarin, le roi, au fond ; Beringhen, donnant au piqueur l'ordre de retourner au château.

MAZARIN

Il paraît, madame, que nos doux voyazouses sont arrivées.

ANNE

Oui. (Montrant le roi.) Vous lui avez tout dit, monsieur !

MAZARIN

D'abord, Mazesté, ze ne dis jamais tout.

ANNE

Et, cependant, il n'ignore rien.

MAZARIN

Ze vous zoure, madame, que ze ne sais point de qui vous voulez parler.

ANNE

Je veux parler du roi, monsieur, et je vous répète qu'il sait tout !

MAZARIN

Qu'appelez-vous tout savoir, cère Mazesté ?

ANNE

Il sait que je me défie de son nouvel amour ; il sait mon projet d'union entre lui et la princesse Marguerite ; il sait, enfin, ce que je ne savais pas moi-même, c'est que les deux princesses sont arrivées.

MAZARIN

Peccato ! il sait tout cela, Mazesté ! Et qui a pou le loui dire ?

ANNE

Alors, monsieur le cardinal, pardonnez-moi cette mauvaise pensée si elle est fausse, mais je me suis imaginé que, comme vous étiez plus intéressé que personne à ce que le mariage ne se fît point, c'était vous qui, pour le faire manquer, aviez tout dit au roi !

MAZARIN

Plous intéressé que personne ?... Ze ne comprends pas Votre

Mazesté.

ANNE

Sans doute ! le roi...

MAZARIN

Le roi ?

ANNE

Le roi n'aime-t-il pas votre nièce ?

MAZARIN

Vous croyez ? Oh !...

ANNE

Je vous en apprends la nouvelle, n'est-ce pas, monsieur le cardinal ?

MAZARIN

Vous savez que c'est l'habitude de Sa Mazesté d'aimer dans ma famille, et que ces amours-là sont sans importance.

ANNE

Oui, je sais cela ; mais si son nouvel amour devenait plus sérieux que l'autre ? s'il voulait faire pour Marie de Mancini ce qu'il n'a pas eu le courage de faire pour Olympe ?

MAZARIN

Eh bien, on marierait la petite avec quelque prince dou sang de France ou de Savoie, comme on a déza marié trois de ses sours.

ANNE

Mariez-la à qui vous voudrez, monsieur le cardinal ; mais il y a une chose que je vous garantis, c'est que vous ne la marierez pas au roi !

MAZARIN

Eh ! *buon Dio* ! qui pense à oune pareille énormité ? Le roi, peut-être, mais pas moi, à coup sûr !

ANNE

Écoutez, monsieur ; je ne crois pas le roi capable d'une pareille lâcheté ; mais, s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous préviens que toute la France se révolterait contre lui et contre vous, que je me mettrais de ma personne à la tête de la

révolte, et que, s'il le fallait, j'y engagerais mon second fils. Adieu, monsieur ! – Venez, Beringhen.

(Elle sort.)

Scène VI

Mazarin, le roi, au fond.

LE ROI, à lui-même

Bon ! il paraît que la nouvelle a produit son effet.

MAZARIN, à part

Ah ! vous vous mettriez à la tête de la révolte, et vous y engageriez votre second fils !... Cela n'empêche pas que, si le roi voulait absolument être le neveu de monsieur de Mazarin, il ferait de sa maman, de la révolte et de monsieur le duc d'Anjou ce qu'il a fait du parlement ce matin ; et, quant à moi, comme je suis son souzer, s'il me disait : « Mon cher cardinal, je veux épouser votre nièce », je ne pourrais pas lui désobéir en lui refusant, à ce cher roi !

LE ROI, descendant la scène

Ah ! mon Dieu ! qu'a donc ma mère, mon cher cardinal ? Elle regagne sa voiture toute grondante comme une tempête !

MAZARIN

Eh ! sire, qui sait jamais ce qu'a une femme, surtout quand cette femme elle est reine ?

LE ROI

Ce n'est point contre moi qu'elle est fâchée, je l'espère, n'est-ce pas, monsieur de Mazarin ?

MAZARIN

Non.

LE ROI

Au reste, comme j'ai quelque chose à demander, c'est vrai, mais point à elle, peu m'importe sa bonne ou sa mauvaise humeur.

MAZARIN, caressant

Vous avez quelque chose à demander à quelqu'un, mon cher roi ?

Oui.

LE ROI

À qui ?

MAZARIN

À vous.

LE ROI

MAZARIN

Demande, mon cer enfant ! demande !... Oh ! pardon, pardon, sire ! voilà que ze parle à Votre Mazesté comme dou temps où la reine mère était rézente, et où le roi Louis était oun petit garçon pas plous haut que cela.

LE ROI

Eh ! n'avez-vous pas toujours le droit de me parler ainsi, mon cher cardinal ? Qui m'a élevé ? Vous ! Qui m'a suivi dans l'exil ? Vous ! Qui m'a défendu ? Vous !... Si je suis roi de France, enfin, n'est-ce point par vous que je le suis, et si, après Dieu, je dois mon royaume à quelqu'un, n'est-ce point à vous que je le dois ?

MAZARIN

Êtes-vous bien convaincou de ce que vous me dites là, mon cer Louis ?

LE ROI

Mais c'est de l'histoire, monsieur de Mazarin !

MAZARIN

Oh ! l'histoire ! elle est parfois si mentouse !... Et vous m'annoncez donc, mon cer enfant, que vous aviez quelque çose à me demander. Voyons, quoi ? Dites.

LE ROI

Oui ; mais, avant de vous faire cette demande, je veux vous adresser une question.

MAZARIN

Laquelle ?

LE ROI

Êtes-vous dans un moment de bonne humeur, mon cher cardinal ?

MAZARIN

Auzourd'houi ?

LE ROI

Oui, aujourd'hui.

MAZARIN

Auzourd'houi, ze souis d'oune houmour çarmante !

(Il sourit tendrement au roi, qui passe son bras sous le bras de Mazarin. Contre-partie de la scène avec Anne d'Autriche.)

LE ROI

Eh bien, mon cher cardinal, j'ai besoin d'argent.

MAZARIN, se redressant

D'arzent ?

LE ROI

Oui, d'argent.

MAZARIN

Pardon, sire, z'espérais avoir mal entendou... D'arzent ! et pour quoi faire voulez-vous de l'arzent ?

LE ROI

Mais pour donner des bals, des fêtes, des spectacles ; pour m'amuser, enfin.

MAZARIN

Vous amouzer, sire ! Est-ce que vous croyez qu'on est roi pour s'amouzer ?

LE ROI

Mon cher cardinal, on est roi pour s'amuser ou pour régner : or, du moment que c'est vous et ma mère qui régnent, il faut que je m'amuse, moi, ou sinon, prenez garde ! je m'apercevrai que je ne règne pas !

MAZARIN, à part

Ouais ! que dit-il donc là ?

LE ROI

Voilà pourquoi je demande de l'argent.

MAZARIN

De l'arzent ! de l'arzent ! on dirait, ma parole d'honneur ! que le vocabulaire royal se compose de ces doux mots-là : De

l'arzent ! La reine elle en demande avec sa voix aigre : « De l'arzent, monsou le cardinal ! » Monsou d'Anzou il en demande avec sa voix douce : « Monsou le cardinal, de l'arzent ! » Le roi il en demande... Ma, sire, il n'y en a plous, d'arzent ! Z'ai mis tout ce que nous en avons à cette fête ; ze viens d'en faire le calcul avec le mazordome, elle coûte cinq cents pistoles !

LE ROI

Eh bien, alors, mon cher monsieur de Mazarin, comme je m'ennuie beaucoup, et qu'il n'y a point d'argent, à ce qu'il paraît...

MAZARIN

Il n'y en a pas, non, sire !

LE ROI

Il faudra donc que, pour me distraire, je me mêle des affaires d'État... Ce n'est point amusant, mais enfin, c'est toujours une distraction. Vous direz donc, demain, je vous prie, à M. Fouquet, à M. Lyonne et à M. le Tellier de venir travailler avec moi, au lieu d'aller travailler avec vous ; vous vous reposerez pendant ce temps-là, vous, mon cher cardinal. Après trente ans de votre vie consacrée à la France, vous devez, certes, avoir autant besoin de repos qu'après six ans d'inaction, moi, je dois avoir besoin de travail.

MAZARIN, se grattant l'oreille

Et il vous faudrait beaucoup d'arzent, mon cer roi ?

LE ROI

Non.

MAZARIN

Oh ! alors, si c'est oune petite somme, il y a moyen de s'entendre.

LE ROI

Une petite somme... pour un roi, surtout quand ce roi voit autour de lui des ministres si riches !

MAZARIN

Oh ! oui, monsou Fouquet... C'est oun scandale !... Ma voyons le chiffre de la somme... Vous comprenez, tout dépend dou chiffre.

LE ROI

Mais je crois qu'avec un million...

MAZARIN, bondissant

Oun million ?

LE ROI

Oui, je passerais la saison des chasses.

MAZARIN

Oun million, mon cer Zézou !

LE ROI

Trouvez-vous que ce soit trop peu pour un roi de France ?

MAZARIN

Oun million, mon cer enfant ! et où voulez-vous que ze prenne
oun million ?

LE ROI

Mais il me semblait, monsieur, que, du moment que j'avais
fait enregistrer les édits du parlement...

MAZARIN

Eh ! sire, avant qu'ils soient promoulués, poubliés, mis à
essécoution, et, par conséquent, avant que l'arzent il rentre, il se
passera plous d'oun an, plous de doux ans ; il ne rentrera peut-
être même zamais, ce coquin d'arzent ! Le malhouroux peuple il
est si misérable, si rouiné, pauvre peuple !... Ah !

LE ROI

Eh bien, mon cher cardinal, en attendant que l'argent rentre,
ne pourriez-vous pas me prêter ce million, vous ?

MAZARIN

Madonna !

LE ROI

Vous le reprendrez sur les premiers impôts qui seront versés
au Trésor.

MAZARIN

Moi, sire, moi, vous prêter oun million ?

LE ROI

Mais oui ; rien ne vous est plus facile.

MAZARIN

Buon Dio ! et où voulez-vous que ze le prenne, ce million ?

LE ROI

Mais, par exemple, attendez, mon cher cardinal... tenez, sur les trois millions neuf cent mille livres de Lyon... ou sur les sept millions de Bordeaux... ou bien encore sur les quatre millions de Madrid...

MAZARIN

Zézou !

LE ROI

Ou bien, si vous hésitez à retirer de l'argent avantagement placé, ce qui est concevable, empruntez la somme que je vous demande sur vos neuf millions de propriétés ; je payerai les intérêts au denier dix.

MAZARIN

Ze sous volé, trahi, ruiné !

LE ROI

Ou bien ne pourriez-vous pas encore distraire ce million de vos sept millions de rentrées générales ? Que sais-je, moi ? Enfin, il me semble, mon cher cardinal, qu'un ministre qui possède, tant en argent qu'en propriétés et en billets de caisse, trente-neuf millions deux cent soixante mille livres peut bien prêter cent mille pistoles à son roi.

MAZARIN

Ma qui vous a dit... qui a pou vous dire... ?

LE ROI

La même personne qui m'a appris le voyage en France de madame Christine et de la princesse Marguerite : mon agent secret !

MAZARIN

Mais c'est que c'est le chiffre essact !

LE ROI

Mon agent secret est incapable de se tromper d'un denier.

MAZARIN

Et quand vous faut-il ce million, sire ?

LE ROI

Ce soir, mon cher cardinal.

MAZARIN

Mais que voulez-vous donc faire d'oun million ?

LE ROI

Écoutez... je vais vous dire cela, à vous, parce que, pour vous à qui je dois tant, je n'ai pas de secrets ; je suis amoureux !

MAZARIN

Vous êtes amoureux !

LE ROI

Et je veux absolument plaire à la femme que j'aime.

MAZARIN

Vous voulez assoloument loui plaire ?

LE ROI

Oui.

MAZARIN

Oh ! oun roi si çarmant qué vous êtes n'a pas besoin d'oun million pour rendre ounne femme folle de loui.

LE ROI

N'importe, mon cher cardinal, un million dépensé en fêtes dont elle sera la reine ne gêtera rien, j'en suis sûr.

MAZARIN

Dont elle sera la reine ? Ah ! vous voulez, mon cer roi, que celle que vous aimez soit la reine ?...

LE ROI

De mes fêtes, mon cher cardinal, en attendant peut-être qu'elle soit la reine du royaume.

MAZARIN

Pouisque vous donnez de si bonnes raisons, on fera son possible ; on hâtera la rentrée des impôts ; on poursuivra les contribouables.

LE ROI

Et j'aurai le million ce soir ?

MAZARIN

Comment ! ce soir ?

LE ROI

Mon cher cardinal, mon amour est si grand, qu'il n'admet aucun retard.

MAZARIN

Ah ! si votre amour est si grand, c'est autre çose... Eh bien...

LE ROI

Eh bien ?

MAZARIN, avec un soupir

On tâcera de vous le donner, ce malheureux million !

LE ROI

En vérité, vous êtes un homme charmant, mon cher cardinal !
(Il remonte vers le fond du théâtre.)

MAZARIN

Le roi s'en va ?

LE ROI

Oui ; tenez, on sonne l'hallali à cent pas d'ici, et je vais rejoindre la chasse. À ce soir !

Scène VII

Mazarin, seul.

À ce soir, mon cer roi ! mon cer enfant ! mon cer nevou ! Ah ! vous êtes amoureux ! Ah ! vous voulez faire la femme que vous aimez la reine de vos fêtes, et peut-être la reine dou royaume ! Diou vous entende !... Ze me doute bien, au fond, qui m'a zoué le mauvais tour de loui donner ce diable de chiffre... Ah ! madame Anne d'Autrice ! madame Anne d'Autrice ! vous me payerez celle-là !

Scène VIII

Mazarin, Bernouin.

BERNOUIN, entrant

Ah ! voilà monseigneur... Monseigneur !

MAZARIN

Quoi ?... Ah ! c'est toi, Bernouin ! Viens, mon cer Bernouin ! viens, mon ami ! viens !

BERNOUIN

Oh ! oh ! qu'a donc Votre Éminence ? Elle me paraît fort agitée.

MAZARIN

Oui, dou tourment, mon cer Bernouin... et pouis de la zoie aussi, oun pou... Mais que se passe-t-il donc là-bas, que te voilà ? Ze t'avais dit de ne venir me rezoudre que s'il arrivait oun événement d'importance.

BERNOUIN

Il en est arrivé deux, monseigneur.

MAZARIN

Ah ! doux ?

BERNOUIN

Oui, deux grands événements. D'abord, M. de Conti est à Vincennes, il vient apporter au roi la soumission de M. de Condé.

MAZARIN

Après ?

BERNOUIN

Et annoncer que le prince est malade à Bruxelles.

MAZARIN

Ah ! pauvre prince ! il est malade ?

BERNOUIN

Très-malade, monseigneur ; ce qui fait qu'il désire rentrer en France, et envoie sa soumission.

MAZARIN

Ze loui espédierai Guénaud, mon médecin. *Diavolo !* il ne faut pas oublier, au bout dou compte, que c'est le premier prince dou sang !

BERNOUIN

Et, quant à sa rentrée en France ?...

MAZARIN

S'il est aussi malade que tou dis, Bernouin, il a plous besoin d'oun médecin que d'oun passe-port, et ce serait esposer sa santé que de permettre qu'il se mît en voyaze... Non, Guénaud le guérira d'abord ; cela prendra dou temps, et, pendant ce temps,

z'aviserai. Bernouin, si zamais tou deviens homme d'État, n'oublie pas que le grand secret de la politique est dans ces doux mots : *Savoir attendre...* L'autre événement, Bernouin ?

BERNOUIN

L'autre événement, monseigneur, c'est la présence à Vincennes du roi Charles II.

MAZARIN

Le roi Charles II est à Vincennes ?

BERNOUIN

Oui.

MAZARIN

Tou en es soûr ?

BERNOUIN

J'en suis sûr.

MAZARIN

Qui l'a vou ?

BERNOUIN

Moi, derrière sa jalousie, à l'hôtel du *Paon couronné*, près de la place d'armes.

MAZARIN

Ah ! Bernouin ! oui, tou as raison, voilà ouun grand événement ! C'est encore la reine Anne d'Autriche qui l'aura fait venir pour embrouiller les affaires... Comme si les malheureuses affaires elles n'étaient point assez embrouillées dézà ! Ah ! si le roi Charles II était sour le trône d'Angleterre, ze conçois que la petite Henriette, à défaut de l'infante, ferait oune femme toute trouvée au roi, et nous épouserions oune grande puissance au moins ! Ma c'est monsou Riçard Cromwell qui, pour le moment, est roi d'Angleterre, et nous avons des traités avec loui... Bernouin, tou vas retourner au çâteau ; et que ze trouve Guitaut cez moi en arrivant, entends-tou ?

BERNOUIN

Comment ! vous allez faire arrêter le roi Charles II ?

MAZARIN

Oh ! non ! il faut avoir des égards pour les têtes couronnées...

Ze vais loui faire dire de quitter la France dans les huit zours, et Vincennes dans les vingt-quatre heures.

BERNOUIN

Et s'il ne part pas ?

MAZARIN

Alors, ce ne sera pas ma faute, ce sera la sienne : z'azirai !

BERNOUIN

Hum !

MAZARIN

Bernouin ! si zamais tou es ministre, souviens-toi qu'on se tire de tout avec ces doux mots : *Savoir azir*.

BERNOUIN

Comment monseigneur concilie-t-il cette seconde maxime avec la première ?

MAZARIN

Ze ne les concilie pas, ze les mets face à face ; l'oune fait pendant à l'autre, mon ami, et, selon l'occasion, ze me sers de celle dont z'ai besoin. Ma çout !

BERNOUIN

Quoi ?

MAZARIN

Vois-tou qui vient là-bas ?

BERNOUIN

Ah ! ah ! Sa Majesté et mademoiselle de Mancini.

MAZARIN

Retourne à Vincennes, et préviens Guénaud de se tenir prêt à partir.

BERNOUIN

Oui, monseigneur.

MAZARIN

Ne dis pas pour quel pays !

BERNOUIN

Ne craignez rien.

MAZARIN

Préviens Guitaut de se tenir prêt à azir.

BERNOUIN

Oui, monseigneur.

MAZARIN

Ne dis pas contre qui !

BERNOUIN

Soyez tranquille.

MAZARIN

Va ! (Bernouin sort. – Le cardinal sortant à son tour, au moment où entrent le roi et Marie de Mancini.) Oh ! la belle çose que la zou- nesse ! et comme cela fait touzours plaisir à voir !

Scène IX

Le roi, Marie de Mancini.

Ils entrent appuyés au bras l'un de l'autre.

MARIE

J'espère, sire, que l'on ne saurait rencontrer un cerf meilleur courtisan que le nôtre : il voit que le roi ne veut pas se donner la peine de courre la chasse, et il revient poliment mourir à son lancer... Ah ! les animaux donnent parfois aux hommes de bien mauvais exemples.

LE ROI

Vous trouvez ? C'est possible... Mais laissons là cerfs, chiens et chasseurs, cors et fanfares... Venez de ce côté, Marie ! j'ai besoin d'être seul un instant avec vous, d'entendre votre douce voix isolée des autres voix, de voir votre charmant visage dans un miroir qui ne reflète que lui ! Vous êtes comme ces bonnes fées qui, d'un coup de leur baguette d'or, chassent les spectres, et font disparaître les mauvais génies.

(Le vent commence à siffler, et le temps à s'obscurcir.)

MARIE

Oh ! sire, la belle place que Votre Majesté me donne auprès du roi !

LE ROI

Marie, en connaîtriez-vous une plus douce que celle d'une

femme qui ferait oublier à un roi les préoccupations de la royauté ?

MARIE

Mais, avant toute chose, il faudrait que cette femme fût aimée, et surtout fût certaine de l'être.

LE ROI

Et quelle chose devrait donc faire ce prince pour lui prouver son amour ?

MARIE

Une des premières serait, quand elle est à la chasse, de suivre la chasse, au lieu de l'envoyer à l'autre bout de la forêt, pour rester seul... Dans quel but ? Dieu le sait !

LE ROI

Aurais-je ce grand bonheur, par hasard, que vous fussiez jalouse, chère Marie ?

MARIE

Si c'était un grand bonheur pour vous, sire, ce serait un grand malheur pour moi !

LE ROI

Pourquoi cela ? et comment mon bonheur, à moi, pourrait-il faire votre malheur, à vous ? Vous êtes toujours à me parler de mon pouvoir, de mon sceptre, de ma couronne. Hélas ! la seule couronne vraiment royale que Dieu mette au front de ses élus, c'est celle de l'amour ; toutes les autres rident ou brûlent les fronts qui les portent : celle-là seule les éclaire et les rajeunit !

MARIE

Eh bien, sire, qui vous dit que, si vous demandiez franchement, et à haute voix, cette couronne à la femme qui peut vous la donner, qui vous dit qu'elle vous la refuserait ?

LE ROI

Oui, mais qui me dit aussi que ce serait bien véritablement à l'amant, et non pas au roi, que cette couronne serait donnée ? (La pluie tombe ; le roi, abritant Marie avec son chapeau, la conduit sous le chêne de saint Louis. Les autres chasseurs reparaissent au fond ; mais, apercevant le roi et Marie, ils n'osent regagner les chevaux et les voitu-

res, et se groupent peu à peu pendant tout le reste de la scène.) Qui me dit qu'un amour ambitieux ne sacrifiera point quelque amour tendre, caché, obscur, plus enviable dans son obscurité, dans son mystère, dans sa tendresse, que celui qui se produira au grand jour ? Il y a des moments où, au lieu d'être né sur le trône, je voudrais être né le dernier de mes sujets ; car, alors, si une jeune et belle bouche comme la vôtre me disait : « Louis, je t'aime ! » ah ! je serais bien sûr d'être aimé !

MARIE

Eh ! croyez-vous donc, sire, que la femme qui vous aimera ne sera point, de son côté, tourmentée des mêmes craintes qui vous tourmentent ? Si vous étiez le dernier de vos sujets, si vous étiez malheureux, si vous étiez pauvre, celle qui s'offrirait à partager votre pauvreté et votre malheur saurait que son dévouement peut être récompensé ; qu'elle a l'espoir et le droit d'être aimée ; qu'un ministre ne viendra pas crier : « Sire, la raison d'État ! » ; qu'une mère ne viendra pas dire : « Mon fils, l'orgueil du sang !... » Aimer un homme ordinaire, sire, c'est être la compagne de toute sa vie ; aimer un roi, c'est être la maîtresse d'un jour, la fantaisie d'une heure, le caprice d'un moment ; c'est faire ce que nous faisons tous deux, ici, sous ce chêne que la foudre peut frapper ; c'est oublier le temps qui s'assombrit, le tonnerre qui gronde, la pluie qui tombe, pour jouir d'un bonheur qui ne durera peut-être que ce que dure cet éclair qui passe !... Oh ! la femme qui se sentirait disposée à aimer un roi, un roi jeune, beau, puissant comme vous ; cette femme, si elle avait une lueur de raison dans l'esprit, une apparence de dignité dans l'âme, cette femme devrait, plutôt que de laisser grandir son amour, plutôt que de se laisser dominer par lui, l'aller chercher au plus profond de son cœur, et l'y étouffer impitoyablement de ses deux mains !...

(Mazarin apparaît dans la grotte, et écoute.)

LE ROI

Et qui vous dit, Marie, que, si le roi était sûr de cet amour, il

lui importerait en quelque chose que la femme qui le lui apporte ne fût pas une princesse, une fille de roi, une sœur de reine ? Est-il absolument nécessaire, pour maintenir la grandeur d'un État, pour sauvegarder la dignité de la couronne, que le cœur se sacrifie éternellement aux exigences de la politique ? Qu'importe à la prospérité de la France que j'épouse quelque pauvre princesse de Savoie, de Portugal, d'Allemagne, ou la femme que j'aime ? que je sois malheureux dans ma majesté ou heureux dans mon amour ?... Écoutez bien ceci, Marie. Je suis roi, résolument décidé à dire, à quiconque tentera désormais d'entraver mes desseins, ce que j'ai dit ce matin au parlement : « Je veux ! » Je suis roi, dis-je, et ministre, mère, France, Europe plieront devant ma volonté immuable et souveraine !... Oh ! que l'on m'aime, que l'on m'aime seulement ! que je sente que cet amour est puissant, profond, éternel ; que la femme qui m'aimera d'un amour égal au mien soit pure, jeune, belle ; que cette femme soit comme vous, enfin, Marie, et je dirai à cette femme : « Voilà mon cœur ! » Et je dirai à la France : « Voilà votre reine ! »

MARIE

Oh ! sire ! sire ! si l'on croyait à une pareille promesse, ce serait à rendre folle la femme qui vous aimerait ? Mais non, non ! Madame de Fontenac vous a aimé !

LE ROI

Elle avait un mari !

MARIE

Ma sœur Olympe vous a aimé !

LE ROI

J'étais un enfant !

MARIE

Mademoiselle de la Motte vous a aimé !

LE ROI

Je ne l'aimais pas !

MARIE

Mais moi, mais moi, sire... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI

Vous, Marie ! vous, c'est autre chose ! (Éclat de tonnerre.)
 Vous, je vous aime !

(Il tombe à genoux.)

MARIE, avec joie, et comme éblouie

Ah !... (Revenant à elle, et regardant vers le fond.) Sire, au nom du
 ciel, relevez-vous ! taisez-vous ! on nous regarde, on nous écoute,
 on nous entend !

LE ROI

Eh ! qu'importe ! prenez mon bras, Marie, et relevez la tête !

Scène X

Le roi, Marie, le duc d'Anjou, Mazarin, caché ; toute la chasse.

LE ROI, aux chasseurs

Messieurs, nous pouvons regagner les voitures : je crois que
 l'orage est fini, et que le tonnerre est tombé.

D'ANJOU, à demi-voix

Oui, frère, aux pieds de Marie de Mancini, et, en tombant, il
 lui a dit : « Je vous aime ! »

MAZARIN, sortant le corps hors de la grotte,
 et suivant des yeux le roi et Marie de Mancini

Allons, ze crois que mon million, il me rapportera plous que
 le denier dix !

ACTE TROISIÈME

*L'appartement de Mazarin. – Au fond, la chambre du cardinal ;
sur le devant, un premier salon percé de trois portes et d'une fenêtre.*

Scène première
Mazarin, Guénaud.

MAZARIN, venant de la chambre du fond,
appuyé au bras de Guénaud

Vous entendez, Guénaud ? partez à l'instant même ! Monsou le Prince il est fort malade : guérissez-le, Guénaud... pas trop vite ! les guérisons trop rapides, elles ne sont pas sôûres. Vous avez conzé pour ouin mois, pour doux mois même... Comprenez-vous, Guénaud ?

GUÉNAUD

Parfaitement, monseigneur.

MAZARIN

Et z'aurai des nouvelles de monsou le Prince ?...

GUÉNAUD

Autant que vous en voudrez.

MAZARIN

Z'en voux tous les zours, Guénaud.

GUÉNAUD

Mais vous, pendant ce temps, monseigneur ?...

MAZARIN

Ne vous inquiétez pas de moi, mon cer Guénaud ! ze ne me souis zamais si bien porté ; allez, Guénaud ! allez, mon ami !

(Guénaud s'incline et sort.)

Scène II
Mazarin, seul.

Bon ! Pendant les doux mois que durera la convalescence de monsou le Prince, z'aurai le temps de recevoir des nouvelles d'Espagne, et, selon ce que Diou décidera là-bas, nous aviserons ici.

Scène III
Mazarin, Bernouin.

BERNOUIN

Monseigneur...

MAZARIN

C'est toi, Bernouin ?

BERNOUIN

Oui, monseigneur. (Bas.) M. Guitaut est là.

MAZARIN

Ah ! ce bon Guitaut ! fais-le entrer, Bernouin. Tou sais que z'y souis touzours pour loui.

Scène IV
Les mêmes, Guitaut.

MAZARIN

Bonzour, mon cer Guitaut ! bonzour, mon bon ami !

GUITAUT

Bonjour, monseigneur. Votre Éminence m'a fait demander ?

MAZARIN

Oui, z'ai plousiours çoses à vous dire.

GUITAUT

Dites, monseigneur.

MAZARIN

La première, c'est que vous ne me parlez pas assez souvent de votre neveu Cominzes.

GUITAUT

Mon neveu Cominges est toujours bien votre serviteur, et celui de la reine, monseigneur... Qui faut-il arrêter ?

MAZARIN, faisant semblant de ne pas entendre

Vous recevez touzours de ses nouvelles, n'est-ce pas ?

GUITAUT

Par chaque courrier venant de Portugal, oui, monseigneur... Voyons, est-ce un robin, un homme d'Église ou un gentil-homme ?

MAZARIN, sans répondre

Ze croyais qu'il était question de quelque çose comme d'oun mariaze entre loui et votre çarmante fille. Vous savez, mon cer Guitaud, que, dans le cas où ce mariaze aurait liou, le roi donnerait cent mille écous, et signerait au contrat ?

GUITAUT

Cela ferait bien, monseigneur ; car, jusqu'ici, nous avons reçu plus de coups que de pistoles au service de la royauté... Où est l'ordre ?

MAZARIN

Tu crois donc qu'il s'agit d'arrêter quelqu'oun, mon cer Guitaut ?

GUITAUT

Pardieu ! quand on fait venir le capitaine des gardes, quand on lui promet pour sa fille cent mille écus... (à part) qu'on ne lui donnera pas... (haut) c'est qu'on a besoin du capitaine des gardes.

MAZARIN

Eh bien, oui, z'ai besoin de toi, Guitaut ; ma tou te trompes : ce n'est point pour arrêter quelqu'oun.

GUITAUT

Oh ! oh ! Et pour quoi donc faire ?

MAZARIN

C'est pour prévenir oun étranzer qui ce cace à l'hôtel dou *Paon couronné* que ze sais qu'il est là.

GUITAUT

Bien ! vous savez qu'il est là... Et vous désirez... ?

MAZARIN

Ze désire qu'il quitte l'hôtel.

GUITAUT

Et peut-il loger dans quelque autre endroit à Vincennes, monseigneur ?

MAZARIN

C'est que ze voudrais qu'il quittât, non-soulement l'hôtel, mais Vincennes aussi... si cela ne loui était pas trop désagréable.

GUITAUT

Bon ! et qu'il retournât à Paris, alors ?

MAZARIN

Heu ! Paris est bien près de Vincennes, Guitaut, et ze voudrais qu'il quittât aussi Paris... si cela ne loui faisait pas trop de peine.

GUITAUT

En quel endroit de la France lui sera-t-il permis de demeurer ?

MAZARIN

Ah ! ze voudrais bien qu'il quittât aussi la France... si cela ne lui causait pas trop de déplaisir.

GUITAUT

C'est-à-dire que vous l'exilez ?

MAZARIN

Eh ! mon Diou, non ; ze le renvoie d'où il vient, voilà tout.

GUITAUT

Et s'il refuse ?

MAZARIN

S'il refuse ?

GUITAUT

Oui.

MAZARIN

Alors, tou comprends, Guitaut, ce serait différent : il faudrait employer la force... ma touzours avec les plous grands égards.

GUITAUT

Ah çà ! mais c'est donc un grand seigneur ?

MAZARIN

Oun très-grand seigneur, Guitaut !

GUITAUT

Plus grand que M. de Longueville ?

MAZARIN

Plous grand !

GUITAUT

Plus grand que M. de Condé ?

MAZARIN

Plous grand encore !

GUITAUT

Plus grand que M. de Beaufort ?

MAZARIN

Toujours plus grand !

GUITAUT

Mais c'est donc un roi, alors ?

MAZARIN

C'est un roi, et ce n'est pas un roi, tu comprends, Guitaut ?

GUITAUT

Non, je ne comprends pas.

MAZARIN

À ton avis, Guitaut, est-ce *le fait* ou *le droit* qui donne la royauté ?

GUITAUT

C'est le *droit*, monseigneur.

MAZARIN

Eh bien, moi, je ne suis pas tout à fait de ton avis. Ainsi, monsieur Richard Cromwell, à mes yeux, il est le véritable souverain de l'Angleterre, jusqu'à ce que monsieur Monk en décide autrement.

GUITAUT

Alors, monseigneur, c'est du roi Charles II qu'il s'agit ?

MAZARIN

Zoustelement ! Tu vois donc, Guitaut, que je ne pouvais pas te recommander trop de prévenances, d'égards, de politesses ; car, enfin, le roi Charles II est le petit-fils d'Henri IV ! le neveu de la reine Anne d'Autriche ! le cousin du roi !... Aussi, tu le feras monter dans une bonne voiture attelée d'essellents chevaux ; tu y monteras après lui ; tu t'assoiras à son côté... à sa gauche, entends-tu, Guitaut ? il ne faut pas manquer à l'étiquette avec une Mazesté !... et tu placeras deux officiers bons zengils-hommes, les plus aimables que tu pourras trouver, sur la banquette de devant. Et, ainsi, tu le conduiras à la frontière de Hollande, Guitaut.

GUITAUT

Mais la reine ? mais le roi ?

MAZARIN

Inutile de leur rien dire, Guitaut : cela leur ferait de la peine.

GUITAUT

Vous savez ce que l'on dit du roi ?

MAZARIN

Non.

GUITAUT

Impossible !

MAZARIN

Ze ne suis pas courieux.

GUITAUT

Eh bien, on dit du roi que, si fin que vous soyez, monseigneur, vous ne sauriez plus lui rien cacher de ce que vous faites...

MAZARIN

Et tu crois cela, Guitaut ? Oh !

GUITAUT

Qu'il a un agent secret, grâce auquel il n'existe plus de mystères pour lui !

MAZARIN

Propos de cour, Guitaut !

GUITAUT

Je vous les donne pour ce qu'ils valent, monseigneur. Il m'est prouvé que vous êtes ministre ; il ne m'est pas prouvé que le roi soit roi ; l'ordre me vient de vous ; j'exécuterai l'ordre. Où est-il ?

MAZARIN

Le voici par écrit, Guitaut. Ma avec toute sorte d'égards, tu entends, Guitaut ?

GUITAUT

Oui, monseigneur.

MAZARIN

La gauce, Guitaut ! la gauce ! et toujours : « Mazesté ! »

GUITAUT

Soyez tranquille.

MAZARIN

Va, mon ami ! va !

(Guitaut sort par la porte opposée à celle
par laquelle est sorti Guénaud.)

Scène V

Mazarin, seul.

Ce cer Guitaut ! Voilà ouñ fidèle servitour ! ne discutant
zamaï, touzours prêt à essécouter ! Ah ! les Guitaut se perdent !
Bonne race pourtant, bonne race ! Ma si ce diable de brouit il
allait se répandre, que le roi sait tous les secrets de la cour... Eh !
eh !...

Scène VI

Mazarin, Marie.

MARIE, de la porte

Peut-on entrer, mon cher oncle ?

MAZARIN

Ze crois bien ! ouñ rayon de soleil après le nouaze !... Entre,
ma petite Marie ! entre !

MARIE

Oh ! comme vous êtes bon pour moi, ce soir, mon cher oncle !

MAZARIN

Sais-tou oune çose, Marie ? c'est que, de toutes mes nièces –
et, Diou merci ! ze n'en manque pas ! – c'est que, de toutes mes
nièces, tou es celle qui z'aime le mioux.

MARIE

Vraiment, mon oncle ?... Mais pourquoi m'avoir caché ce
secret-là pendant dix-sept ans ?

MAZARIN

Ze ne voulais pas faire de zalouses.

MARIE

Eh bien, mon oncle, moi, je devinaï cette tendresse, si bien

cachée qu'elle fût, et je vous aimais, de mon côté, comme si vous m'eussiez fait part de la préférence.

MAZARIN

Et puis ze ne voulais pas te donner trop d'orgueil, en te laissant voir tout le bien que ze pensais de toi. Vois-tou, petite, l'orgueil il est ouñ pécé mortel ! aussi ze me disais touzours en regardant tes sours grandir, flourir : « Faites-les coquettes ; c'est ma petite Marie qui sera l'honneur et la gloire de la maison ! »

MARIE

Et vous croyez que l'heure de la prédiction est arrivée, mon oncle ?

MAZARIN

Ze crois qu'elle approche ! Ce matin encore, ze parlais de toi avec Bernouin, et ze loui disais : « Les autres, elles ont épousé des comtes, des douques, des princes dou sang, et ze ne serai content que quand ze l'aurai mariée à ouñ roi. »

MARIE

À un roi ?

MAZARIN

Oui... Ze ne sais pas auquel encore ; ma ze ne serai content, ze te le répète, que quand ze t'aurai mariée à ouñ roi.

MARIE

Savez-vous que votre prévention en ma faveur vous rend bien ambitieux, mon oncle ?

MAZARIN

Pourquoi ? N'es-tou pas belle comme oune princesse royale ? et s'il y avait autour de ce cou-là ouñ collier de diamants, à ces oreilles-là des pendeloques de diamants, et sour ce front-là ouñ diadème de diamants, n'aurais-tou pas bien autrement l'air d'une reine que cette petite perrouce de Savoie que l'on vout faire épouser au roi Louis XIV ?

MARIE

Oui, mon oncle, s'il y avait !... Mais à ce cou, à ces oreilles, à ce front, il n'y a que les simples grâces dont la nature les a parés ; grâces que mon oncle, dans sa prévention en ma faveur,

a toujours trouvées suffisantes.

MAZARIN

Eh bien, mademoiselle de Mancini, ze vais vous prouver, moi, que vous êtes oune ingrate... (Appelant.) Bernouin ! Bernouin !

BERNOUIN, paraissant

Monseigneur !

MAZARIN

Donne-moi la petite cassette que ze t'ai çarzé d'apporter de Paris, et que ze destinais... À qui la destinais-ze, Bernouin ?

BERNOUIN

À mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN

Va, Bernouin ! va ! (Bernouin sort.) Là ! tou vois, ze ne le loui fais pas dire. Ce cer Bernouin ! il trahit ma faiblesse, ma c'est à oune bonne intention.

BERNOUIN, entrant avec la cassette

Voici, monseigneur.

MAZARIN, la tenant dans ses mains

Tou sais, ma petite Marie, z'ai touzours aimé les pierres précieuses, ma particulièrement ze préfère le diamant ; c'est la pierre la plous cère et la plous rare, la soule où il y ait véritablement oun rayon de soleil. (Il tire les diamants de la cassette.) Ces diamants, c'est mon soleil, à moi, pauvre forçat de la politique qui, depouis seize ans, traîne à ma zambe oun royaume pour boulet ! Ces diamants, souvent, le soir, quand la zournée a été rouge, ou, le matin, quand la nouit elle a été mauvaise, eh bien, ze me les fais apporter dans mon lit ; ze les éparille sour la courte-pointe de velours ; ze les regarde, ze les frotte, ze les brosse, et ils me rézouissent la voue et le cour !... Eh bien, ces diamants, çaque fois que ze les vois, ze me dis : « Ces diamants-là, ils seront, un zour, pour ma petite Marie ! »

MARIE

Vraiment, mon oncle, vous vous dites cela ?

MAZARIN

Oui, et tou les aurais dézà, si cela ne me faisait pas tant de

peine de m'en séparer.

MARIE

Ce qui veut dire que vous aimez encore mieux vos diamants que moi ?

MAZARIN

Oh !

MARIE

Voyons, avouez-le.

MAZARIN

Ma non, puisque, auzourd'houi, pour que tou sois plous belle que cette petite Savoyarde qui nous arrive de Tourin, de Çambéry, ze ne sais d'où ! puisque, auzourd'houi... Ma tou me promets d'être plous belle qu'elle, n'est-ce pas ?

MARIE

Oh ! je vous jure, mon oncle, que j'y ferai mon possible, et que, si je n'y réussis point, il n'y aura pas de ma faute.

MAZARIN

Eh bien, ces diamants, que ze n'ai zamais confiés qu'à Bernouin, auzourd'houi... ces diamants, qui valent cent mille écous, pour que tou te fasses belle, plous belle que la princesse Marguerite... eh bien, ze... auzourd'houi, ze... ze te les... Ma petite Marie, auzourd'houi... aies-en bien soin sourtout !... ze te les prête !

(Il sort.)

Scène VII

Marie, Bernouin.

MARIE, riant

Oh ! il me les prête !... Mon oncle fait l'effort suprême de me prêter ses diamants, entends-tu, Bernouin ? Cela m'étonnait aussi qu'il me les donnât !

BERNOUIN

Prenez-les toujours, mademoiselle, et ne vous inquiétez pas du reste.

MARIE

Mais tu as entendu, Bernouin ? Il a dit : « Je te les prête. »

BERNOUIN

Mademoiselle, il y a trente ans que je suis près de Son Éminence le cardinal Mazarin, et, depuis trente ans, je ne lui ai entendu dire que trois fois : *Je vous prête*, et une fois : *Je vous donne*, et encore, cette fois-là, c'était le bonsoir qu'il donnait à la présidente Tubœuf, qui venait lui apporter dix mille écus que son mari avait perdus la veille en jouant contre lui... Je vous dirai donc comme M. le cardinal : Faites-vous belle, mademoiselle ! faites-vous belle !

(Il sort.)

Scène VIII

Marie, seule.

Oh ! oui, oui, je comprends ce que vous voulez dire, mon oncle, et ce que dit, d'après vous, votre fidèle Bernouin. Vous n'étiez pas si bien caché que je ne vous aie aperçu, pendant l'orage, dans cette grotte de la forêt de Vincennes ! Vous avez vu le roi à mes pieds, et voilà que votre ambition l'emporte sur votre avarice... Quand le roi ne faisait pas attention à moi, je vous étais indifférente ; le roi me regarde : je suis jolie ! le roi m'aime : vous m'adorez !... Oh ! vous avez raison, mon oncle, et c'est moi qui avais tort d'écouter un simple gentilhomme comme M. de Guiche. Mais qui pouvait se douter que le roi de France, que Louis XIV ferait attention à moi ? à moi qui dans mon isolement me trouvais trop heureuse d'être aimée du plus beau gentilhomme de la cour !... Oui... mais, en attendant, imprudente que j'ai été !... Oh ! mais, quand je ferai un appel à sa délicatesse, quand il saura qu'il s'agit, non pas d'être la maîtresse du roi, mais d'être reine de France, il s'écartera de mon chemin, il s'éloignera de la cour... « Faites-vous belle ! faites-vous belle ! » Eh bien, puisque tout le monde le veut, essayons. (Elle s'assied sur un tabouret au milieu du théâtre, et ouvre la cassette.) Oh ! les magnifiques diamants !

Scène IX

Marie, le duc d'Anjou.

D'ANJOU, qui est entré, qui s'est approché sur la pointe
du pied, et qui regarde par-dessus l'épaule de Marie
Oh ! les magnifiques diamants !

MARIE, se retournant

Hein !

D'ANJOU

N'ayez pas peur : c'est la nymphe Écho !

MARIE

Oh ! mais regardez donc, monseigneur ! regardez donc !

D'ANJOU

Je vois bien ! Mais qui vous a donné tout cela ?

MARIE

Mon oncle !

D'ANJOU

Quel oncle ?... Vous avez donc deux oncles ?

MARIE

Mon oncle Mazarin !

D'ANJOU

Ce n'est pas vrai.

MARIE, riant

Oh ! oh ! un démenti, monseigneur !

D'ANJOU

Mais vous savez bien vous-même que ce n'est pas possible !

MARIE

Cela est pourtant ainsi.

D'ANJOU

Oh ! n'importe ! de quelque part qu'ils viennent, montrez-les-
moi, chère Marie !

MARIE

Je fais mieux que de vous dire : *Voyez !* monseigneur ; je vous
dis : *Prenez !*

D'ANJOU

En vérité, vous offrez cela comme des bonbons de baptême.

MARIE

Pourquoi pas, puisque je suis marraine ?

D'ANJOU

Marraine de qui ?

MARIE

De la générosité de M. de Mazarin, qui vient de naître au monde après cinquante ans de grossesse... Le père est malade, mais l'enfant se porte bien.

D'ANJOU

Ah ! j'y suis !

MARIE

Quoi ?

D'ANJOU

L'agent secret de mon frère lui aura dit que M. de Mazarin avait des millions plein ses caves, et notre cer cardinal, qui craint qu'on ne les lui reprenne, fait la part du feu.

MARIE

Que ce soit cette raison-là ou une autre, peu importe ! nous tenons la cassette, c'est le principal.

D'ANJOU

Oh ! mais regardez donc ! comme voilà un fil de diamant qui ferait une jolie ganse de chapeau !

MARIE

Voyez donc cette rivière ! Quel admirable collier !

D'ANJOU

Et cette agrafe de manteau !

MARIE

Et ces boucles d'oreilles !

D'ANJOU

Et ces boutons de manchettes !

MARIE

Et ce diadème de brillants !

D'ANJOU

Mais regardez donc, Marie !

MARIE

Mais voyez donc, prince !

(Chacun d'eux fouille dans la cassette, et en tire quelque chose en poussant des cris de joie.)

Scène X

Les mêmes, le roi.

LE ROI, apparaissant sur la porte, et les voyant tous deux resplendissants de bijoux

Ah çà ! mais on a donc pillé le trésor de la couronne, ici ?

MARIE

Ah ! le roi !

(Elle prend la cassette, et se sauve.)

LE ROI

Marie ! Marie !

D'ANJOU

La cassette ! la cassette !

Scène XI

Le roi, le duc d'Anjou.

LE ROI

Elle se sauve ! elle me fuit ! Comprends-tu cela, d'Anjou ?

D'ANJOU

Je crois bien ! tu arrives à l'improviste, sans te faire annoncer, avant que le soleil ait eu le temps d'allumer tous ses rayons : le soleil se cache ! Oh ! mais sois tranquille, il ne tardera pas à reparître, va ! et plus resplendissant que jamais !

LE ROI

Et que faisiez-vous donc là tous deux ?

D'ANJOU

Nous égrenions les diamants de M. de Mazarin.

LE ROI

Je ne comprends pas.

D'ANJOU

Je crois bien que tu ne comprends pas ! Écoute, Louis, et

attends-toi à une nouvelle incroyable, inouïe, exorbitante ! M. de Mazarin est devenu généreux !

LE ROI

Menteur !

D'ANJOU

M. de Mazarin vient de donner à Marie pour cent mille écus de diamants !

LE ROI

Ils étaient faux, alors.

D'ANJOU

Tiens, regarde, en voici... J'ai dit comme toi d'abord ; j'ai crié : « Cela n'est pas vrai ! cela est impossible ! » Mais, depuis, j'ai découvert le secret. Frère, nous nous étions trompés : M. de Mazarin est un prodigue, et cela ne m'étonnerait pas qu'il profitât de ce que je suis chez lui pour me faire quelque magnifique cadeau... Eh ! justement, voici Bernouin.

Scène XII

Les mêmes, Bernouin.

BERNOUIN

Le roi !

LE ROI

Entre, Bernouin ! entre !

BERNOUIN

Le roi m'excusera, mais je venais pour M. le duc d'Anjou.

D'ANJOU

Vois-tu !... Qu'est-ce, Bernouin ?

BERNOUIN

Son Éminence, ayant appris par mademoiselle Marie de Mancini que monseigneur était ici, prie Son Altesse d'accepter, comme argent de poche, et pour figurer ce soir à son jeu, les trois mille pistoles que voici.

D'ANJOU

Où cela, Bernouin ?

BERNOUIN

Dans cette bourse, monseigneur.

D'ANJOU

Eh bien, quand je te disais, frère ! – Donne, Bernouin, donne !
(Il vide la bourse dans le fond de son chapeau.) Comment, c'est pour
moi, tout cet or ?

BERNOUIN

Oui, monseigneur.

D'ANJOU, donnant une poignée d'or à Bernouin

Tiens, Bernouin, voici pour toi. En veux-tu, Louis ?

BERNOUIN

Je remercie monseigneur.

D'ANJOU, au roi

Oh ! prends, prends, ne te gêne pas ; quand je serai riche, moi,
ce sera pour donner.

BERNOUIN

Il est inutile que monseigneur se prive en faveur du roi son
frère. J'étais chargé par Son Éminence de passer chez le roi, et de
lui remettre ce portefeuille, qui contient un million.

LE ROI

Merci, Bernouin.

D'ANJOU

Des diamants à Marie ! à moi trois mille pistoles ! à toi un
million ! tout cela venant du cardinal ! (Appelant.) Guénaud !
Guénaud !

BERNOUIN

Que faites-vous, monseigneur ?

D'ANJOU

J'appelle le médecin. Oh ! quel malheur, Bernouin ! M. le
cardinal est fou !... Guénaud ! Guénaud !

(Il sort en gambadant, en faisant sonner
son or, et en appelant Guénaud.)

Scène XIII

Les mêmes, Georgette, à la fenêtre.

GEORGETTE, de l'extérieur

Qu'est-ce qui appelle M. Guénaud ? est-ce vous, sire ?

LE ROI

Non, ce n'est pas moi, Georgette.

BERNOUIN

Le roi n'a pas d'ordres à me donner ?

LE ROI

Dites à Son Éminence que je la remercie, et que tout à l'heure, au jeu, je la remercierai de nouveau.

(Bernouin s'incline et sort.)

Scène XIV

Le roi, Georgette.

GEORGETTE

Ah ! c'est que M. Guénaud, voyez-vous, sire, vous auriez eu beau l'appeler, il ne serait pas venu.

LE ROI

Et pourquoi cela ?

GEORGETTE

Parce qu'il n'est plus ici.

LE ROI

Bah ?

GEORGETTE

Non, il est parti pour un grand, grand, grand voyage !

LE ROI

Et où va-t-il donc ?

GEORGETTE

Il va à Bruxelles en Brabant, soigner M. de Condé, qui est malade.

LE ROI

M. de Condé qui est malade ? Et qui t'a dit cela, Georgette ? Viens donc me conter cela, viens !

(Il l'aide à passer par la fenêtre.)

GEORGETTE

Personne ne me l'a dit ; mais je l'ai entendu. Le cheval de M. Guénaud était attaché à la grille du parc, et je lui faisais manger une poignée d'herbe verte, quand j'ai vu venir M. Guénaud et M. Molière ; ils causaient ensemble avec beaucoup de chaleur. M. Molière disait : « Mais le roi ne permet donc pas que M. de Condé rentre en France ? » M. Guénaud répondait : « Bon ! le roi, qui sait tout, à ce qu'on dit, ne sait seulement pas que M. de Condé a fait sa soumission ! — Mais pourquoi M. de Condé ne s'est-il pas directement adressé au roi, au lieu de s'adresser à M. de Mazarin ? disait M. Molière. Le roi est un grand cœur, tandis que M. de Mazarin n'est qu'un cuistre !... — Oh ! répondait M. Guénaud, parce que M. de Condé sait que le roi ne se mêle pas des affaires d'État ; il a bien assez de se mêler de ses affaires d'amour ! — Oh ! si j'osais ! reprenait M. Molière, je lui en parlerais bien, moi ! et je suis sûr que, si je lui disais là-dessus tout ce que j'ai à lui dire, le roi, au lieu de se fâcher contre moi, me saurait gré de ma franchise... » C'est alors qu'ils ont dit que M. de Condé était dans une ville que l'on appelle Bruxelles en Brabant, et M. Guénaud a ajouté que c'était là qu'il allait ; qu'il fallait que la convalescence de M. de Condé durât deux mois, *et cætera ! et cætera !*

LE ROI

Georgette, je te promets que je ne quitterai pas Vincennes sans t'avoir trouvé un mari et donné une dot.

GEORGETTE

Pour quoi faire ?

LE ROI

Pour quoi faire, une dot !

GEORGETTE

Non, mais un mari ?

LE ROI

Mais pour te marier, il me semble.

GEORGETTE

Merci, sire.

LE ROI

Comment, merci ?

GEORGETTE

Je ne veux pas me marier, moi.

LE ROI

Tu ne veux pas te marier ?

GEORGETTE

Non.

LE ROI

Que veux-tu donc faire ?

GEORGETTE

Je veux être comédienne.

LE ROI

Comédienne ? Eh ! bon Dieu ! comment donc une pareille idée t'est-elle venue, Georgette ?

GEORGETTE

Oh ! bien naturellement, sire. Mon père m'a conduite deux fois au théâtre, une fois à l'hôtel de Bourgogne, et une fois à la Comédie-Italienne : cela m'en a donné la folie.

LE ROI

Ah ! voilà la source de ta perte ! Et tu crois que tu vas jouer la comédie comme cela, tout de suite, du premier coup ?

GEORGETTE

Oh ! ce n'est pas bien difficile, de jouer la comédie ! Je ferai comme j'ai vu faire. À l'hôtel de Bourgogne, il y avait une dame qui portait des plumes sur la tête, un grand manteau de velours brodé d'or, avec une robe de brocart qui se tenait toute seule ; elle faisait de grands bras et elle disait :

Enfin, lâche empereur ! j'aperçois ta faiblesse

À travers l'épaisseur de toute ta sagesse

Et du déguisement dont fait ta vanité

Un précieux prétexte à ta timidité !

Quoi ! tyran, tu pâlis ? ton bras en l'air s'arrête,

Lorsque, d'un front sans peur, je t'apporte ma tête ?
 Prends garde, mon bourreau, de ne te point troubler :
 Tu manqueras ton coup, car je te fais trembler !
 Que d'un sang bien plus chaud, et d'un bras bien plus ferme,
 De te derniers soleils j'accourcirais le terme !
 Avec combien de joie et combien de vigueur
 Je te ferais descendre un poignard dans le cœur !
 En tout cas, si je tombe en deçà de l'ouvrage,
 Je laisse encore un fils héritier de ma rage,
 Qui fera, pour venger les maux que j'ai soufferts,
 Rejaillir jusqu'à moi ton sang dans les enfers !

LE ROI

Oh ! oh !... mais je connais cela ; on jouait l'*Agrippine* de M.
 Cyrano de Bergerac.

GEORGETTE

Au Théâtre-Italien, c'était autre chose. Il y avait une suivante
 alerte et avisée, qui disait de la façon la plus comique du monde :
 Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux :
 Ils sont, en bonne foi, malins et dangereux.
 Je pêche assez, d'ailleurs, sans pécher par l'oreille.
 À propos de pécher, votre vide-bouteille,
 Votre grand fainéant, votre chien de valet,
 Enfin, ce mal-bâti, ce maudit Jodelet,
 Depuis deux ou trois jours, m'a prise pour une autre.
 Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre !
 Il me trouve à son gré ; tout ce que j'ai lui plaît.
 Mais me plaît-il aussi, le maussade qu'il est ?
 Il m'en faut bien un autre, et d'une autre fabrique !
 C'est un beau marmouset ! c'est un bel as de pique !
 Il pense, quand la nuit, il a guitarisé,
 Que j'en ai, tout le jour, le cœur martyrisé :
 À la fin, il verra, si vous n'y donnez ordre,
 Que j'égratigne bien, et que je sais bien mordre !...

LE ROI

Bravo, bravo, Georgette !

GEORGETTE

Bon ! voilà que le roi m'a applaude comme on applaudissait

ces dames.

LE ROI

Et cela te fait plaisir ?

GEORGETTE

Je crois bien ! parce que, si jamais vous êtes roi...

LE ROI

Comment, si jamais je suis roi ? J'espère bien que je le suis !

GEORGETTE

Non, je veux dire : si jamais vous le devenez, je vous demande votre protection.

LE ROI

Tu l'as.

(Le grand maître des cérémonies, M. de Montglat, paraît au fond.)

GEORGETTE

Vous me feriez recevoir comédienne dans un théâtre ?

LE ROI

Je te le promets. Mais attends, n'est-ce pas Molière qui passe là-bas ?

GEORGETTE

Oui.

LE ROI

Eh bien, cours après lui, Georgette, et envoie-le ici.

GEORGETTE

Tout de suite, sire ! (Elle sort en courant.) Oh ! je serai comédienne ! je serai comédienne ! le roi me l'a promis.

Scène XV

Le roi, Montglat.

LE ROI, se retournant

Ah ! c'est vous, monsieur le grand maître des cérémonies ?

MONTGLAT

Sire, si j'eusse su que Votre Majesté désirait entretenir M. Molière, je l'eusse fait prévenir, afin qu'il pût se présenter à l'audience du roi avec le cérémonial d'usage.

LE ROI

Mais, mon cher marquis, vous savez bien que les Poquelin sont tapissiers de la couronne et valets de chambre du roi de père en fils ; à ce double titre, ils ont leurs petites et leurs grandes entrées.

MONTGLAT

C'est vrai : domesticité du château. Excusez-moi, sire !

LE ROI

Vous veniez prendre les ordres pour le jeu de M. de Mazarin ?...

MONTGLAT

Je prie le roi de m'excuser. Les ordres sont pris. Non, je cherchais le roi.

LE ROI

Vous me cherchiez, marquis ? Eh bien, me voici.

MONTGLAT

Je voulais demander à Votre Majesté si elle avait besoin de deux chambres, ou si elle désirait un appartement tout entier.

LE ROI

Pour qui ?

MONTGLAT

Pour le nouveau dignitaire.

LE ROI

Quel dignitaire, marquis ?

MONTGLAT

L'agent secret de Sa Majesté.

LE ROI

Ah ! oui !... Mais je n'ai demandé ni chambres ni appartement.

MONTGLAT

Mon devoir est non-seulement d'obéir aux ordres du roi, mais encore d'aller au-devant de ses désirs.

LE ROI

Merci de l'intention, mon cher marquis ; mais la personne dont vous parlez ne logera point au château.

MONTGLAT

Ah ! elle ne logera point au château ?

LE ROI

Non.

MONTGLAT

Et, lorsqu'elle se présentera pour voir le roi, sous quel titre faudra-t-il l'annoncer ?

LE ROI

Elle n'a pas de titres, mon cher marquis.

MONTGLAT

Il ne me reste donc qu'à savoir, sire, si elle entrera par les grandes portes ou par les couloirs.

LE ROI

Elle entrera par où elle voudra, marquis ; elle a les clefs de mon appartement.

MONTGLAT

Les clefs de l'appartement du roi ?

LE ROI

Mais oui. Vous comprenez bien, mon cher ? Du moment que cet agent logerait au château, du moment qu'il aurait un titre, du moment qu'il serait forcé de vous attendre pour être introduit par vous, ce ne serait plus un agent secret.

MONTGLAT

C'est juste. Mais je dois dire au roi que ce qu'il fait est en dehors de tous les usages reçus, et qu'il n'y a pas d'exemple dans l'étiquette de la cour...

LE ROI

Bon ! Eh bien, mon cher monsieur de Montglat, j'aurai donné l'exemple de l'étiquette au lieu de le suivre. En attendant, ayez l'obligeance de vous procurer un passe-partout qui ouvre les portes extérieures du château.

MONTGLAT

Lesquelles ?

LE ROI

Toutes sans distinction.

MONTGLAT

Dans une heure, le roi aura ce qu'il désire.

(Molière entre.)

LE ROI

Merci, marquis. Maintenant, voici M. Molière ; j'ai quelques ordres à lui donner, veuillez me laisser seul avec lui, marquis.

MONTGLAT

Je me retire. (Bas.) C'est sans doute M. Molière qui est chargé de meubler l'appartement de l'agent secret. Je suivrai M. Molière, et je saurai du moins où demeure le personnage...

(Il sort.)

Scène XVI

Le roi, Molière.

MOLIÈRE

Le roi me fait la faveur de me demander ?

LE ROI

Qui vous dit que c'est une faveur, monsieur, et que je ne vous appelle pas, au contraire, pour me plaindre de vous ?

MOLIÈRE

Ce serait encore une faveur, sire, puisque votre présence royale permettrait à l'accusé de se justifier de vive voix. Mais je suis si sûr de mon amour et de mon dévouement pour Votre Majesté, que je me présente hardiment devant elle, et avec cette certitude qu'il est impossible que je l'aie offensée.

LE ROI

Monsieur Molière, vous protégez M. de Condé, à ce qu'il paraît ?

MOLIÈRE

Oh ! sire, le premier prince du sang après M. le duc d'Anjou, protégé par Mascarille !

LE ROI

Vous le protégez, monsieur, puisque, aujourd'hui même, vous disiez à Guénaud partant pour Bruxelles que, si vous l'osiez, vous me parleriez directement, à moi, du désir de M. le Prince de ren-

trer en France.

MOLIÈRE

Permettez-moi de féliciter Votre Majesté sur la fidélité des rapports qui lui sont faits. (Souriant.) Il paraît que son agent est en campagne.

LE ROI

Oui, monsieur, et, malgré la fidélité de ses rapports, j'ai douté un instant du sien à votre endroit.

MOLIÈRE

Pourquoi, sire ? Votre Majesté m'a demandé un moyen de savoir la vérité ; je lui en ai indiqué un. Si le roi ne savait pas la vérité, mon moyen serait mauvais.

LE ROI

Oui ; mais je croyais qu'en votre qualité de poète et de comédien, vous abandonniez la politique à ceux qui ont le malheur d'être obligés d'en faire, et que vous ne vous occupiez que de théâtre.

MOLIÈRE

Eh ! justement, sire ! Le roi sait que la Fronde est une comédie à travestissements, une pièce de cape et d'épée, une intrigue à l'espagnole : en ma qualité de comédien, j'ai pris un rôle dans cette comédie, voilà tout.

LE ROI

Oui ; mais, par bonheur, la comédie touche à son dénouement... Voyons, monsieur Molière, à votre avis, quel doit être ce dénouement ? Vous ne récuserez pas votre compétence en pareille matière, je présume.

MOLIÈRE

Du moment que le roi avoue lui-même que la Fronde est une comédie, le dénouement en doit être heureux.

LE ROI

Ainsi, à votre avis, M. de Condé ?...

MOLIÈRE

Que le roi réfléchisse qu'il daigne me demander mon avis.

LE ROI

Je vous le demande, monsieur Molière.

MOLIÈRE

Eh bien, sire, à mon avis, M. de Condé devrait rentrer en France sans qu'il le demandât ; à plus forte raison lorsqu'il le demande.

LE ROI

Et que ferait M. de Condé en France ?

MOLIÈRE

Ce qu'il a déjà fait : il gagnerait des batailles à Votre Majesté.

LE ROI

Vous oubliez, monsieur Molière, qu'il en a gagné aussi contre moi.

MOLIÈRE

Rendez à M. de Condé la place qu'il doit occuper près de vous, sire, et lui-même déchirera du livre de sa vie la page où ces victoires fatales sont écrites.

LE ROI

Monsieur Molière ! monsieur Molière ! vous êtes, je le sais, des bons amis de M. le prince de Condé.

MOLIÈRE

Oui, sire, mais je suis, en même temps, des plus fidèles sujets du roi Louis XIV.

LE ROI

Et quel besoin ai-je de M. de Condé en France ? Vous voyez que l'on s'y passe très-bien de lui.

MOLIÈRE

Oui, sire, parce que les nations sont oublieuses ; mais, quand les nations oublient, c'est aux rois de se souvenir ! Un roi ne se passe jamais d'un grand homme, sire : la majesté des rois se fait de la grandeur de ceux qui les entourent. Dieu me garde de vouloir abaisser M. de Mazarin dans votre esprit, sire : le jour où il consentira à initier le roi aux mystères de sa politique, le roi reconnaîtra que c'est non-seulement un habile ministre, mais encore et surtout ce que nous autres gens de théâtre appelons un

adroit metteur en scène ; cependant, s'il a l'esprit d'un ministre et l'adresse d'un metteur en scène, il n'a pas le génie d'un roi. Laissez-lui donc, sire, le soin des accessoires, des décors et des changements à vue ; mais réservez-vous l'intrigue de la pièce, le droit de choisir les personnages qui doivent jouer les premiers rôles dans l'immense spectacle que vous êtes appelé à donner à l'univers. Je sais bien qu'au théâtre, dans les jours de détresse, et quand les grands acteurs sont absents, on remplace les premiers rôles par des doubles ; mais, croyez-moi, sire, si bonne qu'elle soit, une pièce jouée par des doubles ne paraît jamais aux spectateurs qu'une plate et maussade parodie !

LE ROI

Monsieur Molière, c'est souvent une grande faute que de relever un ennemi à terre, et que de rendre leurs armes aux désarmés.

MOLIÈRE

C'est possible, sire ; mais c'est une faute sublime, et ces fautes sont assez rares chez les rois pour que Dieu, qui les voit dans leur imprudence s'élever jusqu'à lui par le pardon, s'en étonne, mais ne les punisse pas !

LE ROI

Mon père Louis XIII n'a jamais pardonné, monsieur Molière, et ses contemporains l'ont appelé *Louis le Juste*.

MOLIÈRE

Oui, sire, parce qu'il y a des époques où la Providence, au lieu de sceptre, met une hache aux mains des rois ; mais, par bonheur, les jours de Louis XI et de Richelieu, du connétable de Saint-Pol et du maréchal de Montmorency sont passés ! Qu'auriez-vous à faire aujourd'hui des gibets du Plessis-les-Tours et des échafauds de Lyon et de Toulouse ? Vous ouvrez une ère nouvelle ; vous refaites une société ; des débris du monde du passé, vous pétrissez le monde de l'avenir ! Lorsque le père a détruit, il faut que le fils rebâtisse, c'est la loi ; or, si l'on détruit avec la rigueur, sire, on ne rebâtit qu'avec la clémence. Heureux ceux qui sont appelés par la Providence à jouer ce rôle de régénérateurs des peuples et

de rois des sociétés ! Nous comptons un de ces hommes-là dans le monde antique : on l'appelle Auguste ; un dans le monde moderne : on l'appelle Charlemagne ; à huit cents ans de distance d'Auguste, Charlemagne est venu ; à huit cents ans de distance de Charlemagne, vous venez, sire ! Auguste et Charlemagne ont commencé par la clémence : comme eux commencera Louis XIV, et Dieu lui fera la grâce peut-être de finir comme eux !

LE ROI

Monsieur Molière, je vous promets de parler de M. le Prince à ma mère et à M. de Mazarin.

MOLIÈRE

Oh ! sire ! ne soumettez pas de pareilles appréciations à la haine d'une femme et à la pusillanimité d'un ministre ; la clémence est vertu royale : soyez clément par vous-même, puisque vous êtes roi.

LE ROI

Je suis roi, monsieur, c'est vrai ; mais j'hésite, car je n'ai point encore fait acte de royauté.

MOLIÈRE

Jamais vous ne trouverez une plus belle occasion. Débutez par le pardon, sire, et le début sera digne du petit-fils d'Henri IV.

LE ROI, souriant

Vous le voulez, monsieur Molière ?

MOLIÈRE, un papier, une plume
à la main, et un genou en terre

Oui, sire, *je le veux.*

(Anne d'Autriche apparaît, et recule derrière la portière.)

LE ROI, écrivant

« Monsieur de Condé, rentrez en France aussitôt que votre santé vous le permettra ; seulement, le plus tôt sera le mieux, car j'aurai grand plaisir à vous avoir près de moi. – Votre affectionné, LOUIS. » Tenez, monsieur Molière, remettez, de ma part et de la vôtre, cette lettre à M. de Condé, et soyez chez moi demain à mon lever.

MOLIÈRE

Sire, vous n'êtes encore qu'un bon roi ; marchez hardiment dans la voie où vous venez d'entrer, et vous serez un grand roi !
(Il sort.)

Scène XVII

Le roi, Anne d'Autriche.

LE ROI, sans voir sa mère

C'est étrange comme cet homme a des paroles qui font penser ! On dirait que, de même que pour son théâtre, il a dans la vie la faculté de lever un rideau qui laisse voir des horizons ignorés, des perspectives inconnues. (Se retournant.) Ah ! c'est vous, madame !

ANNE

Avec qui donc étiez-vous là, Louis ?

LE ROI

Avec M. Molière, madame.

ANNE

Un comédien, je crois ? Le fils de Poquelin, n'est-ce pas, qui désire un privilège de théâtre ?

LE ROI

Justement.

ANNE

Et vous lui signiez son privilège ?

LE ROI

Non, madame, je lui signalais la grâce de M. de Condé.

ANNE

La grâce de M. de Condé ? Vous autorisez M. de Condé à rentrer en France ?

LE ROI

Oui, madame.

ANNE

Sans m'avoir consultée ? sans avoir consulté M. de Mazarin ?

LE ROI

Pardon, madame, mais je croyais le droit de grâce un droit

royal.

ANNE

Sire, jamais votre auguste père n'a signé un acte de cette importance sans consulter son ministre.

LE ROI

Mon père, madame, régnait sous M. de Richelieu, et je suis décidé, moi, à régner sur tout le monde.

ANNE

Même... ?

(Elle hésite.)

LE ROI

Sur tout le monde, madame !

Scène XVIII

Le roi, Anne d'Autriche, Marie de Mancini,
resplendissante de diamants.

ANNE, retenant le roi,
qui s'avance vers Marie

Mon fils !

LE ROI

Pardon, madame, mais voici mademoiselle de Mancini, que j'attendais ici, et qui compte sur moi pour être son cavalier.

ANNE

Oh !

(Le roi prend la main de Marie, qui, craintive,
regarde tour à tour le roi et Anne d'Autriche.)

MARIE

Sire !...

LE ROI

Venez, Marie ! venez ! (Bas.) Oh ! que vous êtes belle, et que je vous aime !

(Marie entre, joyeuse et triomphante, chez son oncle,
où les courtisans commencent à affluer.)

Scène XIX

Anne d'Autriche, seule.

Trois mille pistoles à d'Anjou ! un million à Louis ! tous ses diamants à sa nièce ! Décidément, M. de Mazarin se croit déjà l'oncle du roi de France. Oh ! et moi qui suis cause que la duchesse de Savoie et sa fille vont assister à cette honte, et subir cet affront !

Scène XX

Anne, Charlotte.

CHARLOTTE

Son Altesse la régente fait demander à Votre Majesté si elle peut descendre avec la princesse Marguerite chez M. de Mazarin.

ANNE

Ah ! pardon, vous êtes ?...

CHARLOTTE

Je suis la demoiselle d'honneur de Son Altesse la princesse Marguerite.

ANNE

Oui, oui, très-bien, je vous reconnais... Retournez près de ma belle-sœur et dites-lui... ou plutôt, non, j'y vais moi-même... Ah ! monsieur de Mazarin, vous avez compté sans moi !

(Elle sort.)

Scène XXI

Charlotte, seule.

Bon ! voilà qu'il y a contre-ordre à présent ! que les princesses ne descendront point, et qu'il faudra peut-être repartir sans avoir vu la cour ! Comme c'est amusant ! faites donc deux cents lieues pour le roi Louis XIV, pour M. de Mazarin, pour la reine Henriette, pour les fêtes de la cour, pour les chasses de Vincennes, et repartez sans avoir rien goûté de tout cela !... Sans compter ce pauvre Bouchavannes, qui était si heureux de mon arrivée, et qui a trouvé moyen de m'annoncer en deux lignes que,

par grâce spéciale, il était du jeu de M. de Mazarin ce soir, et que nous pourrions nous y voir, et arrêter quelque chose... Oh ! s'il était là ! si je pouvais lui faire signe ! si je pouvais seulement échanger un mot avec lui !

(Elle s'approche, et essaye de regarder dans la seconde pièce.)

Scène XXII

Charlotte, Bouchavannes, entrant.

BOUCHAVANNES

Mais je ne me trompe point, c'est Charlotte !

CHARLOTTE

Ah ! monsieur de Bouchavannes, écoutez, je n'ai qu'un instant à rester ici, et c'est un miracle que je vous y rencontre. Les princesses ne descendront pas au jeu... J'ai reçu votre lettre... je vous aime toujours ; mais j'ai peur que nous ne partions demain, et je ne sais ni comment ni où vous revoir.

BOUCHAVANNES

Écoutez à votre tour, Charlotte. J'ai exploré les localités : la porte de service de l'appartement des princesses donne dans la cour de l'Orangerie. Jetez une mante sur vos épaules, et venez me rejoindre ; je serai de faction au bas de votre escalier de dix heures à minuit.

CHARLOTTE

Bon ! je ferai tout mon possible pour descendre et causer un instant avec vous.

Scène XXIII

Les mêmes, Guiche, très-agité.

GUICHE

Pardon, Bouchavannes...

CHARLOTTE

Voici un gentilhomme qui veut vous parler.

BOUCHAVANNES

Ah ! c'est vous, monsieur de Guiche !

GUICHE, lisant un billet

« Il faut absolument que je vous parle cette nuit. » (À Bouchavannes.) Pouvez-vous me céder votre tour de faction dans la cour de l'Orangerie ?

BOUCHAVANNES

Impossible, mon cher comte ; j'ai un rendez-vous pendant ma faction. (À Charlotte.) À ce soir ?

CHARLOTTE

À ce soir !

(Elle sort.)

Scène XXIV

Bouchavannes, Guiche.

GUICHE

Qui monte après vous ?

BOUCHAVANNES

Tréville.

GUICHE

À quelle heure ?

BOUCHAVANNES

À minuit.

GUICHE

Où croyez-vous que je le trouve ?

BOUCHAVANNES

Dans la salle des gardes.

GUICHE

Merci.

(Il sort.)

BOUCHAVANNES

Pauvre Guiche ! ma foi, tant pis ! Charité bien ordonnée est de commencer par soi-même... Oh ! oh ! le maître des cérémonies... Comme il a l'air soucieux !

(Il sort.)

Scène XXV

Montglat, entrant sans voir sortir Bouchavannes,
et se parlant à lui-même.

Avoir été trente ans à la cour, en moyenne dix mille jours ; par conséquent, y avoir fait dix mille déjeuners, dix mille dîners, dix mille soupers ; pendant ces dix mille jours, à ces dix mille déjeuners, à ces dix mille dîners, à ces dix mille soupers, avoir vu les mêmes figures et entendu les mêmes conversations, avec cette différence que les figures devenaient de plus en plus vieilles (Bernouin entre) et les conversations de plus en plus ennuyeuses ; avoir été quinze ans...

Scène XXVI

Montglat, Bernouin.

BERNOUIN

Pardon, monsieur le grand maître des cérémonies...

MONTGLAT

Ah ! c'est vous, monsieur Bernouin ! Votre serviteur !
(Reprenant.) Avoir été quinze ans...

BERNOUIN

Excusez-moi, monsieur de Montglat, mais voudriez-vous avoir la bonté de dire sans affectation à M. le cardinal que je l'attends ici pour lui communiquer une chose de la plus haute importance ?

MONTGLAT

À l'instant même, monsieur Bernouin.

(Il entre dans la salle du fond.)

Scène XXVII

Bernouin, Guitaut, s'arrêtant à la porte du fond
dans l'attitude militaire.

BERNOUIN

Ah ! c'est vous, monsieur Guitaut !

GUITAUT

Le cardinal ?

BERNOUIN

Le cardinal sera ici dans un instant.

GUITAUT

Puis-je l'attendre ?

BERNOUIN

Certainement ! d'autant plus qu'il aura, selon toute probabilité, quelque recommandation particulière à vous faire.

Scène XXVIII

Les mêmes, madame Henriette.

HENRIETTE, passant son bras
sous celui de Guitaut

Cher monsieur Guitaut !

GUITAUT

Votre Altesse royale !

HENRIETTE

Soyez assez aimable pour me dire les noms de MM. les mousquetaires de garde, cette nuit, dans la cour de l'Orangerie.

GUITAUT

De huit heures à dix heures du soir, M. de Brégy ; de dix heures à minuit, M. de Bouchavannes ; de minuit à deux heures, M. de Tréville...

HENRIETTE

Merci !... Oh ! M. le cardinal !

(Elle quitte le bras de Guitaut.)

Scène XXIX

Les mêmes, Mazarin.

Madame Henriette rentre dans la salle,
tandis que Mazarin parle à Bernouin.

MAZARIN

Tou m'as fait demander, Bernouin ?

BERNOUIN

Oui, monseigneur. Un courrier de l'ambassadeur d'Espagne...

MAZARIN

De monsou Pimentel ? Donne vite, Bernouin ! donne ! (Lisant.) Monseigneur, z'ai à vous commouniquer oune nouvelle de la plous haute importance, et qui ne doit être connoue que de vous soul. Oû pourrai-ze vous voir, cette nouit, sans témoins et sans qu'on sace que ze vous ai vou ? » *Diavolo !* il ne faut pas qu'il entre au palais ! Bernouin, oune ploume et de l'encre.

BERNOUIN

Voici, monseigneur.

MAZARIN, après avoir écrit

Tiens, Bernouin, remets cette réponse au messager. *Diavolo !* des nouvelles d'Espagne !... Ah ! c'est toi, Guitaut ! Eh bien, le roi Charles II ?...

GUITAUT

Eh bien, monseigneur, le roi Charles II a fini par entendre raison, et, demain matin, il aura quitté Vincennes.

MAZARIN

Bon ! Et madame Henriette ?...

GUITAUT

Quoi, madame Henriette ?

MAZARIN

Tou ne loui as rien dit, Guitaut ?

GUITAUT

Allons donc, monseigneur !

MAZARIN

Bon, Guitaut ! bon ! tou es oun fidèle serviteur, et, sois tranquille, ze ne t'oublierai pas pour les cinquante mille écous de ta nièce.

GUITAUT

Je croyais que c'était cent mille, monseigneur ?

MAZARIN

Tou connais le mot d'ordre, Guitaut ?

GUITAUT

Oui, mais pas la consigne.

MAZARIN

La consigne est de laisser entrer par la petite porte de la cour de l'Oranzerie la personne qui frappera trois coups, et qui dira : *France et Espagne.*

GUITAUT

Cela suffit, monseigneur.

MAZARIN

Nouvelles d'Espagne ! Ah ! *pécaïre !...*

(Il sort.)

Scène XXX

Bernouin, Guitaut, puis Montglat, puis Villequier et Dangeau.

BERNOUIN

Diable ! je crois Son Éminence de mauvaise humeur.

GUITAUT

Oui, et sa mauvaise humeur lui fait perdre la mémoire... Enfin, qu'il se souvienne des cinquante mille écus, et c'est tout ce que je lui demande.

(Bernouin et Guitaut sortent chacun d'un côté.)

MONTGLAT, même entrée que la précédente

Avoir été quinze ans grand maître des cérémonies, c'est-à-dire avoir exercé cette charge importante pendant cinq mille jours et cinq mille nuits ; avoir constamment su qui entrait chez le roi, et qui en sortait, et qu'il arrive une heure où un homme inconnu entre et sorte sans que je sache par où ni comment ! Voilà une de ces humiliations comme en réservent les nouveaux règnes aux vieux serviteurs ! voilà une de ces défiances qui poussent un grand maître des cérémonies au désespoir ! (Villequier et Dangeau entrent et s'approchent chacun d'un côté de Montglat.) Aussi, cela ne saurait durer, à mon égard du moins, et, à la première occasion, je me pose devant le roi, et je lui dis, tout ensemble avec le respect que je lui dois et la dignité que je conserve pour moi-même...

VILLEQUIER

Voyons, que lui-dites-vous, Montglat ?

MONTGLAT

Ah ! c'est vous, Villequier !

DANGEAU

Nous écoutons.

MONTGLAT

Ah ! c'est vous, Dangeau ! Eh bien, je lui dis : « Sire, Votre Majesté a pris une mesure qui remplit de tristesse le cœur de ses fidèles sujets ! Sire, Votre Majesté garde scrupuleusement l'incognito de son agent secret ; mais, malgré le silence de Votre Majesté, on a vu cet agent, on connaît cet homme, et quelque chose de son passé transpire qui épouvante les amis du roi pour l'avenir ! On dit sourdement que la pression de cette main inconnue devient insupportable ; on dit...

Scène XXXI

Les mêmes, le roi.

LE ROI

Montglat !

VILLEQUIER et DANGEAU

Le roi !

(Ils s'écartent, l'un à gauche, l'autre à droite.)

MONTGLAT

Sire ?

LE ROI, bas

Avez-vous la clef que je vous ai demandée ?

MONTGLAT

La voilà, sire.

LE ROI

Merci. (Il tire un billet de sa poche, et le lit à part.) « Trouvez-vous ce soir dans l'Orangerie ; on a un secret important à vous y révéler. » Qui donc peut m'écrire cela ? N'importe, j'y serai.

(Il s'éloigne.)

Scène XXXII
Villequier, Montglat, Dangeau.

VILLEQUIER, se rapprochant de Dangeau

Eh bien ?

DANGEAU, de même

Le roi vous a parlé bas.

VILLEQUIER

Que vous a-t-il dit ?

MONTGLAT

Messieurs, le roi m'a fait l'honneur de me confier le nom du mystérieux inconnu.

VILLEQUIER

Et ce nom ?...

DANGEAU

Ce nom ?

MONTGLAT, orgueilleusement

Le roi m'a recommandé le secret, messieurs ; faites comme moi, tâchez de le savoir.

ACTE QUATRIÈME

La cour de l'Orangerie. Ciel étoilé. – Au premier plan, à droite, une voûte conduisant du côté du château ; au second plan, une tourelle percée d'une fenêtre et d'une porte donnant sur un escalier intérieur. – Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel s'étendent les feuillages des arbres ; dans ce mur, une petite porte praticable. – À gauche, vers le fond, un corps de bâtiment attenant à l'Orangerie ; fenêtre à balcon à laquelle on peut atteindre en montant sur un banc placé au-dessous. En pan coupé et en retour, l'Orangerie avec grandes fenêtres à trois pieds du sol ; terrasse au-dessus. – Au premier plan, du même côté, un passage pour entrer dans l'Orangerie, dont la porte est hors de la vue du spectateur.

Scène première

Bouchavannes, Brégy, deux autres mousquetaires.

On relève la sentinelle. Dix heures sonnent.

BOUCHAVANNES

Le mot d'ordre ?

BRÉGY

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES

La consigne ?

BRÉGY

Introduire dans l'Orangerie la personne qui frappera trois coups à la petite porte extérieure, et qui prononcera ces deux mots : *Espagne et France.*

BOUCHAVANNES

Merci.

BRÉGY

Bien du plaisir, Bouchavannes !

BOUCHAVANNES

Mais je ne dis pas non ; j'aime beaucoup les factions de nuit.

(Brégy s'éloigne avec les deux autres mousquetaires, et disparaît à gauche par le passage qui longe l'Orangerie.)

Scène II

Bouchavannes, seul.

Dix heures... C'est bien ; patience !... il ne faut pas que je compte sur Charlotte avant une heure d'ici. Voyons, orientons-nous. Voici l'escalier conduisant à la chambre des princesses, et par lequel viendra Charlotte... si Charlotte vient ; voilà la petite porte où doit frapper la personne qu'il faudra introduire dans l'Orangerie ; voilà la fenêtre de la chambre de mademoiselle de Mancini... Ce logement est, par ma foi ! bien choisi, isolé, solitaire... On voit que l'amour du roi s'est fait maréchal de camp et a préparé les logis... Enfin, voilà l'Orangerie... (Il revient à son poste.) Oh ! oh ! quelqu'un... Une femme ! Serait-ce déjà Charlotte ? Mais non, elle ne viendrait point par cette route. Qui va là ?

Scène III

Bouchavannes, madame Henriette.

HENRIETTE

Vous êtes M. de Bouchavannes ?

BOUCHAVANNES

Oui. Que me voulez-vous ?

HENRIETTE

Regardez-moi, monsieur.

BOUCHAVANNES

La princesse Henriette !

HENRIETTE

Qui vient, au nom de sa mère et au sien, vous demander une grâce, monsieur.

BOUCHAVANNES

Ou plutôt me donner un ordre, veut dire Votre Altesse.

HENRIETTE

Hélas ! non, monsieur de Bouchavannes ; vous savez bien que nous n'avons plus d'ordres à donner ici, et qu'au contraire, c'est nous qui en recevons, et de fort durs parfois !

BOUCHAVANNES

Mais, mon Dieu ! qui peut amener Votre Altesse à cette heure dans cette cour solitaire ?

HENRIETTE

Je vous cherchais, monsieur.

BOUCHAVANNES

Moi ?

HENRIETTE

Vous êtes gentilhomme, monsieur ; vous avez une mère, une sœur ; vous connaissez les émotions de la famille, tantôt douces, tantôt cruelles... Eh bien, si vous étiez séparé de votre sœur depuis trois ans ; que votre sœur fût errante, proscrire, fugitive, vous éprouveriez l'impérieux besoin de la revoir, et vous n'hésiteriez point à confier ce désir à un ami... Monsieur de Bouchavannes, vous êtes un ami pour nous : c'est ma mère, si je ne me trompe, qui a placé la vôtre près de la princesse de Savoie.

BOUCHAVANNES

Et vous savez, madame, que la reconnaissance de toute la famille est acquise à votre auguste mère et à vous.

HENRIETTE

Oh ! ne parlons point de reconnaissance, monsieur ; ce serait donner une mesure à votre dévouement, et j'aime mieux lui faire un appel entier, complet, absolu.

BOUCHAVANNES

Parlez, madame, je serai heureux le jour où vous me donnerez l'occasion de courir un danger quelconque pour vous.

HENRIETTE

Je vous ai parlé d'une sœur proscrire, fugitive, exilée. Eh bien, moi, monsieur, j'ai un frère exilé, fugitif, proscrire ; un frère que je n'ai pas vu depuis trois ans.

BOUCHAVANNES

Le roi Charles II ?

HENRIETTE

Le roi Charles II, oui, monsieur. Eh bien, le roi Charles II est ici, à Vincennes, de l'autre côté de cette porte... Chassé aujourd-

d'hui de France par M. de Mazarin, demain, au point du jour, il part, il retourne en Hollande. Monsieur de Bouchavannes, je voudrais bien revoir, je voudrais bien embrasser mon frère ; je voudrais bien lui dire adieu !

BOUCHAVANNES

Et voilà tout ce que vous aviez à me demander, madame ?

HENRIETTE

Oui, tout.

BOUCHAVANNES

Ma tête serait en jeu pour vous procurer cette joie, je risquerais ma tête ; je risque quelques jours d'arrêt, un mois de prison peut-être ; en vérité, je suis honteux, madame, de faire si peu pour vous ! (Il va à la petite porte et l'ouvre.) Entrez, sire ! Madame Henriette attend Votre Majesté.

Scène IV

Les mêmes, Charles Stuart.

CHARLES

Ma sœur !

HENRIETTE

Mon frère !

(Charles tend amicalement la main à Bouchavannes.)

BOUCHAVANNES, baisant

la main du roi et se retirant

Sire, je veille sur vous et sur votre sœur !

CHARLES

Oh ! ma bonne petite Henriette, pauvre ange gardien de la famille, combien je te remercie de ce que tu fais pour moi !... Où est notre mère ? Comment se porte-t-elle ?

HENRIETTE

Ma mère, elle t'attend, et elle va être bien heureuse de te revoir ! viens, viens ! – Oh ! monsieur de Bouchavannes, recevez tous les compliments d'une mère et d'une sœur...

BOUCHAVANNES

Allez ! mais ne vous oubliez pas ; songez que je n'ai plus

qu'une heure et demie de faction, et que, si j'étais remplacé au moment où il s'agira de repasser par cette cour...

Scène V

Les mêmes, Georgette, sur la terrasse de l'Orangerie.

GEORGETTE

Sire !

BOUCHAVANNES

Silence ! Il me semble que l'on parle là-bas.

HENRIETTE

Oh ! veillez sur nous, monsieur de Bouchavannes !

BOUCHAVANNES

Soyez tranquille, je ne quitte pas cette voûte, et personne n'y passera à moins d'avoir le mot d'ordre.

HENRIETTE

Viens, Charles ! viens !

Scène VI

Bouchavannes, à l'entrée de la voûte ;
Georgette, sur la terrasse.

GEORGETTE

Sire !... Oh ! mon Dieu ! il ne m'entend pas !... et moi qui ne puis descendre... Sire !... (Elle casse une branche d'arbre, et frappe avec cette branche aux carreaux de la fenêtre placée au-dessous d'elle.)
Sire !

Scène VII

Les mêmes, le roi, ouvrant la fenêtre.

LE ROI

C'est toi, Georgette ?

GEORGETTE

C'est moi, sire... Chut ! il y a une sentinelle là-bas.

LE ROI

Je l'ai bien vue... Cet imbécile de Guitaut qui va juste placer une sentinelle sous les fenêtres de mademoiselle de Mancini !

GEORGETTE

C'est vrai, qui pouvait se douter de cela ? Mais il y a bien autre chose, sire !

LE ROI

Qu'y a-t-il ?

GEORGETTE

Il y a que mon père vient de recevoir l'ordre de tenir l'Orangerie prête pour M. de Mazarin... J'ai caché la clef pour qu'il ne pût pas y entrer ; mais M. de Mazarin a une seconde clef.

LE ROI

Et ton père, où est-il ?

GEORGETTE

Il est allé chercher M. de Mazarin avec sa lanterne.

LE ROI

Mais que diable M. de Mazarin vient-il faire, à cette heure, dans l'Orangerie ?

GEORGETTE

Ah ! pour cela, je ne sais pas ; mais il paraît qu'il y a donné rendez-vous à quelqu'un... M. Bernouin lui-même est venu prendre la clef.

LE ROI

Comment ne m'as-tu pas dit cela quand tu m'as introduit dans l'Orangerie ?

GEORGETTE

Je ne le savais pas encore... Chut !

LE ROI

Quoi ?

GEORGETTE

On vient.

LE ROI

Oui, deux hommes dont l'un porte une lanterne.

BOUCHAVANNES

Qui vive ?

Scène VIII

Les mêmes, l'homme à la lanterne, Mazarin.

L'HOMME À LA LANTERNE

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES

Passez.

MAZARIN

Vous savez la consigne, monsou de Bouçavannes ?

BOUCHAVANNES

Son Éminence !

MAZARIN

Vous la savez ?

BOUCHAVANNES

Oui, monseigneur ; laisser entrer la personne...

MAZARIN

Bien ! Bonne garde, monsou de Bouçavannes ! bonne garde !
(L'homme à la lanterne et Mazarin passent devant la fenêtre de
l'Orangerie, qui se ferme à leur passage, et se rouvre derrière eux.)

Scène IX

Les mêmes, hors le cardinal.

LE ROI

C'est bien le cardinal ! Que faire ? Si j'essaye de sortir, je vais
le rencontrer à la porte !

BOUCHAVANNES, à lui-même, se rapprochant

Pourvu que le roi Charles II ne le rencontre pas !

GEORGETTE

Sire, sire, prenez garde !

LE ROI

Eh ! pardieu ! je l'entends bien ! il met la clef dans la serrure,
il va entrer... Ah ! ma foi, tant pis ! personne ne me voit : la
majesté royale est sauve.

(Il enjambe le balcon.)

GEORGETTE

Sire, sire, la sentinelle !

LE ROI

Oh ! quelle idée !

BOUCHAVANNES, barrant
la route avec son mousquet

Qui vive ?

LE ROI

M. de Bouchavannes !

BOUCHAVANNES

Qui vive ?

LE ROI

Je suis le roi, monsieur... Votre chapeau, votre manteau, votre
mousquet... C'est moi qui achèverai votre faction.

BOUCHAVANNES

Oh ! sire !

LE ROI

Le mot d'ordre ?

BOUCHAVANNES

Fortune et Fontainebleau.

LE ROI

La consigne ?

BOUCHAVANNES

Laisser entrer la personne qui frappera trois coups à la petite
porte du bois, et qui dira : *France et Espagne.*

LE ROI

Qui monte après vous ?

BOUCHAVANNES

M. de Tréville.

LE ROI

C'est bien, monsieur. Rentrez dans votre chambre, et venez
demain, à mon lever, chercher votre commission de capitaine.

BOUCHAVANNES

Sire !

LE ROI

Allez ! (On ferme la fenêtre de l'Orangerie.) Mais allez donc !

BOUCHAVANNES

Oh ! pauvre Charlotte !... Et madame Henriette et le roi Charles... Ah ! ma foi, à la garde de Dieu !

(Il s'éloigne.)

Scène X

Le roi, Georgette.

On entend une voix qui appelle Georgette.

GEORGETTE

Vous n'avez plus besoin de moi, sire ?

LE ROI

Non.

GEORGETTE

C'est mon père qui m'appelle.

LA VOIX

Georgette !

LE ROI

Va !

(Elle disparaît.)

Scène XI

Le roi, seul.

M. de Bouchavannes, résistait fort, ce me semble, à me transmettre sa consigne et à me céder son mousquet. Avait-il quelque intérêt à monter sa faction tout entière ? Nous le saurons bien... Mais c'est M. de Mazarin qui m'inquiète... Quelle affaire peut-il avoir dans l'Orangerie, à cette heure, et qui peut-il attendre ? Ce n'est point pour espionner sa nièce, puisqu'il a fermé la fenêtre de l'Orangerie et baissé les stores... N'importe, cela va maintenant devenir assez difficile, de faire savoir à Marie que je suis là.

Scène XII

Le roi, Charlotte, à la fenêtre de la tourelle.

CHARLOTTE, bas

M. de Bouchavannes !

LE ROI, se retournant

Hein ?

CHARLOTTE

Vous êtes là, n'est-ce pas ?

LE ROI

Oui... mais...

CHARLOTTE

C'est moi, Charlotte... Les princesses sont couchées ; elles dorment, et me voici.

LE ROI, à part

Oh ! la demoiselle d'honneur de la régente ! je comprends ; Bouchavannes a sa mère près de madame Christine, et il a passé trois mois à la cour de Savoie...

CHARLOTTE

Eh bien, est-ce que je ne puis pas descendre ?

LE ROI

Si fait.

CHARLOTTE

Alors, vous êtes seul ?

LE ROI

Parfaitement seul.

CHARLOTTE

Je descends.

LE ROI

Bon ! je vais avoir des nouvelles fraîches de Turin.

CHARLOTTE, en scène

Me voilà.

LE ROI

Venez ici, dans l'ombre, Charlotte, afin qu'on ne nous voie point.

CHARLOTTE

Oh ! que je suis contente de pouvoir causer un instant en liberté avec vous !

LE ROI

Et moi, donc !

CHARLOTTE, lui donnant sa main à baiser

Tenez.

LE ROI, à part

Eh bien, mais les factions de nuit ne sont pas si désagréables que je l'avais cru jusqu'à présent.

CHARLOTTE

Imaginez-vous que j'ai craint un instant d'être obligée de repartir sans avoir pu vous parler.

LE ROI

Et pourquoi cela ?

CHARLOTTE

Mais parce que vous entendez bien que nous n'allons pas rester à Vincennes, n'est-ce pas ?

LE ROI

Je ne comprends pas.

CHARLOTTE

Comment, vous ne comprenez pas ? Mais vous devez bien penser que nous avons fait un voyage inutile.

LE ROI

Ah ! oui, le roi...

CHARLOTTE

Le roi est amoureux fou de mademoiselle de Mancini, voilà ! Vous savez qu'il est sérieusement question de mariage ?

LE ROI

Bah !

CHARLOTTE

Oh ! la reine mère est furieuse ! elle dit que, si elle n'avait affaire qu'au roi, elle en viendrait bien encore à bout, mais que c'est ce fourbe de M. de Mazarin qui mène toute l'intrigue. La régente Christine a passé toute la soirée dans les larmes. Dame,

c'est bien naturel : elle croyait déjà sa fille reine de France.

LE ROI

Et la princesse Marguerite ?

CHARLOTTE

Oh ! elle a fait semblant d'être fort triste.

LE ROI

Comment, semblant ?

CHARLOTTE

Oui ; mais...

LE ROI

Mais ?...

CHARLOTTE

Mais, au fond, je la crois fort contente.

LE ROI

Vraiment ? Oh ! expliquez-moi cela ! La princesse Marguerite est contente que le roi épouse mademoiselle de Mancini ?

CHARLOTTE

Oh ! mon Dieu, mademoiselle de Mancini ou une autre... pourvu qu'il ne l'épouse pas, elle.

LE ROI

Elle déteste donc le roi ?

CHARLOTTE

Non, mais elle en aime un autre.

LE ROI

Bah !

CHARLOTTE

Oui, la lettre de la reine Anne d'Autriche est venue tomber comme une bombe au milieu de ces amours... Ah ! c'est là qu'il y a eu des larmes ! presque autant que quand nous nous sommes quittés (elle donne son front à baiser au roi), cher Hector !

LE ROI, à part, l'embrassant

Je comprends, maintenant, pourquoi Bouchavannes ne voulait pas me céder sa place.

CHARLOTTE

Plaît-il ?

LE ROI

Mais qui donc aime-t-elle ?

CHARLOTTE

Ma princesse ?

LE ROI

Oui.

CHARLOTTE

Elle aime don Ranuce, le prince Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, près duquel mon père est grand écuyer, comme vous savez.

LE ROI

Non, je ne savais pas.

CHARLOTTE

Oh ! un beau jeune homme de vingt-huit ans, presque aussi beau que le roi.

LE ROI

Et vous dites qu'elle préfère être duchesse de Parme à être reine de France ? Elle n'est pas ambitieuse, au moins !

CHARLOTTE

Dame, c'est bien naturel : elle aime le duc Farnèse, et n'aime pas le roi Louis XIV. Est-ce que, moi qui vous aime, je n'aimerais pas mieux être vicomtesse de Bouchavannes que duchesse de Parme, par exemple ?

LE ROI

Vraiment ?

CHARLOTTE

Ah ! vous en doutez ? C'est joli, après...

LE ROI

Après quoi ?

CHARLOTTE

Chut !

LE ROI

Mais si, cependant, le roi avait épousé la princesse Marguerite, le prince Farnèse...

CHARLOTTE

Oh ! le prince était bien décidé à la suivre à la cour de France, dût-il renoncer à sa principauté.

LE ROI

Bon ! heureusement, le prince Farnèse n'aura point à se déranger.

CHARLOTTE

Oui, heureusement !

LE ROI

Ah çà ! mais vous avez donc un intérêt au mariage du duc de Parme avec la princesse de Savoie ?

CHARLOTTE

Un très-grand ! si la princesse Marguerite épouse le duc Farnèse, notre mariage se fait.

LE ROI

Comment cela ?

CHARLOTTE

Le jour de son mariage, le duc Farnèse me donne cent mille livres comme cadeau de noces ; de sorte que, si, de votre côté, vous avez seulement une compagnie...

LE ROI

Je l'ai.

CHARLOTTE

Comment, vous l'avez ?

LE ROI

Le roi me l'a promise ce soir ; c'est comme si je l'avais.

CHARLOTTE

Bon ! Et la permission de M. de Mazarin, le roi l'a-t-il ? Une compagnie, cela vaut quarante mille livres !

LE ROI

Et moi, je vous dis que c'est comme si je l'avais, Charlotte.

CHARLOTTE

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

(Elle saute au cou du roi, et l'embrasse.)

LE ROI, à part

Ah çà ! mieux vaut être Bouchavannes que le roi, à ce qu'il me semble.

CHARLOTTE

Chut !

LE ROI

Quoi ?

CHARLOTTE

Deux personnes qui viennent de ce côté.

LE ROI

Oui, en effet... Rentrez, Charlotte ! rentrez !

CHARLOTTE

Ainsi, vous croyez que le roi épousera mademoiselle de Mancini ?

LE ROI

Eh ! eh ! c'est probable.

CHARLOTTE

Enfin, vous le croyez ?

LE ROI

C'est possible ; mais, en tout cas, il n'épousera pas la princesse Marguerite.

CHARLOTTE

Non ?

LE ROI

Oh ! non !

CHARLOTTE

Alors, la princesse épousera le duc Farnèse ?

LE ROI, souriant

Je ferai ce que je pourrai pour cela.

CHARLOTTE

Vous m'aimez donc toujours ?

LE ROI

Chut ! on vient !

(Il la repousse dans l'escalier de la tourelle.)

Scène XIII

Le roi, Henriette, Charles.

LE ROI, leur barrant le passage

Qui vive ?

HENRIETTE, s'avançant

Est-ce que vous ne nous reconnaissez point, monsieur de Bouchavannes ?

LE ROI

Si ! si !... (À part.) Henriette, ma cousine ! Et avec qui est-elle donc là ?

CHARLES

Monsieur de Bouchavannes, je vous remercie, car c'est à vous que je dois l'une des plus douces heures que j'aie passées depuis bien longtemps !

LE ROI, à part

Charles II ! Charles II, en France, à Paris, à Vincennes !

CHARLES

J'avais donné à M. de Mazarin ma parole de ne voir ni le roi Louis XIV, ni la reine Anne d'Autriche ; mais je ne lui avais point promis de ne revoir ni ma mère, ni ma sœur. J'ai eu cette joie de les revoir et de les embrasser toutes deux, et c'est à vous que je le dois.

HENRIETTE

Et croyez bien ceci, cher monsieur de Bouchavannes, c'est que, si l'on apprenait jamais ce que vous avez fait pour nous ; c'est que, si l'on voulait vous punir de votre compassion pour de pauvres exilés, j'irais me jeter aux pieds de mon cousin Louis, qui est si bon, afin qu'il ne vous arrivât point malheur.

LE ROI

Merci ! (À part.) Chère petite Henriette !

CHARLES

Au revoir, donc, monsieur, et que Dieu vous garde ! Viens, chère petite sœur, afin que je ne te quitte qu'au dernier moment. Hélas ! je regrette bien de ne pas avoir vu le roi !

(Charles et Henriette s'avancent vers le fond ; le roi se tient à leur portée, de manière à entendre ce qu'ils disent.)

LE ROI, à part

Il regrette de ne m'avoir point vu !

HENRIETTE

Explique-moi toujours ce que tu voulais lui demander, frère, et peut-être l'occasion se présentera-t-elle...

CHARLES

Écoute bien ceci, petite sœur, quoique cela soit bien grave et bien sérieux pour toi...

HENRIETTE

Je ne sais si, un jour, je redeviendrai joyeuse et gaie ; mais je sais que, jusqu'ici, le malheur m'a faite assez sérieuse et assez grave pour exécuter ce que tu peux me dire.

CHARLES

Eh bien, il y a un homme qui, maintenant que M. Cromwell est mort, tient dans sa main les destinées de l'Angleterre ; il n'a qu'un mot à dire pour renverser M. Richard Cromwell et m'élever sur le trône ; cet homme est en Écosse, il a une armée, et, si j'avais eu un million, j'aurais peut-être eu cet homme.

HENRIETTE

Un million ! Oh ! mon Dieu, M. de Mazarin qui en a tant, de millions !... Et comment s'appelle cet homme ?

CHARLES

Il s'appelle M. Monk. Peut-être, quoique la chose soit assez improbable, peut-être mon cousin Louis eût-il pu me prêter ce million, et alors, pauvres exilés, il y avait une chance que notre fortune changeât, et que nous redevinssions, moi, un vrai roi, et toi, une vraie princesse royale.

HENRIETTE

Et peut-être alors aussi mon cousin Louis, que j'aime tant, et qui ne me regarde même pas, eût-il fait attention à la pauvre petite Henriette... Ah !

LE ROI, à part

Tiens !... Ah ! chère cousine, et moi qui ne me doutais pas de

cela !

CHARLES

Allons, il faut se quitter... Ah ! demain va recommencer l'exil qu'un instant j'ai cru fini ce soir !... Adieu, sœur !

HENRIETTE

Adieu, Charles ! adieu !

CHARLES

Que je t'embrasse encore, une fois pour toi, une fois pour ma mère... Ah ! si jamais je redeviens roi, comme je tâcherai de lui faire oublier ce qu'elle a souffert !

HENRIETTE

Et moi, je vais tâcher de lui faire attendre moins douloureusement l'instant où tu seras roi... Adieu !

CHARLES

Adieu !...

(Il sort ; Henriette referme la porte sur lui.)

Scène XIV

Le roi, Henriette.

HENRIETTE

Oh ! monsieur de Bouchavannes, croyez bien que je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour nous !

(Elle sort.)

Scène XV

Le roi, Charlotte, à la fenêtre de la tourelle.

LE ROI

Pauvre Charles ! pauvre Henriette !... Ah ! c'est une triste et sombre besogne que celle de la politique, surtout quand on la fait comme M. de Mazarin ! Ainsi, chacun a sa somme de désirs dans ce monde : Georgette veut être comédienne ; M. Molière désire un privilège ; Bouchavannes sollicite une compagnie ; Charlotte demande cent mille livres ; Charles II a besoin d'un million ; Henriette... pauvre petite Henriette ! c'est la seule peut-être qui n'aura point ce qu'elle désire. Ah ! M. de Bouchavannes, ma foi,

pour le service que vous me rendez, ce n'est point une compagnie que je devrais vous donner, c'est un régiment... (Apercevant Charlotte à la fenêtre.) Comment ! vous êtes là ?

CHARLOTTE

Je vous ai dit que je vous aimais toujours ; j'attends que vous me disiez que vous m'aimez encore.

LE ROI, à part

Allons, je n'y échapperai pas. (Haut.) Plus que jamais !

CHARLOTTE

Et, si vous avez votre compagne, vous m'épouserez ?

LE ROI

Oui.

CHARLOTTE

Même quand je n'aurais pas mes cent mille livres ?

LE ROI

Même quand vous ne les auriez pas.

CHARLOTTE

Oh ! que vous êtes gentil ! oh ! que je vous aime !... À demain !

LE ROI

À demain !... (À part.) Ah ! ma foi, tant pis ! monsieur de Bouchavannes, vous voilà marié !

(Charlotte disparaît ; le roi reste seul.)

Scène XVI

Le roi, seul.

Minuit sonne.

Minuit, déjà ! jamais faction ne m'a paru plus courte... Ah çà ! mais je n'ai pas même eu le temps de faire savoir à Marie que je suis là... Bon ! voilà qu'on vient me relever.

Scène XVII

Le roi, Guiche, en mousquetaire ; deux mousquetaires.

GUICHE

Le mot d'ordre ?

LE ROI

Fortune et Fontainebleau.

GUICHE

La consigne ?

LE ROI

Laissez entrer... Ah çà ! mais depuis quand êtes-vous donc dans les mousquetaires, monsieur de Guiche ?

GUICHE

Le roi !

LE ROI

Remontez chez vous, et gardez-y les arrêts jusqu'à nouvel ordre, monsieur ; je ferai votre faction, comme j'ai fait celle de M. de Bouchavannes.

GUICHE

Mais, sire...

LE ROI

Remontez chez vous, pas un mot ! ni vous, messieurs, vous entendez ?

TOUS, s'inclinant

Sire !

(Ils sortent.)

Scène XVIII

Le roi, seul.

M. de Guiche déguisé en mousquetaire ! Que venait faire ici M. de Guiche sous ce déguisement ?... Ce soir, je l'ai vu s'approcher deux fois de Marie ; deux fois il lui a parlé ; une fois même, il m'a semblé que leurs mains se touchaient ; et cependant, j'avais repoussé tout soupçon, et Dieu sait qu'en venant ici, je n'avais nullement l'intention de l'épier ; mais m'y voilà ; m'y

voilà sous le déguisement qu'avait pris le comte... Jusqu'à présent, on dirait, en vérité, que la main de la Providence a conduit les événements de cette nuit. Allons jusqu'au bout, quelque chose que je puisse apprendre, quelque douleur qui me soit réservée : peut-être y a-t-il un enseignement suprême dans ce qui me reste à apprendre ; peut-être allais-je commettre quelque grande faute que Dieu veut m'épargner !... Il m'a semblé entendre le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait... Non... si... C'est la fenêtre de Marie. Voyons, attendons, et n'oublions pas que, du moment où il remplace M. de Tréville, c'est le comte de Guiche qui monte la garde de minuit à deux heures du matin.

Scène XIX

Le roi, Marie, à sa fenêtre.

MARIE

Vous êtes là, monsieur de Guiche ?

LE ROI, à part

Oh ! c'était bien lui qu'elle attendait !

MARIE

Armand ! (Le roi s'approche.) C'est bien vous, n'est-ce pas ?

LE ROI, de même

Ah ! par ma foi, puisque tout le monde ici me trompe, combattons au moins à armes égales. (À Marie.) Oui, c'est moi.

MARIE

M. de Tréville a donc consenti à vous céder sa place ?

LE ROI

Et vous, Marie, vous avez donc consenti à m'accorder cette faveur que je sollicitais de vous avec tant d'instances ?

MARIE

Oui, Armand ; car j'ai pensé qu'une double explication était absolument nécessaire entre nous, et que le moment était venu où je ne devais pas plus vous tromper pour le roi que tromper le roi pour vous. Depuis que le roi s'occupe de moi, comte, et particulièrement hier au Louvre, ce matin à la chasse, ce soir chez M. de

Mazarin, vous m'avez fait frémir vingt fois avec vos jalousies !

LE ROI

Mais, en effet, n'ai-je point quelques raisons d'être jaloux, Marie ?

MARIE

Oui ; mais plus vous avez de raisons d'être jaloux, Armand, moins, si vous m'aimez réellement, si vous m'aimez pour mon bonheur, si vous m'aimez pour mon avenir, moins vous devez le paraître... Je vous ai accordé ce rendez-vous parce que je ne veux pas, parce que je ne dois pas souffrir que cette double intrigue aille plus loin... Ou rendez-moi ma parole, comme, dans les circonstances où nous sommes, doit le faire tout bon gentilhomme ; ou dites-moi nettement : « J'ai votre parole, Marie ; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous me l'avez écrit ; j'exige de vous que vous fassiez à cette parole le sacrifice de l'amour du roi et de l'avenir que cet amour peut vous promettre ! » S'il s'agissait pour moi, aujourd'hui, d'être simplement la maîtresse du roi Louis XIV, je crois que vous n'auriez point à hésiter, et que je n'aurais aucun droit au sacrifice que je vous demande ; mais le roi m'aime sérieusement : il m'aime au point de faire de moi sa femme. Je n'ai pas encore sa parole ; mais il est tout près de me la donner, et, s'il me la donne, il la tiendra ! Vous savez ce que dit mon oncle : « Il y a dans le roi de l'étoffe pour un roi et quatre honnêtes hommes ! » Armand, voudriez-vous arracher la couronne de France d'un front où vous eussiez voulu, disiez-vous, mettre la couronne du monde ?

LE ROI

Mais alors, Marie, vous aimez donc le roi ?

MARIE

Écoutez-moi, Armand, et croyez bien que la haute position à laquelle je suis près d'atteindre reste en dehors de ce que je vais vous dire. Je ne vous parle point ici du fils de Louis XIII, du petit-fils d'Henri IV, de celui qui commande à vingt-cinq millions d'hommes ; je vous parle d'un beau, noble et séduisant gentil-

homme qui, fût-il simple comte ou simple baron, aurait encore en lui, dans sa jeunesse, dans sa grâce et dans sa courtoisie, tous les avantages qui peuvent séduire une femme. Il ne serait donc pas étonnant que mon cœur, entraîné vers vous d'abord, hésitât maintenant entre le roi et vous ; mais, à ce que je viens de vous dire, ajoutez ceci : le roi est le roi, et, je vous le répète, il s'est presque engagé à m'épouser. Armand, ne me faites pas repentir toute ma vie du sentiment que vous m'aviez inspiré ; vous savez mieux que personne le peu de pas que nous avons faits sur le chemin de cet amour : je ne vous ai rien accordé que d'innocentes faveurs ou de fugitives promesses... Armand, rendez-moi mes lettres, tenez, comme je vous rends les vôtres ; quittez la cour sous le premier prétexte venu ; cessez d'exciter la jalousie du roi ; souvenez-vous de sa rupture avec mademoiselle de la Motte, lorsqu'il lui a été prouvé qu'elle avait aimé Charamante. Laissez-moi accomplir ce merveilleux destin ; permettez que je suive cette fortune qui doit laisser si loin d'elle la fortune de mes sœurs, tant de fois jalou-sées par moi, et je vous bénirai, Armand ! et, plus encore, je vous aimerai comme mon véritable, comme mon meilleur ami !

LE ROI

Merci, Marie, vous m'aviez promis d'être franche, et ma bonne fortune veut que vous l'ayez été. J'étais venu ici plein de joie et d'espérances : Marie, vous venez de briser mon bonheur, de souffler sur cette première flamme de la jeunesse que la même femme presque toujours allume et éteint ! Marie, ne m'en veuillez pas de ma promptitude à vous obéir. Je suis comme le roi, je ne veux point d'amour partagé ; il me faut, à moi, la double virginité du cœur et de l'âme... Marie, Marie, je vous le dis avec des larmes plein les yeux, à partir de ce moment, vous êtes libre !

MARIE

Armand !

LE ROI

Adieu, Marie !... Demain, vous aurez vos lettres, et celui dont vous craignez la présence, celui dont l'amour a osé entrer en lutte

avec l'amour d'un roi, celui dont la jalousie n'a pas craint de vous menacer, celui-là aura quitté la cour.

(On frappe trois coups à la petite porte.)

MARIE, essayant de lui prendre la main

Armand !

LE ROI, repoussant la main de Marie

Un homme que votre oncle attend dans l'Orangerie frappe à cette porte, Marie ; je suis de garde, et ma consigne est de lui ouvrir. Rentrez chez vous, et refermez votre fenêtre ; je désire, comme vous devez le désirer vous-même, que personne autre que moi ne vous voie et ne vous entende !

MARIE

Et, demain, j'aurai mes lettres ?

LE ROI

Vous les aurez, foi de gentilhomme !

MARIE

Merci !

(Elle referme la fenêtre.)

Scène XX

Le roi, seul.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce pour mon bonheur, est-ce pour mon désespoir que vous venez d'arracher ce voile de dessus mes yeux ?... Mais on frappe pour la seconde fois... Oui, oui, j'entends, et j'y vais !

Scène XXI

Le roi, Pimentel.

LE ROI

Vous êtes la personne qu'attend le cardinal Mazarin ?

PIMENTEL

Oui.

LE ROI

Vous avez le mot de passe, alors ?

PIMENTEL

Espagne et France.

LE ROI

Et vous apportez des nouvelles de Madrid ?

PIMENTEL

Des plus importantes !

LE ROI

La reine d'Espagne est accouchée ?

PIMENTEL

Oui.

LE ROI

D'un garçon ou d'une fille ?

PIMENTEL

Mais, monsieur, ce secret ne doit être confié qu'au cardinal.

LE ROI

Oh ! j'espère, cependant, que vous aurez la bonté de me le dire, à moi, avant de le lui dire, à lui.

PIMENTEL

Et qui êtes-vous pour parler sur ce ton à l'ambassadeur d'Espagne ?

LE ROI

Je suis le roi de France, monsieur !

PIMENTEL

Oh ! que d'excuses, sire !... Mais comment vous reconnaître sous ce déguisement ?

LE ROI

J'ai un ordre à donner au capitaine des gardes qui fait sa ronde de nuit ; allez m'attendre sous cette voûte, monsieur ; nous reprendrons la conversation chez moi.

(Pimentel s'incline et s'éloigne.)

Scène XXII

Le roi, Guitaut et quatre hommes ; Pimentel, sous la voûte.

LE ROI

Venez ici, monsieur Guitaut. (Levant son chapeau.) Vous me

reconnaissez ?

(Un homme éclaire le visage du roi avec une lanterne.)

GUITAUT

Le roi !... Sa Majesté a-t-elle quelque ordre à me donner ?

LE ROI

Vous arrêterez à l'instant M. le comte de Guiche... Me voici, monsieur Pimentel.

(Il s'éloigne et disparaît avec l'ambassadeur d'Espagne.)

Scène XXIII

Guitaut et ses quatre hommes.

GUITAUT

Ah ! le roi est donc réellement roi, enfin !

LE SERGENT

Comment cela, capitaine ?

GUITAUT

Il vient de m'ordonner d'arrêter M. le comte de Guiche !

ACTE CINQUIÈME

Chez le roi.

Scène première

Montglat, Dangeau, Villequier, courtisans,
attendant le lever du roi.

MONTGLAT, tirant sa montre

Huit heures cinq minutes... Messieurs, le roi est en retard de cinq minutes sur l'heure de son lever ! il faut qu'il y ait indisposition de Sa Majesté.

VILLEQUIER

Ou, ce qui est encore plus probable, que Sa Majesté soit avec son agent secret.

DANGEAU

Cela ne m'étonnerait pas ! J'ai vu entrer, ce matin, au château, un homme dont la figure m'est complètement inconnue.

VILLEQUIER

Quel âge ?

DANGEAU

De trente-quatre à trente-six ans, l'œil noir, la figure triste, des moustaches.

VILLEQUIER

Vous qui le connaissez, Monglat ?

MONTGLAT

Qui ?

VILLEQUIER

L'agent secret ! son signalement correspond-il à celui que donne Dangeau ?

MONTGLAT

Oui et non, messieurs. L'agent secret de Sa Majesté, pour ne pas être reconnu, change trois ou quatre fois d'âge, de visage et de costume par jour, et le double par nuit.

DANGEAU

Mais il ne dort donc pas ?

MONTGLAT, gravement

Très-peu ! Cette faculté, jointe à une excessive activité, permet à cet homme extraordinaire de remplir, avec autant d'exactitude que de persévérance, le fatigant métier qu'il a entrepris.

VILLEQUIER

Alors, vous croyez, Montglat, que c'est lui qui est avec le roi ?

MONTGLAT

Je n'affirme point ; mais comme le roi m'a demandé, hier au soir, une clef des portes extérieures du château, je ne doute point qu'il n'ait, ce matin, une foule de nouvelles et de secrets à nous dire.

DANGEAU

Messieurs, en fait de nouvelles, vous savez que les deux dames qui sont arrivées hier incognito à Vincennes ne sont autres que madame la duchesse de Savoie et la princesse Marguerite, sa fille ?

MONTGLAT

C'est moi qui leur ai envoyé des voitures jusqu'à Orléans.

VILLEQUIER

En fait de secrets, vous savez que M. Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, est sorti de chez le roi à deux heures de la nuit ?

MONTGLAT

C'est moi qui l'ai attendu à la grille d'honneur, et qui l'ai introduit dans la chambre à coucher du roi.

DANGEAU

Tout cela est moins étonnant, messieurs, que l'arrestation de M. de Guiche, opérée ce matin à quatre heures par Guitaut.

VILLEQUIER

Impossible ! Guiche, le favori du roi ?

MONTGLAT

Quant à cette nouvelle, je vous la donne comme certaine : c'est moi qui ai été réveiller Guitaut ; le bonhomme a même le sommeil très-dur !

DANGEAU

Tout cela explique comment Sa Majesté est de dix minutes en

retard, messieurs.

MONTGLAT, tirant sa montre

De onze minutes et demie... Aussi, je le répète, sans doute se passe-t-il quelque chose de grave.

Scène II

Les mêmes, Molière.

MOLIÈRE

Messieurs, Sa Majesté vous prie de recevoir ses regrets : elle n'aura pas de petit lever ce matin ; elle désire, cependant, que personne ne s'éloigne, ayant, dit-elle, une communication importante à faire à la cour.

VILLEQUIER

Qui donc est celui-là ?

DANGEAU

Justement l'homme que j'ai vu entrer ce matin à Vincennes.

VILLEQUIER

L'agent secret ?

MONTGLAT

Eh ! non, messieurs, c'est le nouveau valet de chambre de Sa Majesté, M. Molière, le fils du vieux Poquelin, tapissier de la couronne ; c'est un comédien que le roi a pris en amitié, on ignore pourquoi. Je sais cela parce que Bontemps, le valet de chambre ordinaire du roi, a refusé hier de faire le lit de Sa Majesté avec le nouveau venu, sous prétexte qu'il ne familiarisait pas avec un histrion. Je vous réponds du fait : Bontemps est venu consulter là-dessus ma grande connaissance de l'étiquette.

DANGEAU

Et vous avez donné tort ou raison à Bontemps ?

MONTGLAT

Je lui ai donné tort : il y a un édit du roi Louis XIII, en date du 16 avril 1641, défendant que l'état d'acteur puisse être imputé à blâme.

MOLIÈRE

Vous avez entendu, messieurs ?

MONTGLAT

Dites au roi, monsieur Molière, que nous nous tenons à sa disposition, selon ses ordres.

Scène III

Molière, seul.

Allons, il paraît que le conseil que j'ai donné à Sa Majesté fait son effet : il n'est plus question ici que de l'agent secret du roi ; tout le monde l'a vu : l'un, venant à cheval ; l'autre, s'en allant à pied ; celui-ci, se promenant triste et soucieux dans les allées les plus solitaires du parc ; celui-là, donnant gaiement à manger des biscuits aux cygnes du grand bassin ; il est brun, il est blond, il est noir, il est grand, il est petit ! M. de Montglat a un rendez-vous avec lui, ce soir ; M. de Villequier déjeune avec lui, demain matin ; M. Dangeau hésite à le recevoir avant d'être certain qu'il a fait ses preuves, et qu'il peut monter dans les carrosses du roi. En attendant, chacun dénonce les espérances et les projets de son voisin, et avoue même les siens, de peur d'être prévenu par l'agent secret ; le roi reçoit lettres sur lettres et confidences sur confidences. Oh ! pauvres jouets de l'ambition, du pouvoir et de la fortune, qui prenez pompeusement le titre d'hommes, comme vous êtes bien les mêmes, que vous rampiez à la surface de la terre, soit du temps d'Aristophane, soit du temps de Plaute, et j'allais dire, orgueilleux que je suis, soit du mien !

Scène IV

Le roi, Guitaut, Molière.

LE ROI, regardant un paquet de lettres

Merci, Guitaut. Et qu'a-t-il dit, quand vous l'avez arrêté ?

GUITAUT

Ce qu'ils disent tous quand on les arrête : « Je ne sais pas pourquoi Sa Majesté... » Mais, lorsque je lui ai demandé les lettres de la personne qui lui renvoyait les siennes, il a paru comprendre, et m'a remis ce paquet sans difficulté.

LE ROI

C'est bien, Guitaut... Retournez près de M. de Guiche, et dites-lui qu'il est libre, mais à la condition de rejoindre à l'instant l'armée, et de ne revenir à Paris que lorsque je l'y rappellerai.

GUITAUT

Les ordres de Sa Majesté seront ponctuellement accomplis.
(Il salue et sort.)

Scène V

Le roi, Molière.

LE ROI

Je suis libre, à ce qu'il paraît, monsieur Molière ?

MOLIÈRE

Oui, sire ; mais, comme le roi le désire, personne ne s'éloignera.

LE ROI

C'est bien, monsieur... Voici la liste des personnes que je veux recevoir ce matin. Depuis vingt-quatre heures, grâce au conseil que vous m'avez donné, les choses ont si rapidement marché, que la comédie dans laquelle je vous ai donné le rôle de mon conseiller touche à son dénouement ; vous en avez vu le commencement, monsieur Molière : vous en verrez la fin.

MOLIÈRE

Sire, il est impossible d'être plus reconnaissant au roi qu'on respecte, au souverain qu'on adore, que je ne le suis à Votre Majesté ; enfin, il est impossible d'être plus profondément touché que je ne le suis des bontés dont le petit-fils d'Henri IV honore un pauvre poète ; mais oserai-je dire à Sa Majesté que, cette comédie achevée, je lui demande la permission de me retirer et de reprendre ma vie de théâtre ?... Je ne suis point un homme de cour : je suis un pauvre bohème comme Callot ou Salvator Rosa, tenant un pinceau d'une main, une plume de l'autre, raillant, crayonnant, griffonnant... Roi chez mes pareils, je suis esclave ici ; honoré dans les coulisses de mon théâtre à l'égal d'un empe-

reur, je suis méprisé dans les antichambres du roi à l'égal d'un paria. Par exemple, si le roi a mal dormi cette nuit et a attribué cette insomnie à la façon dont son lit était fait...

LE ROI

Oui, je sais cela, monsieur Molière : Bontemps a refusé de faire mon lit avec vous, sous prétexte, sans doute, non pas qu'un poète n'était pas son égal, mais qu'il n'était pas l'égal d'un poète ; ce que vous avez pris pour de l'orgueil, c'était de l'humilité. Au reste, cette dette de mon vieux Bontemps vis-à-vis de vous, je la prends pour moi, monsieur Molière, et nous la réglerons aujourd'hui même ensemble. En attendant, jetez un coup d'œil sur ma liste, et veillez à n'introduire près de moi que les personnes qui y sont portées.

MOLIÈRE

Si j'osais faire observer à Votre Majesté qu'il y manque un nom...

LE ROI

Lequel, monsieur ?

MOLIÈRE

Celui de mon père, sire. Ne devait-il pas venir prendre, ce matin, certaine lettre de cachet ayant pour but de faire emprisonner certain mauvais sujet de fils ?

LE ROI

Vous avez raison. Donnez l'ordre de le faire entrer, s'il se présente.

(Molière sort.)

Scène VI

Le roi, seul.

Il tombe accablé sur un fauteuil.

Oh ! Louis ! Louis ! tu as voulu être roi, et tu ne peux pas même être homme ! Comment porteras-tu, pauvre néophyte du pouvoir, le fardeau d'un empire, toi qui ne sais point porter le poids d'une douleur ?... Voici ses lettres... les lettres de Marie,

adressées à un autre que moi... Je ne les ai point lues, je ne les lirai point ; mais, sans doute, ce qu'elle m'a écrit, à moi, avant de me l'écrire, elle le lui écrivait, à lui ! À part les titres changés, qui sait ? quelqu'une de ces lettres a peut-être servi pour nous deux ! À chacun de nous, à coup sûr, du moins, elle a dit, elle a redit, elle a répété ces trois mots doux et terribles, ce mensonge perpétuel de la vie, avec lequel la femme nous berce de notre naissance à notre tombe : « Je vous aime ! » (Avec douleur.) Oh ! moi aussi, je vous aimais, Marie ! je vous aimais à en devenir fou, à faire de vous ma femme, à faire de vous une reine ! Si l'on était venu me dire ce que j'ai entendu cette nuit, je n'eusse point voulu le croire ; vous m'avez désabusé vous-même ! Merci, Marie, pour cette guérison de la douce blessure que vous m'aviez faite !... On vient... Henriette ! autre cœur saignant ! Celui-là, du moins, je puis le guérir.

Scène VII

Le roi, Henriette.

HENRIETTE

Sire !

LE ROI

Venez ici, chère Henriette, et regardez-moi.

HENRIETTE

Oh ! mon Dieu, sire, savez-vous que, si votre regard n'était pas si bon et votre voix si affectueuse, savez-vous que j'aurais grand'peur ?

LE ROI

Et pourquoi cela ?

HENRIETTE

Vous avez désiré me voir ce matin, me voir seule, me parler en particulier ; que pouvez-vous avoir à dire à une pauvre enfant comme moi ?

LE ROI, la regardant avec une grande tendresse

J'ai à vous dire, Henriette, que vous avez non-seulement de

beaux yeux, une bouche charmante, des cheveux admirables, mais encore un noble cœur !

HENRIETTE

Mon cousin !...

LE ROI

Vous avez toujours été bonne et tendre fille, consolatrice de votre mère dans la douleur ; aujourd'hui, vous êtes sœur fidèle et dévouée, consolatrice de votre frère dans l'exil.

HENRIETTE

Mon Dieu, que voulez-vous dire ?

LE ROI

Que je trouve beau et grand, ma chère Henriette, quand un frère est détrôné, proscrit, fugitif, quand un ordre injuste et tyrannique le force à quitter le pays qui devait être sa seconde patrie, de lui adoucir, au moins, par des caresses et des larmes – hélas ! pauvre enfant, c'est tout ce que vous aviez à lui donner ! – de lui adoucir, au moins, l'heure cruelle du départ.

HENRIETTE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! votre agent secret vous a tout dit ? (Elle tombe à genoux.) Pardon, sire ! pardon !

LE ROI

Non-seulement je vous pardonne, mais encore je vous félicite, Henriette. Maintenant, écoutez.

HENRIETTE

Oh ! oui, j'écoute ! mais il me semble que je rêve.

LE ROI

Je vais vous prouver que vous veillez, chère cousine. Cette nuit, en vous quittant, votre frère vous a dit... près de la petite porte de l'Orangerie, vous rappelez-vous ?... qu'un million lui suffirait peut-être pour acheter M. Monk.

HENRIETTE

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI

Voici, dans ce portefeuille, le million que désirait votre frère ; faites-le-lui passer, Henriette. Je veux qu'il le tienne de votre

main : si la négociation réussit, eh bien, c'est à vous, à vous seule qu'il devra le trône d'Angleterre.

HENRIETTE

Mais ce million, sire...

LE ROI, avec mélancolie

Il m'avait été envoyé par M. de Mazarin pour les fêtes que je devais donner ; mais cœur en deuil – et vous devez savoir cela, Henriette –, cœur en deuil fuit le bruit et les plaisirs. Je n'ai plus besoin de ce million, Henriette ; je vous le donne sans regrets ; prenez-le donc sans remords. Que votre frère me pardonne seulement de faire si peu maintenant ; peut-être, plus tard, ferai-je davantage.

HENRIETTE

Oh ! merci ! merci !

LE ROI

Allons, chère Henriette, ne perdez pas de temps... Votre frère devait partir ce matin ; j'espère qu'il n'est pas encore parti.

HENRIETTE

Oh ! permettez-vous que j'aille moi-même... ?

LE ROI

Je le désire.

(Il la reconduit jusqu'à la porte.)

HENRIETTE

Que vous êtes bon !

(Elle sort.)

Scène VIII

Les mêmes, le duc d'Anjou, dans l'antichambre.

D'ANJOU

Louis ! Louis ! mais dis donc que je peux entrer chez toi quand je veux, moi ! Voilà M. Molière qui me défend ta porte, à moi qui la lui ai ouverte, l'ingrat !

MOLIÈRE

Sire, ayez la bonté de dire à M. le duc d'Anjou que je ne suis point un ingrat ; que seulement j'exécute les ordres qui m'ont été

donnés.

D'ANJOU

C'est égal, j'entre.

LE ROI

Allez, Henriette ! allez !

(Elle sort.)

Scène IX

Le duc d'Anjou, le roi.

D'ANJOU, avec un gros soupir

Ah !...

LE ROI

Qu'as-tu donc, d'Anjou ? Tu as l'air presque aussi triste que moi !

D'ANJOU

Si je suis triste, Louis, ce n'est pas pour rien !

LE ROI

Triste, toi ? triste, avec trente mille livres dans tes poches, c'est-à-dire avec des plumes à tes chapeaux, avec des dentelles à tes manchettes, avec des boucles de diamants à tes jarretières, avec des passementeries d'or à tes manteaux ?

D'ANJOU

Hélas ! justement, c'est parce qu'il faut que je dise adieu aux passementeries, aux diamants, aux dentelles et aux plumes, que je suis triste ! – Les trente mille livres que m'avait données M. de Mazarin, tu sais ?

LE ROI

Oui.

D'ANJOU

Eh bien, elles sont retournées dans ses coffres !

LE ROI

Il te les a reprises ?

D'ANJOU

Non, il a agi moins honnêtement : il me les a regagnées au jeu ; et quand j'ai été ruiné, quand ma poche a été veuve de son

dernier écu, quand j'ai voulu jouer sur parole, il m'a dit : « Fi ! monseigneur, que c'est laid d'être déjà joueur à votre âge ! » De sorte que tu vois !...

(Il retourne ses poches.)

LE ROI

Et tu as compté sur moi ?

D'ANJOU

Pour remplir les vides... Je t'ai offert, hier, ta part de mes trois mille pistoles ; je viens te demander ma part de ton million : c'est tout simple.

LE ROI

Pauvre d'Anjou, tu tombes mal !

D'ANJOU

Bon ! le cardinal te l'aurait-il regagné aussi, ton million ?

LE ROI

Non, mais j'en ai disposé.

D'ANJOU

Oh ! et quand t'en donnera-t-il un autre ?

LE ROI

Je ne sais pas ; mais sois tranquille, s'il tarde trop, je le prendrai sans le lui demander.

D'ANJOU

Tu vas donc devenir roi ?

LE ROI

Je l'espère !

D'ANJOU

À partir de quel jour ?

LE ROI, avec un soupir

À partir d'aujourd'hui !

D'ANJOU

Personne ne le sait encore ?

LE ROI

Non.

D'ANJOU

Eh bien, laisse-moi être le premier à t'en faire mon compli-

ment... Sire, j'ai l'honneur...

Scène X

Les mêmes, Molière, grattant à la porte.

LE ROI

Entrez.

MOLIÈRE

Le roi m'excusera, mais, madame la comtesse de Verceil et sa fille partant à midi, et le roi ayant donné audience à mademoiselle Charlotte...

LE ROI

Qu'elle entre !

D'ANJOU

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle Charlotte ? (Molière introduit Charlotte, qui reste toute honteuse près de la porte d'entrée.) Ah ! c'est la demoiselle d'honneur de ma cousine Marguerite !... Dis donc, Louis, aussitôt ton million touché, n'est-ce pas ?...

LE ROI, lui tendant la main

Sois tranquille, je te donnerai tes trois mille pistoles.

D'ANJOU

Merci !... Oh ! la jolie bague !

LE ROI, avec tristesse

Tiens, prends-la.

D'ANJOU

Pour moi ?

LE ROI

Oui, elle te rappellera que c'est toi qui m'as félicité le premier sur ma royauté future.

D'ANJOU

Oh ! la jolie bague ! la jolie bague !... Merci, Louis ! (En passant devant Charlotte.) Tenez, voyez, la jolie bague !

CHARLOTTE, toujours inquiète

Oui, monseigneur.

Scène XI
Le roi, Charlotte.

LE ROI

Heureux d'Anjou ! une bague donnée, trois mille pistoles promises, et le voilà le plus heureux prince de la terre ! (À Charlotte.) Venez, mademoiselle.

CHARLOTTE

Pardon, sire, mais on s'est trompé, n'est-ce pas ? en me disant que Votre Majesté me faisait l'honneur de m'accorder une audience.

LE ROI

Qui vous fait supposer que l'on se soit trompé ?

CHARLOTTE

C'est que... c'est que, moi, je n'ai rien à dire à Votre Majesté... Non, rien !

LE ROI

Mais si le roi a quelque chose à vous dire, à vous ?

CHARLOTTE

À moi ! Que peut avoir à me dire le roi ?

LE ROI

Il peut avoir à vous demander des nouvelles de la princesse Marguerite et de sa mère.

CHARLOTTE

Elles se portent bien, sire, très-bien !

LE ROI

Madame la régente part à midi, à ce que l'on m'assure ?

CHARLOTTE

Oui, sire.

LE ROI

Elle retourne à Turin ?

CHARLOTTE

À Turin, oui.

LE ROI

Et quelle impression lui produit ce départ ?

CHARLOTTE

Elle est fort triste.

LE ROI

En échange, la princesse Marguerite doit être fort gaie, elle ?

CHARLOTTE

Fort gaie ?

LE ROI

Oui ; n'est-ce point l'effet que lui a produit, hier, quand la reine mère est montée chez ces dames, toute furieuse, la nouvelle de l'amour avoué du roi pour mademoiselle de Mancini ?

CHARLOTTE, à part

Mes propres expressions !...

LE ROI

Et cette gaieté se comprend, quand elle a eu la crainte d'épouser un homme qu'elle n'aime pas...

CHARLOTTE

Oh !

LE ROI

Elle va revoir le seigneur don Ranuce, le duc Farnèse !

CHARLOTTE

Oh !...

LE ROI

Qu'elle aime tendrement.

CHARLOTTE

Oh !...

LE ROI

Et qui a promis à une certaine demoiselle d'honneur qu'on appelle Charlotte Godefroy...

CHARLOTTE

Mon Dieu !

LE ROI

Laquelle, de son côté, aime M. le vicomte de Bouchavannes...

CHARLOTTE

Mon Dieu !...

LE ROI

Cent mille livres, en manière de cadeau de nocés, s'il épousait la princesse Marguerite.

CHARLOTTE

Mon Dieu !... À l'aide ! au secours ! je vais me trouver mal !

LE ROI

Vous ferez mieux de rappeler toutes vos forces et d'aller prendre, sur cette table, là-bas, voyez, ce papier plié en quatre...

CHARLOTTE

Sire, ce serait avec bien du plaisir, mais les jambes me manquent !

LE ROI

Et qui est la commission de capitaine du vicomte de Bouchavannes...

CHARLOTTE

Sa commission de capitaine ? Oh ! sire, que de remerciements !... Pardon, sire !

LE ROI

Mais que vous ne lui donnerez qu'à la condition, condition du reste facile à remplir, qu'il sera votre mari d'ici à six semaines. Et maintenant, je n'ai plus qu'une chose à vous dire : si le duc Farnèse, à qui j'épargne des voyages fort dispendieux en France, en n'épousant point la princesse Marguerite, est assez ladre pour ne pas vous donner les cent mille livres promises, je vous les donnerai, moi.

CHARLOTTE

Oh ! sire !

LE ROI

Eh bien, qu'avez-vous ?

CHARLOTTE

Sire, la peur, l'émotion, la joie me font un tel effet, que je ne vois plus la porte !... (Il la conduit vers la porte.) Mais comment pouvez-vous savoir... ?

LE ROI

Laissez-moi vous rendre un baiser que vous m'avez donné

cette nuit, au pied de l'escalier de la tourelle, dans la cour de l'Orangerie. Je ne veux rien avoir à M. de Bouchevannes.

CHARLOTTE

Ah ! mon Dieu ! (La porte s'ouvre ; Mazarin paraît. Charlotte recule ; Mazarin fait quelques pas en avant ; elle passe derrière lui, et disparaît en tenant sa tête dans ses deux mains, et en continuant de crier.)
Mon Dieu ! mon Dieu !

Scène XII

Le roi, Mazarin.

LE ROI, à lui-même

Encore deux heureux ! J'en ai presque un instant oublié mon malheur.

MAZARIN regardant autour
de lui d'un air étonné

Votre Mazesté me fait demander ?

LE ROI

Oui, monsieur, oui.

MAZARIN

Votre Mazesté a reçu le million ?

LE ROI

Bernouin me l'a remis.

MAZARIN

C'est que, comme Votre Mazesté me priait de passer chez elle, ze craignais...

LE ROI, avec hauteur

Je vous ai prié de passer chez moi, monsieur, parce que j'ai à vous entretenir de plusieurs affaires importantes, relatives au gouvernement du royaume et à notre politique intérieure et extérieure.

MAZARIN

Plaît-il, sire ?

LE ROI

Oui, cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur de Mazarin, que je vous parle de cette façon ? Mais il y a des choses qui touchent

de si près à mes prérogatives comme roi, ou à mes sentiments comme homme, que je m'étonne toujours que vous accomplissiez ces choses-là sans me consulter.

MAZARIN

Votre Mazesté veut parler... ?

LE ROI

Je veux parler, monsieur, du refus que vous avez fait à M. de Condé de rentrer en France, et de l'ordre que vous avez donné à mon cousin Charles de quitter Vincennes.

MAZARIN

Votre Mazesté sait... ?

LE ROI

Je sais que Guénaud est parti, hier au soir, pour Bruxelles, et que le roi Charles II a été prévenu par Guitaut d'avoir à quitter Vincennes ce matin.

MAZARIN

Oh ! oh !...

LE ROI

Pourquoi ne saurais-je pas cela, monsieur ? C'était moins difficile à savoir, vous l'avouerez vous-même, que le chiffre exact de votre fortune ! Vous savez, je veux parler des trente-neuf millions deux cent soixante mille livres.

MAZARIN

Bien zoué, sire ! ze souis oun trop habile homme pour ne pas rendre zoustice à l'habileté... Ma, comme le roi semble me faire oun crime dou refous fait à monsou de Condé et de l'ordre donné à Sa Mazesté Charles II, ze vais tâcer de me zoustifier en doux paroles.

LE ROI

Faites, monsieur : laissez-moi seulement changer le mot de justification en celui d'explication.

MAZARIN

D'abord, sire, ze n'ai point refusé à monsou de Condé sa rentrée en France : ze l'ai azournée.

LE ROI

Oui, à la fin de sa convalescence, et vous avez fixé le terme de cette convalescence à deux mois.

MAZARIN

Sire, ze souis soûr des zens que z'emploie ; en conséquence, vous n'avez sou ce qui s'est passé ni par Bernouin, ni par Guénaud, ni par personne de ma maison ; vous l'avez sou par hasard ! ma vous le savez, c'est l'important. Eh bien, z'ai retenou monsou de Condé hors de France parce que, tout en rendant zoustice à ses grandes qualités comme zénéral, ze connais son caractère comme homme politique. Monsou de Condé, oune fois à la cour au lieu d'être à l'armée, monsou de Condé, n'ayant plous de batailles à gagner, soit pour Votre Mazesté, soit contre Votre Mazesté, monsou de Condé fera de l'intrigue ! il voudra vous marier, non pas selon votre goût ou selon les ézizences de la politique, ma selon ses désirs et ses intérêts, à loui. Or, tant que le roi ne sera pas marié, ou tout au moins n'aura pas pris oune résolution irrévocable à l'endroit de son mariaze, z'aime autant que monsou de Condé soit à Brousselles que d'être à Paris.

LE ROI

Sur ce point, je vous donne raison, monsieur, et je vous promets qu'avant que M. de Condé soit à Paris, j'aurai pris une résolution irrévocable.

MAZARIN

Alors, il n'y aura plous d'inconvénient, et Guénaud pourra guérir monsou le Prince, et Votre Mazesté le rappeler près d'elle aussi vite que le permettront monsignor le bon Diou et monsignor le roi, mes deux seuls signors au ciel et sour la terre.

LE ROI

Passons donc au roi Charles II.

MAZARIN

Ah ! quant au roi Charles II, c'est autre chose, et Votre Mazesté va, dans oun instant, convenir avec moi que sa présence à Vincennes, à Paris et même en France était impossible à tolérer.

LE ROI

Vous avouerez tout au moins, monsieur, qu'il m'est permis, à moi qui ai été proscrit et fugitif comme lui, de vous demander une explication sur cet ordre donné par un ministre à un roi de quitter les États de son cousin et de son allié, comme s'il n'était qu'un simple particulier.

MAZARIN

D'abord, mon cer sire, oun roi dépossédé est à la fois moins et plous qu'oun simple particoulier, attendou qu'il est parfois zênant, zamais outile, danzereux touzours ! Pouis le roi Charles II est votre cousin, c'est vrai ; mais vous vous trompez en disant qu'il est votre allié : votre allié, sire, c'est monsou Riçard Cromwell, protettour de la Grande-Bretagne. Enfin, si votre cousin est proscrit et fouzitif comme vous l'avez été, c'est qu'il avait le malhour de ne pas avoir près de loui oun Zoules Mazarin comme vous en avez ou oun ; sans cela, au liou de courir les grands chemins comme il le fait, il serait à cette heure sour le trône d'Angleterre.

LE ROI

Je sais tout ce que je vous dois, monsieur, et croyez bien que je ne l'oublierai jamais. Je rends justice à votre génie, auquel je reconnais devoir la paix, mon trône et ma puissance ; mais ce génie, si grand qu'il soit, ou juge mal la situation, ou fait une erreur. Je suis l'allié de M. Richard Cromwell, moi ? J'ignorais cela ! Le traité d'alliance avec le nouveau protecteur a-t-il été passé par vous à mon insu ? Alors, c'est vrai, car votre acte comme ministre engage le roi de France, qui a eu la faiblesse ou l'insouciance de laisser faire un pareil acte à son ministre.

MAZARIN

Sire, il y a trente ans que ze fais de la politique : avec le cardinale Zinette d'abord, pouis avec le cardinale de Riceliou, pouis, enfin, tout soul ; ze l'ai faite soit avec ardour, soit avec esprit... Z'ai ou de l'ardour dans ma zounesse ; z'ai ou de l'esprit touzours, ze pouis bien le dire, pouisque c'est le plous grand reproce

que l'on me fait... Eh bien, sire, cette politique, ze dois l'avouer, elle n'a pas touzours été très-honnête, ma elle n'a zamais été malhabile. Or, celle qu'il me faudrait souivre pour remettre le roi Çarles II sour le trône serait à la fois malhabile et malhonnête, sire !

LE ROI

Malhonnête ?

MAZARIN

Oui, puisque vous avez fait oun traité avec monsou Cromwell père.

LE ROI

Et même, dans ce traité, il a signé au-dessus de moi, il a mis son nom plus haut que le mien.

MAZARIN

Eh ! sire, c'est la faute de Votre Mazesté ! Pourquoi a-t-elle signé si bas ? Eh ! mon Dieu, monsou Cromwell il a trouvé ounne bonne place, il l'a prise ; c'est assez son habitoude, vous savez.

LE ROI

Oui, mais, comme je le disais aussi tout à l'heure, M. Cromwell est mort.

MAZARIN

Bon ! vous croyez cela parce qu'il est enterré ? Le roi est mort, vive le roi !... Le protettour est mort, vive le protettour ! Monsou Olivier Cromwell est mort ; ma monsou Riçard Cromwell a hérité de son père, et loui a soussédé. Or, le traité que vous avez signé avec le père, ce traité, il est valabe autant et plous que zamais ! Qu'y a-t-il de çanzé dans le fond ? Rien ! oun homme est trépassé, enterré, enseveli ; c'est la forme qui est ensevelie, enterrée, trépassée : le principe vit ! Eh ! mon Diou ! ze sais bien que c'est malhonnête, au point de voue de la famille, de signer oun traité avec oun homme qui a fait couper le cou à notre oncle, et, au point de voue de la morale, d'avoir contratté ounne alliance avec oun parlement qu'on appelle le parlement Croupion ; ma ce n'a point été malhabile au point de voue de la politique, attendou

qu'au moment où nos coffres étaient vides, monseigneur Cromwell m'a prêté cinq millions, et qu'au jour où je n'avais plus d'armée, il m'a envoyé six mille Écossais... Avec le traité, j'ai sauvé la France d'une guerre estérieure qu'elle n'était pas en état de soutenir ; avec l'argent, j'ai fait vivre Votre Majesté et son auguste famille, qui, sans cet argent, serait morte de faim ; avec les hommes, j'ai comprimé la révolte ! Vous voyez bien qu'il avait du bon parfois, ce seigneur Cromwell... La Hollande protège le roi Charles II, à qui je souhaite toute sorte de prospérités ; laissez faire la Hollande, où je le renvoie. Grâce à ce renvoi, elle se fâchera avec l'Angleterre ; l'Angleterre et la Hollande une fois fâchées, elles se battront... Ce sont les deux seules puissances maritimes de l'Europe ; laissez-les se battre, sire ! laissez-les détruire leur marine l'une par l'autre, et nous bâtirons une flotte avec les débris de leurs vaisseaux, si je trouve moyen d'économiser assez d'argent pour acheter des clous !

LE ROI

Il me semble, monsieur, que ce moment est venu, grâce aux trente-neuf millions deux cent soixante mille livres...

MAZARIN

D'abord, sire, il n'y a plus que trente-huit millions deux cent soixante mille livres, attendez que j'ai donné hier un million à Votre Majesté ; puis, sire, ces trente-huit millions deux cent mille livres ne m'appartiennent plus, et il se peut, quand l'heure dont nous parlons arrivera, que je sois mort, et que mon héritier, que je crois un peu prodigue, les ait dépensés.

LE ROI

Vous avez disposé de ces trente-huit millions par testament ? Et en faveur de qui, monsieur ?

MAZARIN

En faveur de celui au service de qui je les ai gagnés, sire... Tenez, veuillez jeter un regard sur ce testament ; il n'est pas fait depuis hier, puisqu'il est de l'écriture de monseigneur Colbert, mon premier commis, qui est à Lyon depuis deux mois.

LE ROI, après avoir lu

Comment, moi, votre unique héritier, votre légataire universel ? C'est à moi que vous voulez laisser toute votre fortune ?

MAZARIN

Cet arzent n'est-il pas le vôtre ? n'est-ce pas à votre service que ze l'ai gagné ? Pauvre ze souis venou sour la terre de France ; ze n'ai donc à demander à la terre de France qu'oune tombe à ma taille, et, dans cette tombe, le repos éternel.

LE ROI

Mais votre famille, monsieur de Mazarin ?

MAZARIN

Ze n'ai que des nevoux et des nièces, sire, et parfois Votre Mazesté m'a fait la grâce de m'appeler son père... D'ailleurs, ze connais le cour de Votre Mazesté : Votre Mazesté ne laissera pas dans la misère les parents dou bon servitour qui aura passé toute sa vie à son service et à celui de la France.

LE ROI, le regardant avec étonnement

Oh !... (Silence d'un instant.) Eh bien, écoutez, monsieur de Mazarin, comme ministre et comme père, je vais vous consulter sur la plus importante action de ma vie. Monsieur de Mazarin, j'aime votre nièce mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN

Oh ! mon roi ! mon cer roi !

LE ROI

Je l'aime au point d'en faire ma femme, si vous voulez bien me l'accorder.

MAZARIN

Sire ! sire ! c'est trop d'honneur pour le fils dou pauvre pêcheur de Pissina, de devenir le beau-père de son roi ; ma, cependant, si vous l'ézizez, comme mon devoir est de vous obéir...

LE ROI

Oui, mais je vous ai dit que j'attendais de vous un conseil, ayant un choix à faire entre une femme que j'aime et une princesse que je n'ai jamais vue, et qui, par conséquent, m'est indifférente... Dois-je épouser la femme que j'aime, c'est-à-dire

Marie de Mancini, ou la princesse qui m'est indifférente, c'est-à-dire l'infante d'Espagne ?

MAZARIN, avec agitation

Ma l'infante, sire, l'infante, vous ne pouvez l'épouser que si Sa Mazesté la reine d'Espagne accouche d'oun garçon !

LE ROI

Sa Majesté la reine d'Espagne est accouchée d'un garçon.

MAZARIN

En êtes-vous bien soûr, sire ? Comment savez-vous cela, si ze ne le sais pas, moi ?

LE ROI

Vous l'eussiez su cette nuit, si, cette nuit, M. Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, au lieu d'aller vous rejoindre dans l'Orangerie, où vous l'attendiez, n'avait été conduit directement chez moi.

MAZARIN

Par qui, sire ?

LE ROI

Par moi-même, monsieur.

MAZARIN

Oun garçon ! ouun garçon ! terrible nouvelle !

LE ROI

Voici la lettre du roi qui nous notifie la naissance d'un infant baptisé sous le nom de Charles.

MAZARIN

Cela ne dit pas que le roi d'Espagne nous accordera l'infante.

LE ROI

Voici la lettre de Philippe IV qui me l'offre. Maintenant, monsieur, qui dois-je épouser ? Marie de Mancini ou l'infante ?...

MAZARIN

Sire !... Ah ! Mazarin ! pauvre Mazarin !... Sire !... sire ! (Tom-
bant à genoux.) La gloire de mon roi et la grandeur de la France
avant tout !... Sire, le désespoir dans le cour, ma la conviction
dans l'âme, ze vous dis : Épousez l'infante !

LE ROI

Vous me dites cela ?

MAZARIN

Oui ; et, si ze vous disais autre çose, mon roi, il ne faudrait pas me croire ; il faudrait me dire : « Non, monsou, non ! vous êtes oune égoïste, oune ambitieux, oune mauvais ministre ! »

LE ROI

Ainsi, vous insistez ?

MAZARIN

Oh ! mon cer roi, soyez grand ! plous grand qu'aucoun des prédécessours de Votre Mazesté ! et que la postérité dise : « Oune ligne de cette grandour, le roi l'a doue au fils dou pauvre pêcheur de Pissina », et Mazarin, Mazarin... eh bien, il sera récompensé de ses trente ans de dévouement à votre père et à vous !

(Anne d'Autriche paraît à la porte.)

LE ROI

Ce n'est point à mes pieds qu'il faut me dire cela, monsieur, c'est dans mes bras, c'est sur mon cœur !

MAZARIN

Oh ! sire, sire ! merci dou grand honneur que vous me faites !

LE ROI

Ma mère !

MAZARIN

La reine !

LE ROI

Silence, monsieur ! J'attends ici votre nièce.

MAZARIN

Sire, ze vais obéir aux ordres de Votre Mazesté.

Scène XIII

Le roi, Anne d'Autriche.

ANNE, à part

Le cardinal dans les bras du roi... le roi attendant la nièce du cardinal... Tout est fini, décidé, accompli, et j'arrive trop tard !... N'importe ! (Au roi, qui vient à elle après avoir reconduit le cardinal.)

Sire...

LE ROI

Ma mère ?

ANNE

Il paraît que vous venez d'annoncer une grande et joyeuse nouvelle à Son Éminence.

LE ROI

Oui, madame, une nouvelle qui comble tous ses vœux, et satisfait tous les miens.

ANNE, avec amertume

Une nouvelle relative à votre mariage, sans doute ?

LE ROI

Votre sagacité habituelle ne vous a pas trompée, ma mère.

ANNE

Alors, tout est fini... vous avez fait choix d'une femme pour vous et d'une reine pour la France ?

LE ROI

Oui, madame.

ANNE

Vous avez fait ce choix sans me consulter ?

LE ROI

Mon choix connu, j'espère que ma mère l'approuvera.

ANNE

Et si, par hasard, il en était autrement ?... Ce choix, si je le réprouvais, si je le déclarais impolitique, antiroyal, impossible ?...

LE ROI

Ce serait un malheur, madame, mais qui ne changerait rien à ma résolution.

ANNE

Ainsi, cette résolution est irrévocable ?

LE ROI

Irrévocable, madame.

ANNE

Alors, c'est la guerre que vous me déclarez ? c'est une lutte que vous entreprenez contre votre mère ?

LE ROI

C'est votre tendresse que je vous prie de me conserver, c'est votre bénédiction que je vous demande.

ANNE

Ma bénédiction ! ma tendresse ! quand vous me frappez à la fois dans mon amour de mère et dans mon orgueil de reine ? Oh ! non, sire, vous n'y comptez pas.

LE ROI

Et à quoi dois-je m'attendre, madame ?

ANNE

À trouver en moi l'adversaire la plus acharnée de cette union ! Et, dès ce moment, je vous le dis, monsieur, mes précautions sont prises.

LE ROI, les dents serrées par la colère

Vos précautions ? Écoutez bien ceci, madame : il se peut que, quand je serai mort, quand je dormirai à Saint-Denis dans le caveau de mes ancêtres, dans le sépulcre de mes prédécesseurs ; quand je ne serai plus là, le fouet, l'épée ou le sceptre à la main, pour dire : « Je veux ! » il se peut qu'on heurte mes désirs, qu'on brise ma volonté, qu'on détruise ce que j'aurai fait ; mais, moi vivant, moi ordonnant, moi régnaant, tout s'inclinera, tout se courbera, tout pliera sous ma volonté !

ANNE

Même... ?

LE ROI

Même mes ministres ! même ma mère ! même le destin !

ANNE

Oh ! Louis, Louis, qui vous a fait ainsi ?

LE ROI

La connaissance de la vérité, madame ! de la vérité, que l'on écarte des rois avec tant de soin, que j'ai appelée à moi, et sur laquelle je m'appuie.

ANNE, tendrement

Louis !

LE ROI

Ma mère, peut-être, au lieu d'une grande douleur, une grande joie vous est réservée !... Entrez dans cette chambre. Tout à l'heure, ma cour se rendra ici pour apprendre la nouvelle de mon mariage et le nom de la femme dont j'ai fait choix ; vous viendrez prendre votre place à ma droite ; M. de Mazarin prendra la sienne à ma gauche, et, je vous le dis, à l'annonce de ce mariage, au nom de celle qu'il épouse, vous bénirez votre fils au lieu de le maudire !... Allez, ma mère ! J'attends mademoiselle de Mancini, et vous ne devez pas vous trouver ici avec elle.

ANNE

Mademoiselle de Mancini ?

LE ROI

Oui, ma mère.

ANNE

Faisons jusqu'au bout ce que vous désirez ; mais...

LE ROI

Pas de menaces, madame... Votre main...

(Le roi baise la main de sa mère, qui entre dans la chambre.)

Scène XIV

Le roi, seul.

Allons, mon cœur, trempe-toi comme l'acier ! épure-toi comme le diamant !

Scène XV

Le roi, Marie, introduite par Molière.

MOLIÈRE

Entrez, mademoiselle ; le roi vous attend.

MARIE

Sire ! sire ! que me dit mon oncle ? c'est impossible, n'est-ce pas ?

LE ROI

Que vous dit-il, Marie ?

MARIE

Il me dit que je quitte la cour aujourd'hui même ; que je pars avec ma sœur Hortense ; qu'il faut que je m'ensevelisse au fond de la Saintonge !... Oh ! sire, que m'aviez-vous donc annoncé ? que m'aviez-vous donc promis ? Quel était cet avenir que vous aviez ouvert à mes yeux ? Qu'est devenu ce splendide chemin dans lequel vous m'avez fait faire quelques pas côte à côte avec vous, et à votre bras appuyée ? Où est ce but éblouissant que vous m'aviez montré ? Pourquoi faire voir le ciel entr'ouvert à une pauvre mortelle ? pourquoi l'appeler votre amie, votre amante, votre reine, pour la découronner ensuite de la seule couronne qu'elle ambitionnât, de celle de votre amour ?

LE ROI

Hélas ! oui, Marie, vous venez de faire le roman de votre vie, et c'est bien cela que, moi aussi, j'avais rêvé ! Mais, que voulez-vous ? tout roman a sa fin, tout rêve a son réveil : ce que nous avions espéré hier est impossible aujourd'hui.

MARIE

Impossible !... Et c'est un cœur aimant, un cœur royal qui dit ce mot ! Mais, pour arriver à vous, sire, pour atteindre ce but que vous m'aviez proposé, à moi qui ne suis qu'une femme, à moi qui n'ai ni pouvoir, ni richesse, ni majesté, rien ne serait impossible. Oh ! rien, je vous le jure, non, rien !... Ce qui était possible hier ne l'est plus aujourd'hui ! Que s'est-il donc passé ? Entre cet orage si doux et si charmant de la forêt, pendant lequel vous me disiez que vous m'aimiez, et ce calme si plein pour moi de foudres et d'éclairs où vous me dites que vous ne m'aimez plus, quel obstacle insurmontable s'est donc élevé ?

LE ROI

Quel obstacle s'est élevé, Marie ? Je vais vous le dire... Un souffle a passé sur le miroir de notre amour et l'a terni ; une pierre a été jetée dans le lac limpide où nous cherchions cette belle perle qu'on appelle le bonheur, et l'a troublé ! Oh ! pour un cœur virginal, pour un amour entièrement à moi, Marie, Dieu m'est

témoin que j'eusse tout combattu, et qu'avec l'aide de Dieu et de la flamme divine qui est en moi, j'eusse triomphé de tout !

MARIE

Mais cette flamme divine, elle est donc éteinte ?

LE ROI

Hélas ! vous-même avez soufflé dessus, Marie !

MARIE

Oh ! je ne comprends pas.

LE ROI

Rappelez-vous, dans tous ses détails, la nuit qui vient de s'écouler... Où étiez-vous un peu après minuit ? Pour qui s'ouvrait cette fenêtre de votre chambre qui donne sur la cour de l'Orangerie ? Qui attendiez-vous à cette fenêtre ? qui s'en est approché ? qui a causé un quart d'heure avec vous ? à qui avez-vous remis ses lettres ? à qui avez-vous redemandé les vôtres ?

MARIE

Oh ! mon Dieu !...

LE ROI

À M. de Guiche, n'est-ce pas ?

MARIE

Malheureuse !... Oui, je ne le nie pas, à M. de Guiche.

LE ROI

Non, Marie, non, vous vous trompez ; ce n'est pas à M. de Guiche, c'est à moi-même... À moi ! à moi ! Ah ! vous souffrez, dites-vous ? Souffrez, souffrez, Marie, et vous n'arriverez jamais à souffrir ce que j'ai souffert !

MARIE

Mais, si c'était vous, sire, vous avez dû entendre, vous avez entendu tout ce que j'ai dit ; alors, vous savez que rien de flétrissant pour mon honneur n'est sorti de ma bouche. Pauvre, isolée, abandonnée, depuis mon enfance, pour mes sœurs, plus âgées et plus belles que moi, j'attendais mon tour d'entrer dans la vie, demandant, comme fait la fleur, de l'air et du soleil ; je me suis tournée à la voix de M. de Guiche du côté de l'amour ; je l'ai aimé... ou j'ai cru l'aimer, c'est vrai ; mais celui pour qui je rom-

pais avec M. de Guiche, celui que j'aimais véritablement – et, de cet amour-là, j'en suis sûre, car il est sacré de mes larmes –, celui que j'aimais véritablement, c'est vous, sire ! c'est vous seul ! celui que j'aimerai toujours, c'est vous ! Qu'y a-t-il donc de changé dans le ciel de notre amour parce qu'un nuage y a passé cette nuit, qui, à l'aurore, était emporté par le vent ?

LE ROI

Oui, Marie ; mais ce nuage a été signalé, vu, reconnu par d'autres que moi ; ce nuage ferait une tache au soleil de la royauté. César répudiait sa femme sur un soupçon, car la femme de César ne devait pas même être soupçonnée !

MARIE

Oh ! oui ; mais César n'aimait point sa femme, et vous m'aimez ; César ne pleurait pas en la quittant, et vous pleurez, vous ! (Elle lui arrache la main dont il couvrait son visage.) Voyez plutôt !

LE ROI

Oh ! Marie ! Marie !

MARIE

Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars ! oh !...

LE ROI

Marie, voici vos lettres, que vous avez redemandées à M. de Guiche.

MARIE

C'est bien... Tout est fini, sire ! mais, avant de vous quitter pour toujours...

LE ROI

Pour toujours, oui !

MARIE

Laissez-moi vous dire une chose... Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie... Oh ! vous savez bien, sire, que cet amour pour M. de Guiche n'était, de ma part, qu'un rêve d'enfant ; seulement, ce rêve vous sert de prétexte ! Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie, mais à cette cruelle divinité des rois qu'on appelle la raison d'État... Vous me repoussez hors votre cœur, non point parce que j'en aime un autre, vous savez bien que c'est

vous seul que j'aime, mais parce que je ne suis ni sœur ni fille de roi !

LE ROI

Marie !

MARIE

Oh ! écoutez-moi ! ce sont mes dernières paroles, c'est mon testament d'amour... Vous avez donc cru devoir agir ainsi, et vous ne vous êtes pas inquiété du mal que vous faisiez à une pauvre âme qui ne vous a jamais fait de mal, à vous... Eh bien, par cette résolution que vous prenez, vous outragez, sire, une autre divinité non moins puissante, mais, à coup sûr, plus immuable que la raison d'État : c'est la raison humaine, celle qui dit à tout cœur : « Cherche un cœur, et réunis-toi à qui t'aime ! » Eh bien, sire, ce cœur que l'homme avait cherché sans consulter le roi, ce cœur qu'il avait trouvé, c'était le mien...

LE ROI

Marie !...

MARIE

Oh ! je n'ai plus que quelques mots à dire, et je vous quitte, je pars, j'obéis ! mais, en vous obéissant, je vous laisse à une femme que vous n'avez jamais vue, que vous n'aimez pas ! à qui vous demanderez de l'amour, et qui ne vous offrira que de la soumission ! Alors... alors, la pauvre Marie, qui vous eût tant aimé, et qui eût été si heureuse de vous aimer, vous manquera... Vous regarderez autour de vous : elle n'y sera plus... Alors, ce bonheur que vous refusera votre femme... je me trompe : votre reine ! vous le chercherez dans d'autres amours ; vous éparpillerez votre cœur sur vingt maîtresses. Que leur demanderez-vous, à ces maîtresses, que vous quitterez les unes après les autres ? Marie ! Marie ! toujours Marie !... Mais Marie ne sera plus là... Marie sera loin... Marie sera perdue... Marie sera morte ou folle !... Adieu, sire ! soyez heureux, maintenant, si Dieu le permet.

(Au moment de sortir, elle s'arrête et jette un dernier regard sur le roi, qui a fait, comme malgré lui, un pas vers elle ; mais, en voyant le roi

détourner aussitôt les yeux, elle s'élançe hors de l'appartement avec un geste de désespoir.)

Scène XVI
Le roi, Molière.

Le roi retombe sur un fauteuil, et reste la tête appuyée dans ses deux mains ; Molière entre et demeure debout devant le roi. Moment de silence où l'on n'entend plus que la respiration oppressée du roi ; peu à peu, il relève et secoue la tête, puis aperçoit Molière.

LE ROI

Que faisiez-vous là, monsieur ?

MOLIÈRE

Sire, j'assistais au plus sublime spectacle qu'il soit permis au poëte de contempler : à la lutte de l'homme contre les passions humaines !

LE ROI

Vous vous trompez, monsieur : ce n'est pas l'homme que vous contempriez ; c'est le roi. L'homme eût cédé à ses passions, le roi les a vaincues ! Tenez, voyez, regardez-moi ! (Il sourit douloureusement.) La volonté peut ce qu'elle veut... Je veux oublier. Ce qui est passé n'existe pas... Marie de Mancini ! que voulez-vous dire, monsieur ? Je n'ai jamais connu de femme de ce nom-là ! celle qui sort de cette chambre est à cent lieues d'ici déjà... ou plutôt n'y est pas entrée !... Bon ! nous sommes à la fin de notre comédie, monsieur Molière ! Comme je vous disais ce matin, la péripétie est accomplie : reste le dénouement. Voyons, qu'ai-je encore à faire, et à quelle scène en suis-je ?... Ah ! je me souviens... Monsieur Molière, il doit y avoir un en cas tout préparé dans cette armoire ; dressez-le sur cette petite table.

MOLIÈRE

Je suis donc toujours valet de chambre de Votre Majesté ?

LE ROI

Oui, pour un instant encore... Mettez deux couverts : j'ai un convive... Sur l'assiette de ce convive, placez ce papier.

MOLIÈRE

Sire !

Scène XVII

Les mêmes, Georgette, un plat de fruits dans les mains.

LE ROI

Qui entre ? Ah ! c'est Georgette !

GEORGETTE

Bon ! cela tombe bien ! Mon père m'a dit : « Va cueillir les plus beaux fruits du verger, petite, et porte-les au roi pour son déjeuner... » J'arrive juste comme le roi va se mettre à table.

LE ROI

Oh ! toi, tu arrives toujours bien, Georgette !

GEORGETTE

Le roi est-il content de sa nuit ?

LE ROI

Oui, Georgette.

GEORGETTE

Les choses se sont-elles passées comme le roi le désirait ?

LE ROI

On ne peut mieux.

GEORGETTE

Et le roi a su tout ce qu'il désirait savoir ?

LE ROI

Tout... et même davantage !

MOLIÈRE

Sire, la table est prête.

LE ROI

C'est bien. Asseyez-vous là, monsieur Molière.

MOLIÈRE

Moi ! là, à cette table ?

LE ROI

À cette table, oui.

MOLIÈRE

Mon devoir est d'obéir... Mais Sa Majesté...

LE ROI

Moi, je m'assieds ici.

MOLIÈRE, prenant le papier sur son assiette

Sire...

LE ROI

Lisez ce papier, monsieur Molière. N'était-il pas pour mon convive ?

MOLIÈRE, après avoir jeté
un coup d'œil sur le papier

Le privilège que je sollicitais de Sa Majesté ? ce privilège m'est accordé ?

LE ROI

Oui, mais à une condition.

MOLIÈRE

Laquelle ?

LE ROI

Vous engagerez dans votre troupe une jeune comédienne que je vous recommande.

MOLIÈRE

Et où est-elle, sire ?

LE ROI

La voici.

MOLIÈRE

Georgette ?

GEORGETTE

Oui, moi, monsieur Molière ; et vous verrez comme je travaillerai bien ! vous verrez comme j'aurai du talent !... Merci, sire ! merci !... Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

Scène XVIII

Les mêmes, Poquelin.

POQUELIN, se présentant par la porte à laquelle
Molière tourne le dos, et cherchant dans ses poches
Sire !... excusez-moi, sire !

MOLIÈRE

Bon ! mon père !... j'avais prévenu Votre Majesté.

LE ROI

Ah ! vous voilà, monsieur Poquelin ! Que désirez-vous ?

POQUELIN

Sire ! je vais vous demander d'abord si, dans le placet que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Majesté, il ne se serait pas glissé...

LE ROI

Oui, un papier, n'est-ce pas ? un papier sur lequel est un bon à payer de vingt mille livres signé *Mazarin* ?

POQUELIN

C'est justement cela, sire ! Je croyais l'avoir perdu... Depuis hier, je le cherche de tous les côtés, je retourne toutes mes poches, je...

LE ROI

Tenez, monsieur Poquelin, dans ce portefeuille, là-bas, sur cette console...

POQUELIN

Merci, sire... Maintenant, il me reste à supplier Votre Majesté de faire droit à ma requête, et de m'accorder la lettre de cachet sollicitée par moi pour faire emprisonner ce coquin de fils, qui... que... (Il s'arrête stupéfait en reconnaissant Molière.) Mon fils à la table du roi !

LE ROI

Monsieur Molière, vous offrirai-je une aile de cette perdrix ?

POQUELIN

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI

Monsieur Poquelin, introduisez toutes les personnes qui attendent dans les antichambres.

MOLIÈRE, voulant se lever

Sire...

LE ROI

Non, restez !

POQUELIN, ouvrant les portes du fond
Entrez, messieurs ! entrez, messieurs ! entrez, messieurs !

LE ROI

Georgette, ouvre cette porte, et va dire, de ma part, à la reine Anne, qui te faisait si grand' peur, qu'elle peut venir.

(Georgette obéit.)

Scène XIX

Tous les personnages de la pièce, hors Guénaud.

Étonnement des courtisans, chuchotements.

DANGEAU

Eh bien, il paraît que je ne me trompais pas, et que l'agent secret était bien M. Molière !

MONTGLAT

Vous êtes témoins que j'ai refusé de vous le nommer ; mais, puisque le roi le découvre lui-même...

VILLEQUIER

Mais je croyais qu'il déjeunait ce matin avec vous ?

MONTGLAT

Il me l'avait promis ; mais il m'a fait dire, il y a un quart d'heure, qu'il lui était impossible de tenir sa promesse, attendu qu'il déjeunait avec le roi.

LE ROI

Messieurs, vous me voyez partageant mon en cas avec M. Molière, que Bontemps, mon valet de chambre, ne trouvait pas d'assez bonne maison pour faire mon lit.

MONTGLAT

Sire, Sa Majesté Louis XIII a rendu un édit déclarant que l'état de comédien ne pouvait être imputé à blâme.

LE ROI

Et j'applique cet édit, comme vous voyez, monsieur.

(Il se lève ; Molière se lève aussi, emportant la table toute servie ; Montglat, Villequier, Dangeau s'élancent pour l'aider en disant : « Monsieur Molière, monsieur Molière ! »)

LE ROI, à part

Un valet de chambre n'a pas voulu faire mon lit avec un comédien, et voilà des ducs et pairs qui aident ce comédien à desservir ma table !... Ô Molière ! Molière ! pourquoi donc veux-tu quitter la cour ? (Haut.) Messieurs, le roi vous a fait réunir pour vous annoncer que, par les bons soins de sa mère Anne d'Autriche, envers laquelle il gardera une reconnaissance éternelle, et par les habiles négociations de M. le cardinal de Mazarin, avec lequel il ne sera jamais ni assez riche, ni assez puissant pour s'acquitter, il épouse l'infante d'Espagne Marie-Thérèse.

TOUS

Oh ! sire !... Sa Majesté !... L'infante !

ANNE

Mon roi !

LE ROI

Dites : mon fils, madame.

MAZARIN, passant un papier au roi

Tenez, sire.

LE ROI, à demi-voix

Merci, mon père !... (Haut.) Et voici la procuration que je donne à M. le cardinal de Mazarin afin de me représenter et de représenter la France aux conférences qui vont avoir lieu à l'île des Faisans, pour conclure mon mariage avec l'infante, et la paix avec l'Espagne. (Il va à une table et signe.) « Louis, roi. »

GRAMONT

Roi ! et depuis quand ?

GUITAUT

Depuis ce matin, à une heure !

DANGEAU, à l'écart, écrivant sur son carnet

« L'agent secret du roi était M. Molière. »

MOLIÈRE, qui l'a entendu

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire !